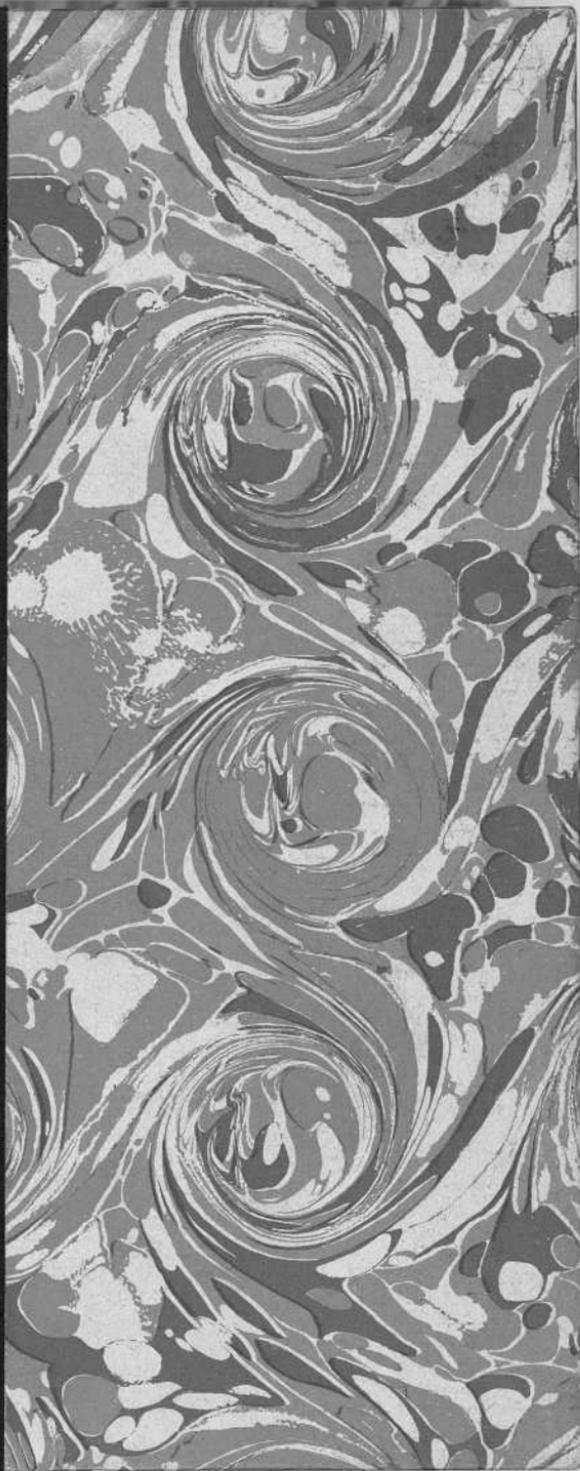


LES
S
QUES

00000



60 E

Liquid container

DFCL
A

C.166982

t.133714



JAMES DE CHAMBRIER

ROIS CATHOLIQUES

D'ISABELLE I A PHILIPPE II

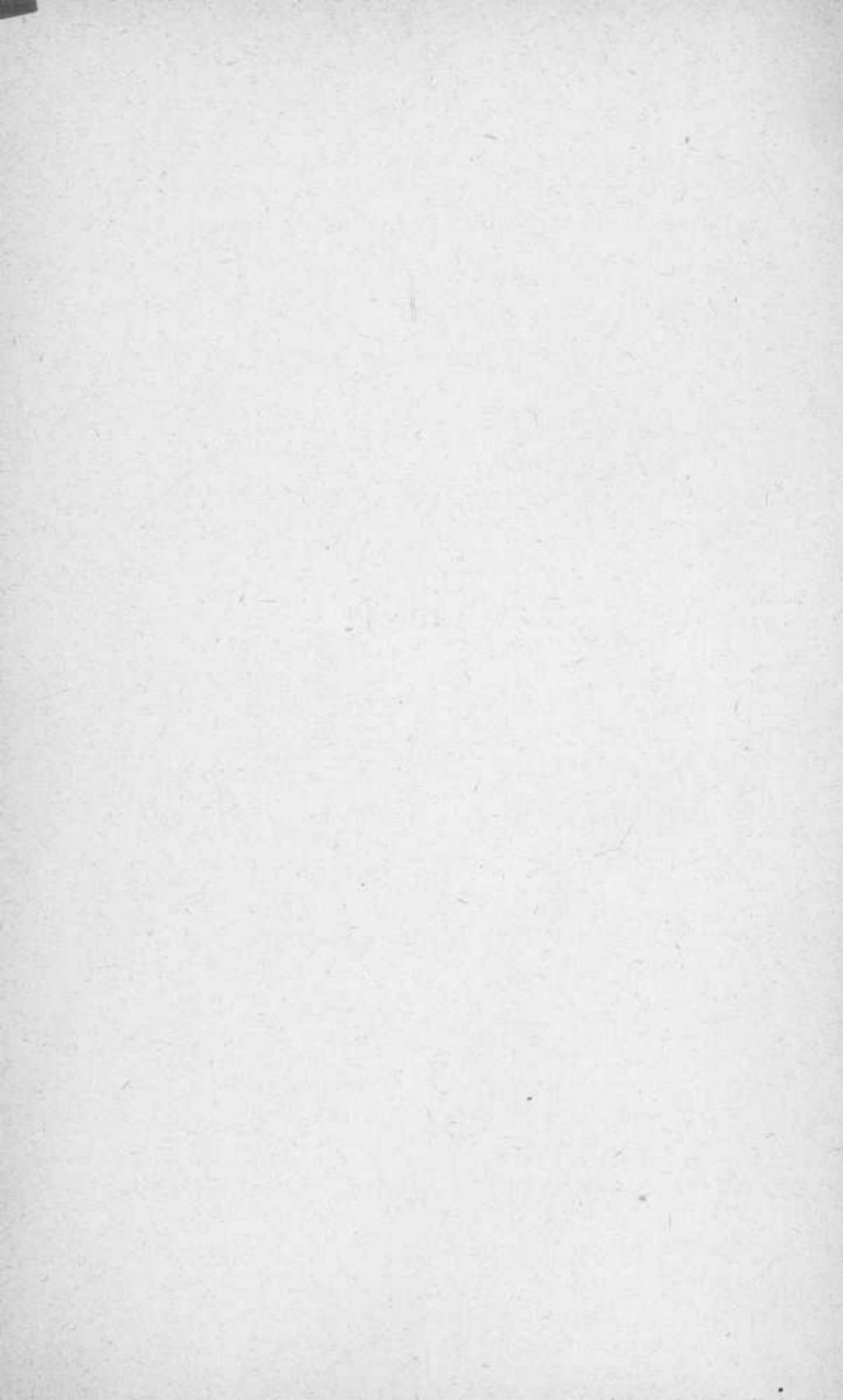


NEUCHÂTEL
DELACHAUX & NIESTLÉ
éditeurs

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE
2, rue de la Paix, 2

1895

Tous droits réservés.



ROIS CATHOLIQUES



Imp. Delachaux & Niestlé — Neuchâtel.

JAMES DE CHAMBRIER

ROIS CATHOLIQUES

D'ISABELLE I A PHILIPPE II



NEUCHÂTEL
DELACHAUX & NIESTLÉ
éditeurs

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE
2, rue de la Paix, 2

1895



R. 10099

CHAPITRE PREMIER

LES GOTHS

En nous arrêtant, sous les ombrages d'Aranjuez, aux événements qui ont servi d'introduction aux transformations successives de l'Espagne contemporaine, nous avons rappelé les figures historiques qui animaient ces jardins et qui ont présidé pendant le XIX^{me} siècle aux destinées de la monarchie espagnole.

Nous ne songions point alors à retourner en arrière et à remonter aux origines mêmes du pays que nous visitons.

La pensée nous en est venue à Tolède, avec le souvenir des Goths ; puis à Grenade, avec celui des Maures ; et cette pensée était absorbante parce qu'il s'agissait d'enfermer plusieurs siècles dans un cadre restreint, et de suivre les « rois catholiques », de Pélage à Charles III, sans verser dans la nomenclature et dans une sèche chronologie.

Nous voudrions fixer dans un simple aperçu les ombres évoquées.

N'avoir pas absolument failli à cette intention dans le travail entrepris serait notre récompense.

* * *

Elles sont un peu confuses, obscurcies par la fable, les annales de l'ancienne Ibérie, appelée de ce nom par les Grecs — qui d'ailleurs ne connurent qu'une partie de la péninsule — d'après le fleuve Ibérus, l'Ebre d'aujourd'hui. L'histoire s'y mêle à la légende ; et le souvenir le plus net que les Ibères aient laissé dans l'esprit populaire est bien certainement celui des coutumes drôlatiques qui avantageaient les maris aux dépens de leurs femmes, vouées aux labeurs de l'agriculture, aux rudes travaux, à toutes les charges, à tous les soucis de la vie.

Ces maris commodes préféraient au travail le plaisir de la chasse, estimant que cela était plus noble, plus viril, et confiaient à leurs épouses le soin d'ensemencer les champs.

Elles étaient libres d'y faire leurs couches, — en tenant la charrue — de déposer l'enfant dans le sillon, puis, le soir venu, de l'apporter au logis.

Le mari voulait bien, au retour de la chasse, jeter un coup d'œil sur le nouveau-né avant de se mettre au lit et d'y passer la journée du lendemain, avec la

conviction des ménagements auxquels son état l'appelait.

Le genre pouvait être discutable, mais il avait cours.

On assure encore que les Ibériens soignaient leurs malades d'une façon toute spéciale et ne voulaient pour eux d'autres médecins que les passants.

Placé au bord du chemin, le patient s'adressait au premier venu, lui exposait son cas, détaillait ses maux. Si l'effet de la consultation se faisait attendre, il y avait des herbes indiquées pour aider les découragés à sortir de la vie.

Mal notées chez les Ibères étaient les personnes qui prenaient trop d'embonpoint.

Dans chaque demeure une ceinture de famille avec laquelle il était d'usage de se mesurer tous les ans fixait des limites qui ne pouvaient être dépassées. Une sorte de déshonneur s'attachait à ceux qui ne savaient pas s'y tenir.

De l'attitude générale des maris, il ne faudrait pas conclure que, en Ibérie, les hommes étaient des femmes.

Carthage mit à l'épreuve leur vaillance résistante ; Annibal s'appuya sur eux pour défendre la colonie contre Rome qui convoitait la péninsule, son sol fertile, ses richesses minières. Il en tira l'infanterie fameuse qui arrêta les légions romaines et devait, plus tard, parcourir l'Europe et l'étonner.

La guerre était l'état permanent de ces tribus belli-

queuses de Cantabres, d'Astures ou de Lusitaniens qui égorgaient les vieillards incapables de porter les armes, mutilaient leurs prisonniers, interrogeaient l'avenir dans les entrailles palpitantes des victimes.

Aussi l'occupation de l'Ibérie n'alla-t-elle pas toute seule ; les vainqueurs de Carthage mirent plus de temps à soumettre les Ibères qu'il n'en fallut à Jules-César pour subjuguier les Gaules ; et la lutte contre Rome dura deux siècles.

Une fois réduite, l'Ibérie contribua à l'éclat de l'empire ; mais il était dans son destin d'être toujours exploitée. Le joug de Rome ne lui fut pas moins pesant que ne l'avait été celui de Carthage ; l'âpreté des magistrats romains, à la fois juges et guerriers, trop enclins à chercher leur propre fortune dans l'exercice des pouvoirs temporaires qui leur étaient remis, provoqua de continuelles et vaines insurrections.

Au commencement du cinquième siècle, l'empire romain, submergé par le flot des Vandales, des Alains, des Suèves, venus des bords de la Vistule et du Volga, de l'Oder et du Danube, est près de périr. Les Goths, descendants des anciens Scythes, ont pénétré en Italie, y poursuivent sous la conduite de leur chef Alaric, leur course aventureuse, occupent les Gaules, apparaissent en Espagne, refoulent les Vandales, saisissent le sceptre que Rome laisse tomber de ses mains défaillantes, fondent dans la péninsule ibérique un empire qui devait durer trois siècles.

Leugiwilde, qui a repris aux Romains les royaumes

d'Aragon, de Valence et de Tolède, profite des divisions des Suèves pour mettre fin à leur domination, en 583. Il est le premier des rois Goths à revêtir les insignes de la royauté, ceint la couronne, tient une cour à Tolède, pose sur ses longs cheveux ces bandeaux d'or à pendentifs de saphirs et d'émeraudes que des fouilles récentes nous ont restitués.

C'est à l'extrémité de la plaine de Tolède, aux environs du bourg de Guadamar — un centre important sous les rois goths, déchu sous les rois maures. — que furent trouvées, en 1858, les étincelantes couronnes qui appartiennent aujourd'hui aux musées de Madrid et de Cluny.

Sur la route du vallon de Guarrazar la femme d'un laboureur pressait le pas. Un de ces orages particuliers à l'Espagne — un cataclysme, — venait de finir, laissant le sol détrempe, bouleversé. Brusquement, la paysanne s'arrête; elle a cru entendre sonner creux sous ses pieds, regarde, cherche, remue un peu de terre, aperçoit quelque chose de brillant qu'elle prend pour un chauderon, puis des pierreries, des fragments d'or.

Serait-ce la réalisation de son long rêve, la découverte d'un trésor ?

Elle court prévenir son mari, car il faut se hâter et surtout ne rien dire à personne.

On attendit la nuit; et le couple, à la lueur d'une lampe, trouva les croix de précieux métal et les riches ceinturons qui allèrent se fondre dans le creuset d'un orfèvre.

Mais un campagnard, qui avait aperçu la lampe et la promenade de ses voisins, résolut de s'offrir aussi une petite tournée nocturne et ne tarda pas à mettre la main sur les couronnes votives de Théodose et de Swynthila.

Comme les autres, il ne songea d'abord qu'à dissimuler sa trouvaille et à en tirer profit le plus secrètement possible ; puis, ne sachant trop qu'en faire, il s'en ouvrit au maître d'école de Guadamar qui lui donna le conseil d'en faire hommage à la souveraine.

Le 24 mai 1861, Isabelle II donnait audience à l'heureux paysan et recevait de ses mains les diadèmes qui sont aujourd'hui au musée de Madrid.

La monarchie des Goths, fondée par la conquête, mais sans apporter avec elle la haine d'un passé qui n'est pas le sien, poursuit ses destinées sur la terre d'Espagne non en dominatrice jalouse, mais en gouvernement utilitaire ; préoccupée de consolider plutôt que d'innover, moins pressée de créer que de s'assimiler les créations des autres, et bientôt protectrice de la foi catholique.

L'œuvre de Rome subsiste, les monuments ne sont pas démolis, l'aspect général des cités ne change guère qu'à Tolède, transformée par Wamba, qui lui léguera les cintres gracieux de ces palais auxquels se rattachent de sanglantes et poétiques légendes.

Ce sont des barbares, les Goths, mais ils sont beaux, énergiques et fiers ; leur âme, fortement trempée, se

développe sous la double action de la civilisation antique et de la foi chrétienne.

Euric a recueilli les coutumes apportées par les Goths. Alaric II fait rédiger par des jurisconsultes romains un code de lois remplacé, en 649, par celui qui établit cette définition de la loi en général : définition qui suffirait à donner quelque idée de l'organisation de la société gothique, des formes de sa justice et de l'esprit de ses institutions.

« Le législateur, est-il écrit, doit être doux et bon, de bonnes mœurs plutôt que de beau langage ; il doit être clément, avoir Dieu continuellement devant les yeux et ne songer qu'au bien public. — Nul ne peut alléguer l'ignorance de la loi ; le roi lui-même y est soumis. »

Le code gothique, rédigé par les conseils des princes et du clergé, arrêté par des conciles, empreint de la législation romaine et des coutumes germaniques modifiées par l'idée chrétienne, renfermait ce principe révélateur d'une civilisation avancée dans le domaine moral, que la pénalité s'attache moins au fait qu'à l'intention. Toutefois la peine du talion, des châtimens atroces, l'intolérance absolue en matière religieuse, la consécration de l'esclavage dans toute sa plénitude, ne laissent pas oublier qu'il s'agit du septième siècle.

Si le législateur, prévoyant les faiblesses ou les caprices du roi, se préoccupe d'empêcher l'abus de son pouvoir et met des bornes à son autorité, il l'en-

veloppe, le protège, punit les attentats dirigés contre lui avec une sévérité cruelle, prodigue les châtimens corporels, condamne le coupable à avoir les yeux crevés ou les cheveux arrachés. Dans tous les domaines il sévit avec la même dureté, veut que la femme libre, éprise d'un esclave, soit brûlée vive avec son complice, admet le rachat des délits par la peine du talion ou avec de l'argent.

Il y avait comme cela des tarifs pour les diverses parties du corps.

Un œil atteint, un pouce endommagé coûtaient cent sous d'or; douze sous seulement s'il s'agissait des pieds. Un soufflet se rachetait par dix coups de fouet. Quant aux lésions intérieures, elles menaient loin.

Si des témoignages contradictoires, embrouillés, embarrassaient la justice, l'épreuve de l'eau bouillante était là pour l'éclairer.

Pour les Juifs qui, disait le texte, « salissent le royaume, » le code les abandonnait à des sévices et à des exactions dont ils souffrirent au point de s'allier avec les Maures.

Dans sa longue possession de la terre ibérique, la race gothique s'est amollie, elle a dégénéré de sa vigueur première; son esprit guerrier s'est refroidi.

Elective puis héréditaire, la monarchie des Goths, mise trop souvent à la merci des ambitions des grands et du clergé, qui provoquent des usurpations, disposent de la couronne, s'arrête dans sa marche et s'affaisse dans le relâchement de tous les liens, dans la détente de tous les ressorts.

Surprise par l'invasion arabe, elle périra de ses vices et de ses dissensions.

Les Goths se divisent et les Maures les regardent, séparés seulement par le détroit de la terre qu'ils convoitent ; terre qu'on leur dit belle et féconde, riant et fleurie ; nouveau pays de Chanaan, autre Arabie heureuse.

Mahomet la leur montre, les califes de Damas l'ambitionnent.

C'est l'Orient qui s'apprête à déborder sur l'Occident, comme aujourd'hui l'Occident déborde sur l'Orient.

Le Prophète a fait ce rêve de substituer le Croissant à la Croix et veut se servir du peuple arabe pour porter l'étendard de la vraie foi aux extrémités du monde.

Le peuple arabe — flot de bergers et aussi de pillards — erre depuis des siècles à la tête de ses troupeaux ; il est encore étranger aux choses de l'esprit, mais doué d'aptitudes dont il ne tardera pas à avoir conscience. Il a du courage, de l'imagination, le sentiment de la poésie ; sa nature est ardente, sa langue est imagée. Les instincts de ferveur et d'enthousiasme qui dorment en lui, commencent à s'éveiller ; il abandonne ses pâturages à la voix de Mahomet, renonce à la vie pastorale pour la vie militante.

Mahomet ouvre à ces esprits neufs les horizons nouveaux qui vont les transformer.

Les Arabes ont quitté le désert, envahi la Syrie, la Perse et l'Égypte, fraternisé avec les Maures sur le

littoral algérien, soumis et gagné à la foi musulmane les Berbères de la côte du Maroc.

Leur établissement sur les rivages qui font face à l'Espagne, ne sera qu'une halte. Déjà, l'an 665, Abdallah poussant son cheval dans l'Océan s'écriait : « Tu le vois, ô Dieu, la mer seule m'arrête. »

Arabes, Maures et Berbères guettent l'empire des Goths, qui a versé dans une sorte d'anarchie ; où Roderick vient, en 709, d'usurper le trône. Ils prêtent l'oreille au secret appel des Juifs, nouent des intelligences avec le comte Julien — un seigneur Goth, — interviennent avec une joie sauvage dans ses démêlés avec Roderick.

Démêlés funestes, dont l'amour serait cause, et qui devaient perdre le dernier roi des Goths.

Une légende, dure pour ce prince, veut qu'il ait pris trop de plaisir à soulever les pampres qui s'enlajaient autour des bains de la Cava ; cette tour qu'on voit encore émerger du milieu des ruines, au pied du rocher de Tolède.

La belle Florinde, fille du comte Julien, aimait à s'y baigner avec ses compagnes « toutes bien alertes et bien joyeuses, » dit le chroniqueur.

Roderick l'a vue, et son cœur brûle au dedans de lui ; il l'aime, le lui dit et s'en fait écouter.

Alors, dans l'âme du comte Julien, s'allume une effroyable colère. Il ne se connaît plus, jure de punir Roderick et se déshonore en appelant les Maures au secours de sa vengeance.

Le 30 avril 711, les Arabes débarquaient sur la côte d'Algésiras, brûlaient ou renvoyaient leurs vaisseaux en Afrique afin de ne plus avoir que l'Espagne devant eux.

Théodomir, lieutenant du roi, leur barre le chemin et prévient Roderick : « Il nous est tombé d'Afrique, lui écrit-il, des ennemis venus, je ne saurais dire si c'est du ciel ou de la terre. Je leur ai disputé de toutes mes forces l'entrée du pays. »

Cette troupe d'inconnus est décidée à vaincre ; elle repousse Théodomir, qui demande du secours et lance contre elle les cavaliers du roi. Mais les Maures culbutent cette cavalerie d'élite et reprennent leur marche en avant.

Roderick fait alors appel à sa noblesse, entraîne les Goths, sans leur faire oublier toutefois leurs haines et leurs querelles. Il a été lui-même suspecté, et si les légions qui le suivent sont innombrables, il les sait divisées, toujours prêtes à murmurer.

La rencontre a lieu sur les bords du Guadalète, près de l'emplacement actuel de la ville de Xérès, le 26 juillet 711.

Le choc est terrible.

Debout sur son char incrusté d'ivoire et trainé par des mules blanches, le bandeau d'or et de perles sur le front, le manteau de pourpre brodé de pierres fines sur les épaules, Roderick stimule l'ardeur éteinte des anciens Goths et enlève ses soldats qui oublient leurs mécontentements, ne voient plus que l'ennemi. En-

trainé lui-même, il quitte son char pour son cheval Orélia, se jette dans la mêlée, tombe sous les coups d'un guerrier maure, Tarick, qui le perce de sa lance au moment où les Goths commençaient à plier.

Sa tête sera envoyée aux califes de Damas.

Les historiens espagnols ne sont pas d'accord sur la fin du dernier roi des Goths; et ceux qui tiennent à l'aventure de la belle Florinde et des bains de la Cava, font périr Roderick d'une toute autre façon.

Echappé par la fuite au désastre du Guadalète, réfugié dans les montagnes, puis dans un monastère, Roderick s'y désespère d'une défaite qui est sa faute. Il veut l'expier, refuse de voir le jour, s'enferme pour y mourir dans un cercueil rempli de vipères.

La journée du Guadalète dans laquelle périt la monarchie des Goths, laissa la terre couverte d'ossements blanchis; mais l'orage qui s'est formé sur la côte d'Afrique, n'éclate sur l'Espagne que pour la féconder; l'empire arabe qui s'y lève sur les ruines de l'empire gothique, va submerger la péninsule sous un torrent d'art et d'imagination.

CHAPITRE II

LES ARABES

C'est une évolution surprenante que celle de cet enveloppement de l'Occident par l'Orient, au seuil de l'antiquité qui expire et des temps modernes qui s'élaborent.

L'Europe est encore assoupie dans la nuit du moyen âge pendant que le génie arabe, éducateur de l'Espagne, y jette sa lumière.

C'est à Cordoue qu'allait fleurir le premier âge de l'islamisme espagnol.

Là, le dernier rejeton de la race des Omniades dépossédée du trône de Damas par celle des Abassides, Abdérame I^{er}, vint fonder, en 752, un empire indépendant des califes de Syrie et réunit sous son sceptre les conquêtes des émirs dans la péninsule ibérique.

Bien différents des Goths, les Arabes, mandataires d'abord des souverains de Damas et de Bagdad dont ils allaient se séparer, se présentaient en novateurs

impatiens de fonder. Ils font table rase du passé, n'acceptent ni les monuments, ni les idées, ni la foi du vaincu, ignorent tout ce qui n'est pas eux-mêmes.

Leur invasion de la première heure, quoiqu'ils n'aient pas rencontré de longues résistances après la journée de Guadalète, ni versé beaucoup de sang, est celle du fanatisme et de l'intolérance.

L'Espagne gothique disparaît, absorbée par l'islamisme.

Il n'y a plus que des cités arabes ; les matériaux grecs et romains, les motifs d'architecture et d'ornementation, ne sont utilisés que comme soutiens dans les constructions ; les statues, les images, les bas-reliefs reproduisant la figure humaine, tombent sous le marteau. Tolède, capitale des possessions péninsulaires des Goths, se transforme en cité sarrazine ; le croissant y remplace la croix, le cimetière musulman y succède au glaive sur lequel s'appuyait l'empire gothique. Les arcs déliés des alcazars et des mosquées, où s'épanouit une ornementation inconnue jusqu'alors, se couvrent d'une dentelle d'arabesques.

A Cordoue, métropole de l'intelligence et sanctuaire de l'islamisme en Europe ; dans l'harmonieuse mosquée, se projettent comme les arbres d'une forêt, des colonnes de jaspe et de porphyre, de marbre et de granit.

Les Arabes, venus en conquérants dans la péninsule, en sont maintenant les guides et les modèles, les civilisateurs en même temps que les maîtres ; leur génie

transforme le pays qu'ils envahissent, lui apporte la richesse et la fertilité, le dote d'inventions utiles, le couvre de monuments, y rallume le flambeau des lettres prêt à s'éteindre dans le monde occidental ; et quand l'Espagne, après huit siècles de luttes, s'affranchira de leur joug ; quand les descendants des pâtres de l'Yémen quitteront leur patrie adoptive pour retourner au désert, la péninsule gardera de leur passage ce qu'elle a de caractéristique et de charmant ; ses villes poétiques, ses palais aériens, ses patios, ses jardins, ses mots sonores et ses pensées fleuries.

Les Arabes d'Espagne, fils des guerriers d'Oman, héritiers des conquérants farouches qui avaient imposé par les armes leur suprématie en Asie, en Afrique, descendaient aussi des maîtres éclairés de Damas et de Bagdad, que leur culture reposait de leurs victoires. Leur penchant pour les jouissances intellectuelles s'était répandu, développé autour d'eux ; les vainqueurs des Goths naturalisèrent en Espagne le goût des choses de l'esprit ; particulièrement à Cordoue qui atteignit, au X^m^e siècle, sous Abdérame II, l'apogée de sa réputation.

A Cordoue, centre élégant, asile naturel des savants et des lettrés, les princes espagnols et les chevaliers chrétiens furent invités à des tournois où Maures et Castellans rivalisaient d'adresse et de magnificence. Les califes donnaient des encouragements aux travaux de la pensée et à l'art de bien dire, présidant les joutes poétiques qui stimulent l'esprit, veillant en

même temps au progrès de l'agriculture, à l'aménagement des eaux, aux procédés d'irrigations auxquels l'Andalousie, restée fidèle aux traditions de la culture arabe, doit sa fertilité.

Aussi les conteurs arabes, toujours épris de merveilleux, éblouis par le rayonnement qui attirait dans le Califat les esprits distingués, ajoutèrent encore par leur imagination à l'éclat très réel de la cité arabe, lui attribuant un million d'habitants, d'innombrables collèges, plusieurs académies, trois cents mosquées, six cents hôtelleries, plus de neuf cents bains ; énumérant avec une complaisance pompeuse les ponts, les fontaines, les ateliers, les fabriques de cette ville maintenant déchue.

A Séville, sœur de Cordoue, où toutes les supériorités seront également accueillies, s'épanouira le second âge de l'islamisme espagnol. L'art arabe s'y modifiera, laissant à Séville comme marque impérissable de son évolution, l'Alcazar, la Giralda et la Maison de Pilate.

Ce n'était pas toutefois sans tristesse et sans regrets que le fondateur du califat de Cordoue, exilé de Syrie par les Abassides, avait transplanté sur le sol espagnol la dynastie des Omniades.

Dans les jardins du palais de Cordoue un palmier penche sa crête et rappelle au souverain son enfance et sa patrie.

Abdérame le regarde et lui dit : « Toi aussi tu es étranger en ces lieux ; le doux zéphir des Algarves te

balance et te caresse — et pourtant, tu verserais des larmes amères si tu pouvais sentir comme moi. — Tu ne souffres pas des douleurs qui m'accablent. J'ai arrosé de mes larmes les palmes qui baignent l'Euphrate, mais les palmes et les fleuves ont oublié mes peines. A toi, il ne reste aucun souvenir de notre patrie. Moi, en pensant à elle, je soupire tristement. »

La société arabe, au sortir de son sommeil et de son ignorance, avait puisé ses lumières dans les trésors de l'antiquité ; elle les apportait à l'Espagne avec ses tendances artistiques, son besoin de savoir, avec aussi, dans ses rapports sociaux, dans sa manière de comprendre la vie et de l'exprimer, une fraîcheur de sentiment, une délicatesse de pensée, des formes polies et poétiques dont se dégagait cette chose nouvelle pour l'Espagne des Goths qui fut la galanterie.

L'art arabe, en adoucissant les mœurs de la péninsule, prépara « l'art tolédan, » précurseur de l'art espagnol ; cet art sérieux, original, qui a laissé des chefs-d'œuvre toujours traduits, toujours copiés, et qui fit de la péninsule ibérique une sœur en intelligence de l'Italie.

C'est de l'Italie que se répandit l'étude des langues mortes, mais c'est de l'Espagne mauresque que nous est venu, quelque comprimé qu'il ait été par les réactions religieuses, le goût des recherches scientifiques. Tant qu'elle dura, l'Espagne mauresque cultiva ce goût, qui resta un goût, un instinct, et ne pouvait être que cela au cours d'une civilisation superficielle et

fragile, non seulement à cause de l'imagination de la race arabe et de son mysticisme, mais par le fait même d'une religion dont les préceptes absolus limitaient la sphère des aspirations humaines.

Poètes incomparables, moralistes pénétrants, les Arabes ne furent ni de grands savants ni de grands philosophes, parce que le dogme monothéiste enferma ces brillants esprits dans un moule étroit dont ils ne pouvaient sortir sans impiété.

Ce dogme exclusif : « Dieu seul est Dieu, » tel qu'ils le comprenaient, intervint en tout et partout, comprima l'élan civilisateur des Maures d'Espagne, stérilisa leur œuvre scientifique, arrêta, comme n'appartenant qu'à Dieu, toute recherche des lois, des principes et des causes, soumit à des règles invariables les travaux de l'intelligence et le domaine de l'art, proscrivant l'image de tout ce qui a vie, de tout ce qui a vécu, n'admettant aucun motif d'ornementation emprunté au règne animal.

La soumission des artistes et des penseurs, observateurs scrupuleux des lois du Coran, arrêta leur essor, limita le développement des sciences dont ils avaient l'instinct, étouffa dans son germe le génie naissant des statuaires, des peintres et des sculpteurs. Il arriva à quelques artistes de succomber à la tentation naturelle à l'homme de façonner les choses à son image, mais l'in vraisemblance de ces imitations sauvegarda leurs scrupules. Il y eut bien aussi quelques désobéissances dans le domaine de la musique, interdite par

le Coran ; plusieurs traités sur les règles de la composition musicale et les accompagnements sont même parvenus jusqu'à nous.

Les architectes, rendus ingénieux par l'interdiction d'emprunter au règne animal leurs motifs d'ornementation, se montrèrent créateurs dans ce qui fut l'architecture mauresque ou sarrazine ; leur imagination prit un corps dans des poèmes de stucs.

La représentation des choses animées leur étant interdite, ils se rattrapèrent en agencements de structures déliées auxquelles ils ont donné leur nom, se jouant des difficultés, les appelant pour les vaincre, jetant sur des surfaces planes des dessins bizarres, des lignes contrariées, des combinaisons que le regard a peine à suivre, des festons, des zigzags — des arabesques enfin — qui prennent du relief sans faire saillie, et dont il n'est pas facile de démêler le point de départ et d'arrivée.

C'est à toutes les hauteurs ; aux plafonds, aux corniches, aux croisées, le long des frises, des arcs et des jambages des portes, sur les parois revêtues à hauteur d'appui d'azuléjos, ou faïences vernissées, comme une tapisserie brillante et fine, un entrelacement de dentelles et de nœuds.

Des poésies, des sentences, des souhaits religieux s'y mêlent aux versets du Coran ; particulièrement à cette formule sacrée qu'auteurs et calligraphes placeront sur leurs vignettes, en tête de leurs ouvrages, et que tout vrai croyant associera aux actes de sa

vie : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. »

Cette parole qui fit quitter le ciel aux anges déchus et rebelles, rend heureux dans cette vie et dans l'autre tous ceux qui la prononcent ; elle aida Noé à voguer sur les eaux du déluge et Moïse à dompter Pharaon.

Quand, pour la première fois, cette parole descendit sur la terre, la nature fit silence pour l'écouter.

Studieux et chercheurs, les Arabes initient la péninsule à toutes les branches des connaissances humaines, qu'ils inventent ou perfectionnent, ne devant qu'à eux-mêmes l'arithmétique, l'algèbre et nos chiffres actuels. Ils réforment le calendrier, fondent l'almanach, élaborent des dictionnaires, des encyclopédies, des tables astronomiques. Ils interrogent les astres, découvrent sur les planètes des histoires merveilleuses, reprennent l'étude de la médecine, fille de la Grèce et d'Hippocrate, réduite, au moyen âge, aux remèdes magiques et aux superstitions pieuses. L'Espagne mauresque vit alors surgir une foule de docteurs en médecine dont les recherches et les préceptes ne furent pas perdus pour l'Ecole de Salerne.

Les Arabes étudient la chirurgie, encore ignorée, en même temps que la pharmacie, la botanique, l'histoire naturelle, s'occupent de traités sur les animaux, les métaux et les fossiles.

La boussole attire leur attention.

En physique, en chimie, ils restent incomplets, et ne sont pas sans attacher quelque importance aux élixirs de longue vie.

Leurs notions géographiques sont plus avancées que celles de Mahomet, qui voyait la terre plane et ronde, avec la Mecque comme point central ; mais les cartes arabes, dessinées arbitrairement, et dans lesquelles, seuls, les contours méditerranéens sont de proportions exactes, altèrent la forme du continent. Sur l'une de celles qui nous sont restées, fidèle spécimen des idées que les Arabes se faisaient des terres de l'ancien monde, l'Angleterre n'existe pas, la France est aux extrémités, l'Euphrate et le Danube sont des fleuves de fantaisie.

L'invention du papier, importée de Chine par les Arabes, puis sa fabrication, que l'Espagne mauresque, alors séparée de l'Europe par l'absence des voies de communication, fut longtemps seule à connaître, servirent son penchant pour la philosophie et surtout pour la littérature, devenue un goût national.

Chaque ville posséda ses chroniqueurs et ses poètes. Les califes eurent leurs biographes, meublèrent leurs bibliothèques de manuscrits traitant toutes les matières, collectionnèrent les beaux livres ainsi que les armes précieuses, les autographes, les porcelaines et les émaux.

Il fallut quarante-quatre volumes de cinquante feuilles chacun pour composer le catalogue de la bibliothèque du palais de Cordoue.

Tous les littérateurs sont conviés à cette cour, où des conteurs inépuisables, éblouissants, jettent les perles de leur écrin sous forme d'apologues, d'élégies

et de proverbes. Leur souffle lyrique est large et doux, puissant et délicat ; c'est tour à tour le murmure du ruisseau, la sonnerie du clairon.

Les romanceros espagnols et les trouvères français se sont inspirés d'eux.

L'empire arabe, qui avait un instant franchi les Pyrénées et pénétré en France d'où le bras de Charles Martel, à Tours et à Poitiers, le refoula dans la péninsule, ne devait être en Espagne qu'un épisode extraordinaire autant qu'intéressant ; et si la civilisation qu'il lui avait apportée s'écroula comme celle des Goths, c'est qu'elle avait en elle-même le germe de sa ruine.

L'empire arabe à Cordoue comme à Damas, reposait sur le despotisme ; un despotisme éclairé, limité par les prescriptions du Coran, mais sans autre contrôle que la volonté souveraine d'un monarque de droit divin, pontife et roi, chef des armées, dispensateur de la fortune publique, maître de la vie et des biens de ses sujets, qui enfin résumait en lui le pays et le gouvernement.

Son pouvoir était néanmoins sans fixité parce qu'il était sans transmission, le souverain restant libre de choisir arbitrairement son successeur. De là des compétitions et des troubles qui mettaient le trône à la merci d'un soulèvement heureux.

Si le sultan se maintenait glorieux et fort, ses ordres étaient obéis comme des arrêts du ciel.

Si une guerre néfaste ou le succès d'un complot lui

ravissaient le sceptre, sa déchéance était également acceptée comme voulue par le Très-Haut.

Dès l'année 1044, la turbulente ambition des émirs, leurs jalousies et leurs intrigues, ne laissaient de l'empire arabe d'Abderhaman, passé à cette époque aux mains des Maures d'Afrique, que des lambeaux érigés en royaumes séparés et rivaux, dont le désaccord des princes chrétiens fit la durée et qui se continua jusqu'au moment où la puissance mauresque fut refoulée par les rois catholiques sous les murs de Grenade.

CHAPITRE III

LES ROYAUMES ESPAGNOLS

Cependant tous les Goths n'avaient pas péri avec leur dernier roi à la journée de Guadalète. Pélage, un parent de Roderick, échappé au désastre, avait gagné Tolède avec quelques fugitifs, dans la pensée de s'y fortifier. Les Maures, qui le suivaient, ne lui en laissèrent pas le temps et le poussèrent jusque dans les Asturies où la petite troupe se réfugia et s'unit aux habitants de ces défilés.

Les Maures les quittèrent, ajournant leur poursuite, préoccupés de garder leurs communications avec l'Afrique, plus pressés aussi de s'établir à Tolède, à Valence, en Andalousie, que de donner la chasse aux ombres des Goths vaincus.

Acculés au pied des Pyrénées, dans un coin des Asturies, les Goths — une poignée — s'y fortifient contre leur malheur et leur humiliation, se canton-

nent, sortent peu, n'ont qu'une pensée, qu'un but, protéger leur asile contre les émirs.

Ces derniers, sûrs maintenant de leur conquête, solidement établis dans la péninsule, ont repris l'ambition d'envahir les Asturies, mais doivent compter avec Pélage qui les tient en respect avec sa petite armée, profite de leurs fautes, surveille leurs mésintelligences, s'enhardit et descend dans la plaine, pendant que les Maures se font battre dans les Gaules.

Charles Martel, refoule les forces musulmanes et reporte aux Pyrénées les bornes de la France.

Alors Pélage prend l'offensive, marche en avant, s'empare de Léon, d'Astorga, et meurt en 737, premier roi des Asturies et de Léon.

De cet asile reculé des débris de l'empire gothique, devenu le berceau de la monarchie, sortiront les royaumes espagnols.

Elles s'étendront avec le temps, les limites d'une retraite déjà féodale, dotée d'institutions libres, ceinte de forts sur lesquels est planté l'étendard qui flottera plus tard sur les bords du Douro, puis sur ceux du Tage, et finalement, avec Isabelle et Ferdinand, sur les tours de Grenade.

La marche de ces champions de la patrie espagnole et de la foi chrétienne, qui vont se battant, luttant sans cesse pour sauvegarder leur religion et conquérir leur unité, sera lente, entravée et durera près de huit siècles.

C'est l'histoire d'un peuple de preux, le plus cons-

tant, le plus viril, que celle du peuple espagnol à l'âge héroïque de sa rude adolescence et de sa belliqueuse jeunesse.

Age dur et violent, cruel, souvent atroce, dont les mœurs étonnent, mais dont le caractère intéresse. Age de vaillance et d'honneur qui trempa l'âme nationale et conduisit le pays à sa glorieuse maturité.

Ce peuple, le premier des peuples chrétiens, celui qui montera le plus haut et tombera le plus bas, qui s'élèvera au faite de la grandeur pour sombrer ensuite dans l'effacement et dans l'adulation — étouffé sous la double pression de l'Inquisition et de l'absolutisme — veut, à cette heure, dans le gouvernement local, l'indépendance de son propre caractère.

Avoir appartenu par quelqu'un des siens, aux descendants des Goths, à ces hommes primitifs qui ont poussé le cri de délivrance, est encore en Espagne un honneur glorieux. De tous les titres, celui de « Vieux chrétien, » passe pour le plus noblement acquis et le plus honorable.

Ce titre a fait chevaliers des muletiers, des portefaix.

La part prise par les familles ou les individus à cette première croisade venue des Asturies, conduite ensuite contre l'islamisme par la chevalerie espagnole, fut l'origine de la noblesse, de la propriété et même des pouvoirs de l'Eglise.

Race à part, indomptable et patiente, que celle de ces braves de la première heure, pour lesquels l'existence n'est qu'une lutte.

Ces hommes, chevaliers errants et batailleurs, disputeront le sol aux infidèles, vivant le glaive en main, la cuirasse au dos, prêts à se mettre en selle, même la nuit, dans la pièce où ils dorment.

« Ils y tiennent leurs chevaux, écrivent les chroniqueurs, à côté de leurs femmes, afin de pouvoir partir plus facilement et de garder sous la main armes et montures pour le moment où le cri de guerre se fera entendre. »

« Pendant huit siècles, a dit encore Martinez de la Rosa, nos braves Castellans n'ont pas dormi tranquilles une seule nuit. »

L'islamisme finira par reculer devant ces hommes tenaces, dont le Cid sera l'héroïque personnification ; leurs forces s'accroissent, leurs succès se répètent, ils poussent devant eux les Musulmans, chez lesquels les divisions et les plaisirs ont amolli l'ardeur de la conquête. D'étape en étape, ils iront jusqu'à Grenade, terme de leur marche, alors que l'étoile des califes se fera pâlisante.

Tout en cédant peu à peu devant ces porte-enseigne de l'idée catholique et nationale, les Maures les raillent et les méprisent.

Ces hommes sont terribles, disent-ils, mais font pitié ; ils ne lisent pas, ne se soignent pas, ne prennent pas de bains, vivent avec leurs chevaux dans une intimité qui demanderait des correctifs.

Au IX^{me} siècle, un seigneur arabe leur faisait encore ce reproche ignominieux « qu'ils ne se lavent jamais. »

S'ils ne lisent pas et se lavent peu, les chrétiens d'Espagne se battent ferme, dépensant au dehors leurs forces et leur activité ; se vouant au dedans à la pratique des libertés municipales. Un esprit particulariste, farouche et résistant, rebelle à tous les jougs, est comme sa marque particulière. L'idée fédérative se dégage des coutumes, lois et franchises pendant cette époque de laborieuse formation.

Avant celles d'Angleterre et de France, une sorte de royauté parlementaire, réglée et contenue par des assemblées souveraines qui ont droit de surveillance et même d'accusation, se dessine dans ces Etats primitifs. Etats indépendants et fiers, mais bientôt, divisés, méfiants, prêts à marcher, sous le moindre prétexte, les uns contre les autres, ne comprenant la vie publique et domestique que les armes à la main, n'ayant entre eux d'autre lien — lien souvent rompu, mais toujours renoué — que celui du zèle pour la foi.

C'est au contact de l'islamisme, par le fait même de ce duel légendaire entre la Croix et le Croissant, que l'Espagne vivifiée s'affirme, s'affranchit, marche comme dans une longue épopée patriotique et religieuse.

Cela n'alla pas toutefois sans intermittences. Le comte Julien laissait des imitateurs chez les descendants des Goths ; et plus d'un prince chrétien, mettant de côté la haine héréditaire, ne recula pas devant un compromis utile à ses rancunes, à ses intérêts, et rechercha l'alliance des Maures pour vider ses que-

relles. Il fallait peu de chose pour allumer la colère de ces petits souverains, vaillants, mais d'humeur ombrageuse, violents avec leurs voisins, farouches dans leur famille où d'incessants partages ramenaient les discordes et les compétitions; puis, leurs Etats étaient rivaux, relevaient les uns des autres; la pensée de l'indépendance les obsédait. Aussi furent-elles rares les morts paisibles et respectées aux cours chrétiennes de Galice, de Navarre, de Castille et de Léon; la plupart des descendants de Pélage, en ces siècles de guerre, n'occupèrent qu'un trône battu par la tourmente; le sceptre de plusieurs d'entre eux glissa dans le sang.

CHAPITRE IV

LES PREMIERS ROIS

Alphonse I^{er}, dit le Catholique, gendre de Pélage, après avoir repris plus de trente villes aux infidèles, était mort pourtant, l'an 757, en odeur de sainteté.

Alphonse II, lui aussi, était mort tranquillement, en 842, après cinquante et un ans de règne. Les grands avaient commencé par le reléguer, mais la couronne lui était revenue. Il résidait à Oviédo, et profita de l'amitié de Charlemagne qui fit en sa faveur quelques diversions au pied des Pyrénées, pour contenir les Maures de Catalogne et d'Aragon. Les dissensions des émirs lui avaient même permis d'étendre ses conquêtes et de pousser jusqu'à Lisbonne.

Moins heureux fut Froïla, fils d'Alphonse I^{er}, un législateur sagace, vainqueur des Maures en de fréquentes rencontres, mais qui tua son frère avant d'être lui-même assassiné par les grands.

Les meilleurs d'entre ces souverains, ceux-là même

qui reçurent et méritèrent les plus flatteuses appellations, virent leur règne traversé par des guet-apens et des complots.

Alphonse III, roi des Asturies et de Léon en 866, renommé par ses exploits contre les ennemis de la foi, par son goût pour les lettres, son esprit cultivé, — il a laissé une chronique qui porte encore son nom — mourut en 910, après avoir compté sa femme et ses enfants au nombre des conspirateurs soulevés contre lui.

Alphonse IV, las de régner, entraîné par ses aspirations contemplatives vers la vie de couvent, passa la couronne de Léon à son frère Ramire; puis, découvrant qu'il s'était trop pressé de descendre du trône, et que les observances monastiques lui pesaient, il voulut rentrer dans le train.

Ramire II lui démontra que ces choses-là ne se faisaient pas, lui fit crever les yeux, ainsi qu'à trois cousins trop amis d'Alphonse IV, et mourut lui-même, en 950, après avoir fortement bataillé contre les rois maures de Saragosse et de Cordoue.

Il fallait du mouvement, des émotions violentes à ces princes pour lesquels la Croix ne fut qu'une formule, l'Évangile une croyance obscurcie. La croisade intérieure contre les Maures était l'apprentissage ordinaire, l'exercice naturel. Ferrailer au dehors ou chez soi fut leur instinct, leur penchant; l'inaction de la paix les eût fatigués.

On se fût ennuyé à ne pas partir en guerre.

Non contents de gagner du terrain sur les infidèles, les princes espagnols avaient coutume de se jeter les uns sur les autres à leurs moments perdus.

Un jour, au fort de la mêlée, deux d'entre eux se prirent corps à corps et s'arrangèrent si bellement que le roi de Navarre en mourut.

Les incursions en terre arabe, fréquemment suspendues par les querelles entre Croisés, par des trêves et même des alliances avec les Maures, se reprenaient après de fortes empoignées entre coreligionnaires. Rien n'allait sans prélèvements et sans tueries ; l'état de bataille était l'état normal. Il l'était à ce point qu'il faut y regarder de près pour y voir clair et qu'il n'est pas difficile de s'embrouiller dans des annales qui sont celles d'une incessante batterie.

L'affaire n'était pas de savoir contre qui et pourquoi l'on se battait, elle était de se battre et aussi de piller. Le butin, bon à prendre partout, se faisait indifféremment en terre chrétienne ou musulmane.

L'important était d'en faire.

Une fois les dépouilles rapportées, le différend réglé, les princes brouillés se réconciliaient, se liguèrent contre d'autres ou repartaient ensemble contre l'ennemi commun ; car les alliances passagères avec les infidèles n'emportaient pas l'esprit de la Croisade, qui veillait au travers de tous les compromis.

Le roi Sanche I^{er}, mort en 966, n'avait pas hésité à s'allier avec le roi maure de Cordoue pour réduire les grands, reprendre la Castille et rentrer à Léon ; mais



sous Alphonse V, dont les divisions des émirs favorisèrent les entreprises et qui mourut d'une flèche arabe en 1028, les princes chrétiens, alors en bonne intelligence, marchèrent la main dans la main. Cela ne dura pas, et l'entente commune, toujours rompue par des partages de famille, des minorités de souverains, des révolutions de palais, des ligues de grands, fut rarement assez longue pour laisser aux souverains le temps de rétablir l'ordre dans l'Etat et la discipline dans l'Eglise.

Si, au lieu d'émietter leurs forces, ils se fussent unis sous l'égide des rois de Castille ou d'Aragon pour une action décisive, dans une seule volonté, ils n'eussent pas mis près de huit siècles à secouer la domination des Maures. Une campagne vigoureusement conduite, dégagée des querelles intestines qui arrêtaient la marche en avant, stérilisaient les succès obtenus, eût avancé l'heure de la libération.

L'Espagne chrétienne se partageait alors en souverainetés rivales, et là était sa faiblesse; mais la monarchie des Maures, elle aussi, scindée en petits Etats indépendants, constamment divisés, allait se désagrégeant. Déjà les rois maures de Saragosse et de Tolède payaient aux princes espagnols des tribus intermittents. Alphonse VI, investissant Tolède en 1085, se rendait maître de cette cité, la peuplait de chrétiens, y fixait la cour des rois de Castille et de Léon.

Grand fait, mêlé au fait étrange du mariage de ce prince avec Zaïd, fille du roi maure de Séville, qui embrassa la foi catholique.

Les Arabes crurent alors que c'en était fait de leur domination.

Alphonse VI fit la faute de s'allier en outre à Juceph, roi de Maroc, qui s'empessa de passer le détroit, mais guerroya pour son propre compte, se jeta sur son allié et courut jusqu'à Tolède, battant à la fois les émirs et les chrétiens.

A ces surprises, à ces défaites, il y eut quelque compensation dans l'apparition glorieuse du Cid Campeador ; figure héroïque, ramenée par les historiens à des proportions moins légendaires que celles prêtées au Cid par les romanceros, dont les récits exaltent l'amant de Chimène autant que le guerrier.

Le Cid fut l'auxiliaire intermittent d'Alphonse VI, qui s'éloigna de lui, l'exila, le rappela pour l'aider à nettoyer la Castille des Maures qui l'infestaient, le disgracia encore, puis le reprit à son service. Emporté par son ardeur guerrière ou plus généreux que son maître, le Cid revint au roi, battit les Maures, ajouta à la couronne de Castille le beau fleuron du royaume de Valence et y mourut en 1099.

Il s'éloignait le temps où les princes espagnols, guettant les bourgades à reprendre aux infidèles, partaient pour Talavéra, Alcalá, Montalvo, y laissaient un fort, une église, quelques maisons bastionnées ; heureux ensuite de découvrir dans la brume, du haut de leur rocher de Tolède, un clocher de plus surmonté de la croix.

Chaque jour Aragon et Castille gagnaient du terrain.

Maintenant les successeurs d'Alphonse VI tenaient la campagne jusqu'à Jaen, s'emparant sous Alphonse VIII du pays et de la ville de Saragosse.

Pendant que ce prince campait sous les murs d'Origa, encore occupés par les Maures, un incident vint marquer le sentiment d'honneur et de courtoisie qui distinguait alors les cavaliers arabes.

Pour eux, la bravoure était le premier mérite de l'homme, mais les vertus guerrières ne devaient jamais l'emporter sur les vertus morales. Le Waly de Cordoue montra qu'il ne l'oubliait pas, au point même de manquer une belle occasion de mettre la main sur la résidence d'Alphonse VIII.

Comme ce prince faisait le siège d'Origa, le Waly de Cordoue vint investir Tolède où la reine Bérengère, femme d'Alphonse VIII, se trouva bloquée. Elle en prévint le chef arabe, lui faisant dire par un héraut d'armes que, à guerroyer contre une femme, petite serait sa chevalerie, et qu'il serait plus digne de lui d'aller sous les murs d'Origa se mesurer avec les troupes du roi.

Le Waly chargea le héraut d'armes d'aller porter à la reine ses hommages, ses excuses, et de solliciter l'honneur de prendre congé d'elle.

Aussitôt informée, la reine monta sur les remparts, entourée de ses dames, et salua le Waly, qui défila devant elle à la tête de ses troupes avant de s'éloigner.

Sous Alphonse IX, le 12 juillet 1212, la journée de Tolosa infligeait aux Maures une défaite qui ouvrit au

roi de Castille, devenu l'arbitre de l'Espagne chrétienne, le chemin de l'Andalousie.

Ferdinand III, fils d'Alphonse IX, fatigué des luttes intestines qui neutralisaient les forces espagnoles, avait résolu de ne plus combattre que les ennemis de la foi; il remit tout en bon ordre, fit des lois sages, fonda l'université de Salamanque, s'empara de Cordoue en 1236, de Séville en 1248, et songeait à marcher sur Grenade, dernier rempart des infidèles, quand la mort vint le prendre en 1252.

Il laissait un fils, Alphonse le Sage, dont la réputation s'étendit à l'étranger et qui fut appelé à l'empire par un parti de princes allemands, très animés à opposer son élection à celle du fils d'Henri III, roi d'Angleterre; puis, à la mort de ce dernier, au choix de Rodolphe de Habsbourg.

Il n'y eut là pour Alphonse X que de longues déconvenues.

N'osant quitter ses Etats menacés par les Maures pour soutenir son élection, il fit de grands efforts, dépensa beaucoup d'argent et dut se contenter du titre d'empereur, à défaut de la couronne, définitivement acquise à Rodolphe de Habsbourg.

La muse avait touché de son aile l'esprit chercheur d'un prince qui devança son temps, se pénétra de la civilisation arabe, mit au niveau des sciences orientales une époque peu familière encore avec les hautes études et qu'il étonna par ses essais explicatifs des lois de la création.

Le système du monde adopté par Ptolémée ne le satisfaisant pas, Alphonse X prétendit trouver mieux et commit ce propos qui lui a été reproché sévèrement. « Au moment de la création, j'aurais peut-être donné quelques bons conseils au Créateur. »

Son travail des « Tables Alphonsines », qui sont l'exposé des connaissances astronomiques d'alors, prépara l'étude des sciences exactes, initia le moyen âge, malgré de grandes imperfections, au mouvement des étoiles et aux phénomènes célestes.

Les chiffres arabes, qu'il adopta, remplacèrent les chiffres romains.

Alphonse le Sage ne s'absorba point, morose et enfermé, dans des recherches scientifiques, dans la rédaction d'un Code et dans l'étude des annales antérieures à son règne. Il voulut une cour aimable et généreuse, ouverte aux arts, à la jeunesse.

Dans son palais de Tolède, comme dans ceux des rois maures, s'éleva de cassolettes finement ouvragées, la fumée des parfums orientaux. Poète attitré de la Vierge Marie, dont il célébra le sacrifice et les vertus, il fit de Tolède le centre du bon goût, la ville du beau langage et des saines traditions. Un aréopage littéraire, consulté par le souverain, y donna sur un mot douteux, sur une locution nouvelle, des oracles qui firent loi. Tolède fut la ville-lumière ; on y pontifia dans tous les domaines, si bien que les Tolédans en prirent de l'orgueil, firent remonter leur origine aux temps héroïques, risquèrent la date du déluge et fini-

rent par découvrir qu'Adam s'était intéressé à la fondation de leur cité.

Comme eux la postérité, s'éprit du passé de Tolède; et quand Cervantès écrivit *Don Quichotte*, il ne pensa pas que le héros de la Manche pût être armé chevalier ailleurs que là.

Il n'en alla pas toutefois, sous ce règne littéraire et civilisateur, sans troubles et sans violences.

Alphonse X, chez qui le travailleur est peut-être supérieur au souverain, fut souvent inquiet par l'indocilité du peuple, par l'ambition des grands, et traversa dans sa famille et dans l'Etat toutes les déceptions du pouvoir et de la vie.

Ses idées d'économiste, moins heureuses que celles d'homme de science, particulièrement son essai d'abaisser le titre de la monnaie en fixant lui-même le prix des choses, lui valurent plus d'ennuis que d'argent, entraînèrent le renchérissement de l'existence et le mécontentement du public. Les denrées les plus nécessaires manquèrent sur le marché parce que personne ne voulait vendre aux prix cotés.

Il fut en affaires sérieuses avec le roi de Maroc, qui avait pris goût aux incursions dans la péninsule, culbuta les troupes royales, en 1275, et fit prisonnier l'archevêque de Tolède.

Enfin, en 1284, Alphonse X expirait, tristement absorbé par la révolte de son fils Don Sanche et par les compétitions que soulevait son héritage.

Sous le règne d'Alphonse XI, roi à l'âge de deux

ans et dont l'orageuse minorité favorisa les discordes des grands qui se disputèrent l'enfant royal pour gouverner en son nom, la monarchie espagnole, traversée par des ligues intérieures et par les incursions de l'armée marocaine, essuya de sanglants revers et prit de glorieuses revanches.

Sa marche en avant se continuait néanmoins, progressive, irrésistible.

Elle n'avait plus à combattre seulement aux portes de Tolède ou dans les plaines de la Castille, mais sur les bords mêmes du détroit.

Il y avait, à cette heure, une marine espagnole; et dans le combat naval livré devant Algésiras, investie par les troupes castillanes en 1344, la flotte musulmane fut anéantie.

Ce fut une joie pour Alphonse XI, qui six ans après cette victoire, mourait de la peste en 1350, à l'âge de 37 ans, léguant à Don Pèdre, son fils unique, issu de son mariage avec une princesse de Portugal, le trône qu'il avait occupé 39 ans.

Ce trône, il le laissait menacé; sa favorite, Léonore de Guzman, lui ayant donné une dizaine d'enfants compétiteurs nés de la couronne; la plupart d'entre eux devaient mourir des défiances de Don Pèdre, et aussi de leur propre ambition.

CHAPITRE V

PIERRE LE CRUEL

Epoque farouche que celle du roi Don Pèdre. On ne saurait la comprendre qu'en tenant compte d'une société encore barbare, bien que chrétienne.

Règne étrange, toujours agressif et toujours attaqué, que celui de ce prince, né à Burgos en 1334, roi à Séville en 1350, à l'âge de 15 ans, et qui osa tout sur le trône, jusqu'aux deux choses les plus contraires aux idées castillanes d'alors. Il correspondit avec les Maures de Grenade et brava les anathèmes du pape.

Son pâle sourire hanta longtemps l'imagination des historiens et des romanceros; le théâtre et les lettres ont interrogé ses traits, y démêlant plus de passions que d'idées, une violence tenace, de la tristesse, beaucoup d'ennui.

Caldéron, Lope de Véga, ont lu sur ce front bas, ombragé de sourcils orgueilleux, plus d'inflexibilité d'âme que de perversité de cœur; ils ont vu jaillir de

ce regard fixe, de ces prunelles fauves de sinistres éclairs.

Seul pourtant, le père Lopez de Ayala, chancelier de Castille, pour lequel l'Espagne du XIV^m^e siècle n'avait pas de secrets, est descendu dans l'âme de Don Pèdre, en a sondé les douloureux replis, les retours de mélancolie et les accès sauvages.

Ce moine d'esprit, doublé d'un poète et d'un observateur, avait été le maître de Don Pèdre et résume en cette courte épitaphe le règne de son élève. « Il tua trop de monde en son royaume, d'où vint tout le dommage que vous avez ouï. »

Don Pèdre, que le père Ayala nous dit de grande taille, bégayant un peu, infatigable et sobre, soupçonneux, aimant les femmes, grand chasseur, avait jusqu'à son avènement rongé son frein, bu l'humiliation, dans une sorte de captivité surveillée par les grands et resserrée par sa mère.

De cette jeunesse fougueuse et contrariée lui vint la conviction qu'il ne peut y avoir de sécurité pour les princes que dans l'effroi qu'ils inspirent ; sa volonté de fer, apparente dès son jeune âge, ne devait lui servir qu'à progresser dans le mal.

Avant de haïr et de tourmenter, il fut lui-même malmené, haï. De là ce sombre besoin de vengeance, cette attitude de chat-tigre acculé qui ne le quitta plus.

Son âme aigrie par les embûches, endurcie par la lutte, enflammée par les passions, ne put se repres-

dre et se montra plus avide de voluptés cruelles et de vengeances raffinées que les souverains barbaresques auxquels il succédait à l'Alcazar de Séville.

Les leçons de sa mère, puis d'Albuquerque, — son gouverneur et plus tard son premier ministre — lui avaient d'ailleurs appris qu'il faut punir pour se garder, envisager le meurtre comme un moyen de gouvernement et les faiblesses humaines comme règle de conduite.

Cela commença tout de suite.

Léonore de Guzman, favorite de son père, vivait encore à la mort d'Alphonse XI ; et la veuve de ce prince, que cela gênait, n'eut pas de peine à faire comprendre à son fils qu'il serait décent de la faire disparaître.

Albuquerque ne trouva pas son élève moins complaisant, et se débarrassa peu à peu de ceux qui l'ennuyaient.

Bientôt l'anarchie fut partout.

Chez le roi, voluptueux, bretteur et justicier ; dans l'aristocratie, conspiratrice et tyrannique ; chez les grands vassaux, agressifs et sans foi ; dans la famille du souverain, où les frères allaient s'entr'égorgier ; dans le pays enfin, incessamment traversé par des bandes ennemies ou pillardes, et dont un chroniqueur a pu dire : « Castille fait les hommes, et Castille les perd. »

Elevé par sa mère à l'école de la jalousie et par Albuquerque à celle de l'ambition, don Pèdre fut con-

duit par les circonstances à ne vivre qu'en état d'attaque ou de défense, dut soumettre l'une après l'autre chacune de ses provinces et n'assit son pouvoir qu'au travers d'orages continuels.

Celui de Biscaye, où don Juan de Lara, seigneur de ce pays, avait rallié un parti de grands, jaloux des procédés d'Albuquerque, précipita la réunion de la Biscaye au royaume de Castille; la mort soudaine de Lara ayant facilité la répression.

Don Pèdre poignarda le fils de don Juan, encore au berceau, fit enfermer sa sœur et procéda au minutieux égorgement de tous les conjurés.

Le cadavre de l'un d'eux, Garcilasso de Véga, jeté dans le cirque en pleine corrida, fut piétiné par les combattants, les chevaux, les taureaux, et resta jusqu'à la fin exposé aux risées de la foule, qui le traîna hors de l'arène et le promena par les rues.

La mort violente de Léonore de Guzman avait fait de son fils, Henri de Transtamare, frère naturel de don Pèdre, un implacable ennemi du roi de Castille, plus tard son meurtrier et l'usurpateur du trône.

Réfugié d'abord à Lisbonne, où le roi de Portugal, grand-père de don Pèdre, fit de vains efforts pour rapprocher les deux frères, Henri de Transtamare passa dans les Asturies, y leva des troupes, s'empara de plusieurs villes et força don Pèdre à marcher contre lui.

C'est au cours de cette expédition, d'ailleurs heureuse pour ses armes, que le roi vit, à Sahagun, une

demoiselle d'honneur de la reine Isabelle, Marie de Padilla; mauvais et charmant génie, qui le poussa plus encore à l'oubli de ses devoirs.

Albuquerque avait conduit l'intrigue, malgré les arrangements pris avec la cour de France et les fiançailles de don Pèdre, arrêtées par les Cortès, avec Blanche de Bourbon. Une ambassade castillane, partie pour Paris, avait sollicité et obtenu la main de cette princesse.

En préparant comme par hasard la rencontre de Sahagun, l'astucieux gouverneur calculait qu'elle lui serait comptée et que la belle favorite, désormais son auxiliaire, n'oublierait pas ce qu'elle lui devait.

Ses plans furent déjoués par l'ambition des Padilla qui, après s'être servis de lui, prétendirent s'en passer, mirent la main dans le gouvernement et ne laissèrent d'autre ressource au ministre disgracié que d'aller en Portugal méditer sur l'inconstance des cours.

Don Pèdre n'avait pu voir sans l'aimer Marie de Padilla; il s'en éprit éperduement, l'épousa en secret et ne songeait plus à Blanche de Bourbon, quand l'arrivée de cette princesse, à laquelle Valladolid ouvrit solennellement ses portes, vint jeter un froid sur l'aventure.

Le roi feignit de se rendre, prit mélancoliquement le chemin de Valladolid, y célébra ses noces et repartit le surlendemain pour le château de Montalvan où Marie de Padilla l'attendait.

La douce et pure créature qu'était Blanche de Bourbon se vit alors l'objet de suppositions étranges et de conjectures variées.

Il fut parlé de fâcheuses imperfections, d'une coulèvre trouvée par le roi dans la ceinture de la jeune femme, puis de sortilèges préparés par les Juifs, auxquels Marie de Padilla passait pour être favorable et qui redoutaient chez la souveraine une influence contraire à leurs intérêts.

La société espagnole, difficile à juger dans son ensemble, à peine formée à cette époque, ne pouvait avoir la manière de sentir qui est la nôtre et qui conduit à la manière d'agir. Le monde des donjons, des chevaliers et des tournois ne s'attardait pas aux scrupules de conscience ; et l'opinion, cette résistance des choses qui, dit Sainte-Beuve, « nous avertit et nous contraint, » n'existait pas au temps de don Pèdre. A partir du XVI^m siècle seulement, les mœurs s'adoucissant un peu, le niveau moral tendit à s'élever.

Il y eut de l'émoi pourtant dans le pays au sujet de Blanche de Bourbon ; la chose parut d'allure un peu vive et un parti de grands se forma ; plus soucieux en réalité d'enlever le pouvoir aux Padilla, devenus trop absorbants, que de prendre en mains la cause de la reine délaissée. Des pourparlers se nouèrent entre Henri de Transtamare et don Fadique, frères du roi ; une levée de boucliers était dans l'air, quand le bruit se répandit que don Pèdre, prenant goût à jouer au mariage, venait d'en conclure un troisième avec Jeanne

de Castro et de reléguer dans un couvent Marie de Padilla.

C'était la ruine des Padilla ; la ligue fut suspendue.

Jeanne de Castro, fille d'un seigneur de Biscaye, avait frappé le roi. Il la lui fallait ; mais comme la fière jeune fille entendait ne lui appartenir que devant l'autel, don Pèdre n'eut pas de peine à découvrir que son premier mariage à lui n'avait été qu'une surprise, même une tromperie, et que les évêques de Salamanque et d'Avila sauraient bien le démontrer. Les évêques, en effet, se montrèrent accommodants, rassurèrent Jeanne de Castro, et prononcèrent la rupture des liens formés avec Blanche de Bourbon.

Ces facilités ne menèrent pas loin Jeanne de Castro, qui fut aimée vingt-quatre heures, puis remerciée galamment ; don Pèdre s'impatiait de retrouver Marie de Padilla qui reprit un pouvoir dont les siens profitèrent.

La ligue des grands et des deux frères du roi fut alors renouée au nom des lois sacrées offensées par don Pèdre et de Blanche de Bourbon, drapeau des confédérés. Ceux-ci marchèrent sur Tolède, où la reine, découronnée avant d'avoir régné, séquestrée dans le château, ne gardait des ironies du sort et des duretés de la vie que des pensées de miséricorde pour son époux et des regrets pour la France, sa patrie.

Les troupes levées par les rebelles étant considérables, don Pèdre ne se sentit pas assez fort pour

leur offrir la bataille. Il se retira dans la forteresse de Tordésillas, ouvrit des négociations, se soumit aux conditions posées, renvoya les Padilla, puis se réserva, presque prisonnier, pour l'heure de la vengeance.

Son évasion l'en rapprocha.

Ayant réussi à gagner Ségovie, où les adversaires des confédérés se réunirent à lui, don Pèdre y reforma l'armée royale, dispersa les chefs de la ligue, investit Tolède occupée par les partisans de Henri de Transtamare et par ceux de la reine-mère, prit cette place et s'y rattrapa de son humiliation en jetant au bourreau tous les âges et toutes les conditions ; très amusé par les morts lentes, les supplices ingénieux, spécialement par celui d'un jeune homme qui était venu lui offrir sa vie en échange de celle de son père, un vieillard octogénaire.

La reine-mère résidait à Toro, où les ligueurs avaient tenu conseil. La place ayant dû se rendre, elle alla au-devant du roi pour recommander à sa clémence un certain nombre de conjurés.

Don Pèdre ne lui refusa pas, appela ceux dont sa mère sollicitait la grâce et les fit égorger sous ses yeux.

La reine-mère ne put résister au spectacle de cette tuerie, ses forces l'abandonnèrent, il fallut l'emmenner. Dès lors la terre de Castille lui fut lourde, elle eut hâte de la fuir et se réfugia à Lisbonne, auprès de son père, le roi de Portugal.

Don Pèdre, resté maître de la situation, rentra à

Séville et reprit possession de son trône raffermi, mais guetté par des haines implacables.

C'est alors qu'il feignit de se réconcilier avec son frère don Fadique et l'invita à le venir voir à Séville.

Nous avons vu ailleurs, à propos de l'Alcazar, ce que fut cette entrevue et comment la tête de don Fadique, jetée au chien de ce prince, excita la gaité de Marie de Padilla.

Le père Ayala, dans son portrait de la belle favorite, nous dit « qu'elle était de bon entendement, de bon sens, de cœur gentil, et qu'elle ne se payait pas des choses cruelles que le roi faisait. »

Elle ne paraît pas toutefois avoir exercé sur don Pèdre une influence particulièrement adoucissante ; et ce n'était pas tous les jours qu'elle avait ce « cœur gentil » dont nous parle Ayala.

Evidemment la visite de don Fadique ne se fit pas un de ces jours-là.

Elle ne put ou ne fit rien pour arrêter le roi qui, au cours d'incessantes rébellions et de guerres jamais finies, avait pris son élan sauvage, déchirait sous prétexte de se défendre, élevait autour de son trône ensanglanté un rempart de cadavres et finit par ne plus régner que sur des ennemis.

La mort même de Marie Padilla, survenue en 1361, et qui jeta don Pèdre dans un sombre égarement, l'entraîna à de nouvelles erreurs, lui suggérant la pensée de faire reconnaître par les Cortès, comme héritier du trône de Castille, don Alphonse, fils aîné

de la favorite, puis de supprimer l'ombre gênante de Blanche de Bourbon, toujours emprisonnée.

Sans le savoir, cette princesse dont les historiens vantent la beauté, le cœur droit, l'esprit charmant, servait de drapeau à tous les mécontents. Son nom, arme de sédition entre les mains des adversaires du roi, obsédait l'esprit ombrageux de don Pèdre.

D'indifférente, elle lui devint odieuse.

Trainée du château de Tolède à celui de Xérès, Blanche de Bourbon mourut empoisonnée l'année même de la mort de Marie de Padilla.

L'année suivante, en 1362, s'accomplissait gaiement un assassinat qui est dans toutes les mémoires.

A Grenade, dernière épave de l'empire arabe dans la péninsule, épave toujours ballottée par la vague renaissante des intrigues de palais, Abou-Saïd, usurpateur du trône d'Ismaïl, avait motivé par ses procédés tyranniques un soulèvement qui l'emporta.

Pour gagner à sa cause le roi de Castille, il imagina de mettre en liberté les chevaliers chrétiens qu'il détenait captifs ; puis se rendit à Séville avec de riches présents, une suite nombreuse et des propositions qui furent bien accueillies.

On sait la suite que don Pèdre donna à ces ouvertures, et comment le roi maure, saisi à l'issue d'un festin, fut attaché, cible vivante, à un poteau, ainsi que ses compagnons et tué à coups de flèches par don Pèdre, qui parut goûter beaucoup cette manière de tirer au dard.

Après ce bel exploit, don Pèdre jeta les yeux sur le roi d'Aragon, marcha contre lui et rencontra son frère Henri de Transtamare, que la mort de don Fadique avait exaspéré et qui s'empressait de répondre à l'appel du roi d'Aragon en s'alliant avec lui.

Henri de Transtamare accourait avec les troupes pillardes des Malandrins et des Compagnies blanches que Duguesclin, connétable de France, lançait sur l'Espagne.

Duguesclin, un guerrier fameux qui chassa les Anglais de la Normandie, leur reprit la Guyenne et le Poitou, avait été chargé par le roi Charles V de débarrasser la France des soldats indisciplinés qui composaient les compagnies et ravageaient le royaume.

Duguesclin ne trouva rien de mieux pour obéir à son maître que de jeter sur l'Espagne cette légion encombrante et de la conduire en Castille contre Pierre le Cruel.

Aussi bien l'outrage fait par ce prince à Blanche de Bourbon méritait cette leçon.

L'alerte fut chaude pour Don Pèdre, qui vit les troupes de Duguesclin et de Henri de Transtamare s'augmenter de tous les partisans que ses exactions leur avaient faits.

Comprenant que le trône allait se dérober sous lui, il quitta Burgos, gagna Séville, puis Lisbonne — où le roi de Portugal lui interdit de débarquer — et passa en Guyenne, auprès du Prince Noir, fils d'Edouard III roi d'Angleterre. Ce prince s'étant prononcé pour lui,

leva des troupes aguerries, battit à Navarette Henri de Transtamare et le força à se réfugier en France.

Ce coup de fortune inattendu rendit à Don Pèdre, l'année 1367, le sceptre qui lui échappait et qu'un peu de modération eût laissé entre ses mains.

Don Pèdre aima mieux le tremper dans le sang des vaincus, prit plaisir à des supplices variés, alluma des bûchers, y fit monter les femmes, puis refusa de régler au Prince Noir, auquel ses soldats réclamaient le montant de leur solde, les frais de son expédition.

L'orgueil d'avoir triomphé de Duguesclin consola mal de cette déconvenue le fils d'Edouard III, qui se retira en Guyenne pour y mourir de ses amertumes et de ses embarras.

Tout ne fut pourtant pas perfide et criminel à cette époque d'atrocités féodales, panachées de croyances austères et de mouvements héroïques. Il y eut autour même de Don Pèdre de grands courages et de naïves vertus.

Fernandès, par exemple, injustement condamné par Don Pèdre, se montra moins préoccupé de cet arrêt qu'affligé de sentir le roi se perdre par sa faute.

« Je vous baise les mains, Seigneur, osa-t-il lui écrire, et me dégage de ma foi envers vous. Je vous ai toujours servi, et je crois que les vérités que je vous ai dites pour votre bien et utilité, sont la cause pour laquelle vous me faites tuer. Je vous dis, étant à l'heure de la mort, et n'ayant que ce dernier conseil à vous donner, que si vous ne rengânez pas votre

dague et ne cessez de faire tant de carnage que vous en avez fait, votre royaume est perdu. — Je parle loyalement avec vous, étant à cette heure où je ne peux et veux dire que la vérité. »

Il y a encore une autre lettre, demandée, celle-là, par Don Pèdre lui-même après la bataille de Najara remportée sur Duguesclin.

Soucieux d'utiliser sa victoire pour le bien du pays — on voit que Don Pèdre avait, par éclairs, de saines aspirations, — le roi s'adressa à Bénahatin, un des ministres du roi de Grenade, homme de sens et de jugement, lui demandant ce qu'il pensait de ses « malheurs et circonstances ».

« Les malheurs, répondit Bénahatin, ressemblent aux médecines amères. Qui les supporte avec patience, doit s'attendre à voir revenir son bien et sa santé. »

Lui conseillant ensuite de changer de vie, de faire de bonnes alliances, d'effacer des cœurs et des courages les raisons qui le séparaient du pays, de ménager ses sujets, de respecter la loi, il ajoutait :

« C'est vilaine chose que de vouloir faire des hommes ses esclaves, quand on est soi-même esclave de ses passions. — Celui qui avilit la loi, s'avilit lui-même; la colère de Dieu dans l'autre monde, la haine des hommes en celui-ci seront son partage. »

Don Pèdre trouva très bien cette lettre du ministre arabe; mais il était trop tard pour prêter une oreille attentive à ces conseils de tolérance et de philosophie. L'enivrement des vengeances, les voluptés cruelles

entraînaient le roi de Castille qui ne fit pas d'efforts sérieux pour ressaisir son âme ; « de quoi il eut grand dommage, » écrit tristement le père Ayala.

Il était d'ailleurs dans la destinée de Don Pèdre de régner et de mourir par le meurtre.

La mort du Prince Noir, qu'il avait abandonné après s'être servi de lui, laissait don Pèdre sans alliés, pendant que Henri de Transtamare, toujours sollicité par la pensée d'une revanche, pressait le roi de France de l'aider à venger la défaite de Navarette, obtenait le concours de Charles V, levait des troupes, pénétrait en Espagne et jurait de n'en sortir que vainqueur de son frère. Don Pèdre essaya d'une alliance avec Muhammad, roi de Grenade ; mais ce prince en profita pour reprendre les bourgades et les châteaux enlevés par le roi de Castille au royaume de Grenade, et pour rentrer à l'Alhambra chargé de butin, laissant à don Pèdre le soin de se tirer sans lui du mauvais pas dans lequel allait le mettre la rentrée en scène du connétable de France.

Duguesclin venait en effet de rejoindre Henri de Transtamare, surprit don Pèdre dans la plaine de Montiel, l'enveloppa, défit l'armée royale et ne laissa au roi de Castille, réfugié dans un château voisin, que l'alternative également périlleuse de se battre ou de se rendre.

Don Pèdre sentit que l'heure était sérieuse, qu'il ne lui restait qu'à sonder Duguesclin et à lui confier son projet de fuite, en y mettant le prix ; mais Duguesclin

ne se laissa pas éblouir par des propositions qu'il s'empessa de faire connaître à Henri de Transtamare.

Ce dernier y répondit en s'engageant à assurer à son frère une retraite et la vie sauve.

Duguesclin crut à cette parole, la transmit à don Pèdre, qui attendit la nuit pour gagner la tente du connétable.

Il y était à peine entré que Henri de Transtamare se présentait, armé de toutes pièces, avec une expression et dans une attitude qui n'avaient rien de réconciliant.

Don Pèdre se met en garde, Transtamare fait un mouvement; et les deux frères, se jetant l'un sur l'autre avec une impétuosité farouche, se bousculent, se blessent, roulent à terre.

Don Pèdre, atteint d'un coup de dague, tenait son frère sous son genou et déjà levait son poignard, quand Rocaberti, compagnon de Transtamare, tirant don Pèdre par une jambe, le tua d'un coup de couteau.

C'était le 23 novembre 1369.

Ainsi périt, à l'âge de 35 ans, Pierre le Cruel, auquel le souvenir seul de Blanche de Bourbon eût mérité son nom.

Si ses contemporains, moins sévères pour lui que la postérité, l'ont jugé autrement que nous, c'est qu'il fut perfide comme ses ennemis et féroce comme son temps.

CHAPITRE VI

APRÈS PIERRE LE CRUEL

Henri de Transtamare, roi par un fratricide, fut salué sous le nom de Henri II, comme un libérateur, mais n'en monta pas moins sur le trône de Castille entouré de prétendants et d'adversaires. Le roi de Portugal s'entendit contre lui avec le roi maure de Grenade, allié lui-même des princes chrétiens de Navarre et d'Aragon. Le duc de Lancastre, frère d'Edouard III, roi d'Angleterre, se découvrant aussi des droits sur le trône espagnol, arma une flotte pour les soutenir.

Ce fut du moins le talent du nouveau roi, plus heureux et plus sage que son prédécesseur, d'attirer à lui les mécontents par ses largesses et sa modération, vouant ses soins à l'administration et à la pacification d'un royaume ravagé, appelant l'attention de son fils sur le dévouement de ceux qui avaient servi son Père jusqu'à la fin.

La fidélité dans le malheur, lui disait-il en un langage peu ordinaire à cette époque, est la meilleure garantie de celle qu'ils garderont à leur nouveau maître. C'est des indifférents qu'il faut se méfier, et aussi des calculateurs qui ont attendu pour se prononcer l'issue de la lutte engagée. On ne peut compter sur ceux qui ont préféré leur bien particulier au bien général.

Ce judicieux conseil honore Henri II sans le disculper et ne fera pas oublier qu'un guet-apens lui a donné le trône. Son sens politique, sa décision, sa bravoure n'effaceront pas cela.

Ce fils qu'il conseillait si bien, après avoir si mal agi lui-même, ceignit en 1379, avec une lassitude soucieuse, sous le nom de Don Juan I^{er}, la couronne de Castille, ne la garda que par condescendance pour la laisser sans regrets à la suite d'une chute de cheval qui l'emporta en 1390, à son fils Henri III, alors âgé de onze ans, et qui se débattit dans l'anarchie née des jalousies d'une tutelle disputée.

Les défis étaient devenus fréquents entre les princes arabes du royaume de Grenade et les seigneurs castillans; la trêve subsistait entre souverains, mais les rixes entre particuliers pouvaient d'un instant à l'autre engager les deux gouvernements.

Les incursions se multipliaient, neutralisées par la prudence de Henri III, tout en lui suggérant la pensée d'une suprême croisade qui débarrasserait la péninsule des derniers restes de la domination arabe; mais

il était malade, et les infirmités qui étreignaient son corps sans amollir son âme, l'empêchèrent de prendre les armes.

Il mourut en 1406, trop tôt pour le pays et pour son fils, don Juan II, âgé de 22 mois, dont l'orageuse minorité préleva aux troubles des coalitions et du favoritisme. Don Juan prit un guide en la personne d'Alvar de Luna, provoqua ainsi la jalousie des grands qui s'allièrent contre lui, aux rois de Navarre et d'Aragon.

Ces batailles et ces cabales s'entremêlèrent, à un moment d'accalmie, d'une incursion heureuse dans le royaume de Grenade.

Don Juan II, qui avait les goûts d'un lettré plutôt que ceux d'un homme de guerre, et qui a laissé des ouvrages de mérite, s'avança, en 1435, jusque dans la Véga, et contraignit le roi maure à se reconnaître son vassal.

Cette campagne fut une lueur dans la confuse monotonie des intrigues dont Juan II devint le jouet.

Ce prince n'avait pas la science du commandement des hommes, plus nécessaire que les dons de l'esprit à une époque de violence qui voulait des guerriers et non des écrivains.

Alvar de Luna avait en échange ce qui manquait au souverain, la décision sur les champs de bataille, l'habileté à déjouer les complots dans l'ombre du palais. La faiblesse de son maître, ses propres aptitudes le maintinrent au pouvoir malgré les séditions

et les ligues. Une fois pourtant, il fut séquestré par les grands, qui l'accusèrent de vol et mirent le roi sous tutelle. Secouru par son fils, Alvar de Luna parvint à se dégager et reprit son ascendant, mais pour aller au-devant d'une chute terrible et d'une fin misérable.

Le roi, qui souffrait peut-être de s'être donné un maître, se montrait soucieux, inquiet, surtout de lutter contre les jaloux, auxquels il finit par abandonner son favori.

En 1453, Alvar de Luna montait sur l'échafaud de Valladolid, où son corps resta exposé pendant trois jours; sa tête fut clouée à un poteau. Tout à côté, dans un bassin de métal, les passants jetaient l'offrande nécessaire aux frais de sépulture de celui qui avait disposé du trésor et dont l'immense fortune fut confisquée.

Juan II mourut lui-même en 1454.

Puis tout recommença, les rébellions, les complots et les ligues.

Henri IV humilia les grands qui voulaient l'asservir, montra des préférences et prit un favori, Bertrand de la Cueva, qui tint les rênes de l'Etat et passa pour porter le déshonneur dans la maison royale; rumeur accréditée par les bruits qui couraient sur le roi, et aussi par les allures de la reine, infante de Portugal et seconde femme de Henri IV, auquel son premier mariage avec Blanche de Navarre n'avait pas donné d'enfants.

De cette seconde union était née une fille, la prin-

cesse Jeanne ; mais les grands refusaient de la reconnaître comme héritière présomptive, alléguant qu'elle était la fille de Bertrand de la Cueva.

La conjuration s'étendit, les évêques s'en mêlèrent, les Cortès intervinrent ; il y eut manifeste, avec exhortations, remontrances et finalement menace ouverte de prendre les armes si le roi ne déférait pas au vœu des signataires en rendant la liberté à son frère don Alphonse et à sa sœur Isabelle, que la défiance royale détenait à Ségovie.

Henri IV pressentait un compétiteur en la personne de don Alphonse et le tenait à distance ; mais l'avertissement se faisant pressant, il en sentit le péril, se soumit par intimidation, fit ouvrir au prince les portes de Ségovie, le remit aux grands, le reconnut comme son successeur, au détriment de sa fille, à la condition que cette dernière épouserait le prince Alphonse.

Car Jeanne était sa fille, Henri IV le soutenait avec ostentation, acceptant même une enquête humiliante, presque injurieuse, comportée par les mœurs du temps, et sur laquelle il ne serait pas dans les usages du nôtre d'insister.

Deux évêques furent désignés, eurent avec le roi des entretiens d'une nature délicate à la suite desquels ils rendirent cet arrêt, qu'il y avait bien eu quelque alanguissement passager dans les forces du prince, mais que cela n'avait pas duré et que rien ne s'opposait à ce qu'il fût le père de Jeanne.

Cette information, accueillie sans confiance, atteignit

la majesté du trône et fournit leur meilleure arme aux coalisés, résolus maintenant à une déchéance qui s'imposait.

Elle fut prononcée dans la plaine d'Avila avec une audacieuse solennité.

L'effigie du souverain ayant été placée sur une estrade avec les attributs royaux, l'archevêque de Tolède enleva la couronne; le comte de Placencia, s'avançant après lui, prit l'épée; le comte de Bénévent saisit le sceptre; puis Lopez de Zuniga, ayant jeté à terre la royale effigie, le prince Alphonse fut proclamé roi de Castille et de Léon.

Mise en scène inutile, car ce prince mourut peu de temps après et sa sœur Isabelle lui fut substituée.

Tout de suite s'affirma le caractère de celle qui allait être la grande Isabelle. Refusant de s'associer à la violence faite par les grands à son frère, Henri IV, elle refusa de ratifier sa déchéance et se contenta de réserver ses droits éventuels au trône, à l'exclusion de la princesse Jeanne, à laquelle son père ne devait laisser d'autres ressources que celle d'une retraite dans un couvent de Coimbre.

Henri IV mourut en 1474 sans avoir pu faire revenir Isabelle de sa résolution.

Pour appuyer la résistance et les droits de cette dernière, les grands avaient trouvé un allié naturel en la personne du roi d'Aragon, qui veillait avec une sollicitude intéressée sur le trône de Castille et caressait la pensée de réunir sous un même sceptre par

l'union de Ferdinand, son fils unique, avec Isabelle, les royaumes espagnols.

La maison d'Aragon, d'où allait sortir le premier roi des Espagnes, s'était affranchie au XI^m^e siècle du vasselage de la Navarre, avait fait de Saragosse, enlevée aux Maures au XII^m^e siècle, la capitale du royaume aragonais; puis, au XIII^m^e, recevait pour Pierre II qui s'était déclaré feudataire du Saint-Siège, le titre de « roi catholique. »

Les conquêtes de ces princes guerriers, l'agrandissement et la gloire de leur maison furent plus encore qu'en Castille traversés par les compétitions issues de la coutume dissolvante de partager le pouvoir souverain entre les enfants du monarque déchu ou décédé.

Par l'effet même de cette loi sévèrent dans les deux royaumes, où les personnes royales furent soumises aux dernières violences, d'interminables désordres.

C'est ainsi que la reine Sibille de Forcia, belle-mère du roi Juan I^{er}, subit la torture, elle et ses dames, sous prétexte de meubles disparus et d'un sortilège jeté sur le jeune roi.

Plus humain, plus cultivé que la plupart de ceux de sa race, Alphonse V, roi d'Aragon, de Naples et de Sicile, en 1416, s'était distingué de ses prédécesseurs par son goût pour les lettres, attirant à sa cour et gardant près de lui les esprits élevés ou scientifiques que ses contemporains comprenaient à l'Université, mais voyaient de mauvais œil à la cour.

On sait qu'un livre ouvert fut l'emblème d'Alphonse V, et qu'il commit ce propos, considéré par son entourage comme un manque d'équilibre « qu'un prince ignorant est un âne couronné. »

Après lui, en 1458, les séquestrations et les meurtres de famille reprirent leurs droits; puis, à la mort de Juan II, en 1469, le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille prépara la réunion des deux couronnes; réunion qui s'accomplit en 1474, à la mort d'Henri IV.

CHAPITRE VII

ISABELLE ET FERDINAND

Malgré l'union des deux couronnes et en vertu du dualisme admis dans la péninsule, Ferdinand était seul roi d'Aragon, comme Isabelle régnait seule en Castille ; les deux époux se consultaient, prenaient part aux délibérations du conseil des ministres, y donnaient leur avis, mais ne commandaient que dans leurs Etats respectifs.

Chaque province, dans ces deux royaumes, gardait d'ailleurs ses coutumes, ses franchises, sa législation, son caractère particulier ; et si un lien puissant, resté indissoluble — celui de la foi — n'eût pas rattaché entre elles les populations de la péninsule, leur esprit d'autonomie locale eût opposé de sérieux obstacles à l'unification du pays.

Ferdinand résista à cet esprit particulariste, estimant que l'unité des royaumes espagnols ne serait qu'un nom tant que la royauté n'aurait pas mis un

frein, non seulement aux exigences de l'Eglise et à la tyrannie des grands, mais aux prétentions municipales.

Par la nomination qu'il s'attribua des charges ecclésiastiques, il atteignit les pouvoirs du clergé; puis, s'investissant lui-même des maîtrises des ordres de chevalerie auxquels leurs bénéfices et leurs propriétés laissaient trop d'importance, il négocia avec les commandeurs, capta les chevaliers, augmentant à la fois son pouvoir et ses ressources.

Pour les gentilshommes qui entendaient ne rien perdre de leur indépendance, sa main fut lourde. En échange de leurs droits abolis, il ne leur laissa que des droits honorifiques, les dépouilla des privilèges qui les faisaient dangereux, rasa les châteaux de ceux qui affectaient des allures politiques.

Réduite par la force ou les négociations, l'aristocratie de Castille et d'Aragon s'inclina devant le sceptre des fondateurs en Espagne de la monarchie moderne.

Les grands jours commencent avec le règne qui allait découvrir un monde nouveau et placer l'ancien sous l'ascendant de l'Espagne; mais dès l'aurore de ces grands jours apparaissent, sous l'impulsion d'Isabelle, les symptômes d'un changement dans le caractère traditionnel de la nation, qui jusqu'alors comptait pour peu de chose, la noblesse étant tout.

Confiante en ses nouveaux maîtres parce qu'elle les sentait disposés à la soustraire à l'oppression des

grands, la nation s'éprit éperdûment de pouvoir et d'unité.

Du haut de leurs châteaux-forts, toujours prêts à en descendre pour marcher sur le peuple ou contre le souverain, les seigneurs tenaient les pays et le trône dans une sorte de dépendance. Leur humeur turbulente, leurs possessions territoriales, leurs biens immenses, les garnisons qu'ils entretenaient dans des forteresses devenues des foyers de soulèvements ou des repaires de bandits, mettaient à leur merci les campagnes et les cités, les rendaient plus importants que le roi. Dédaigneux de la loi, ne prisant que leur épée, ils prétendaient échapper à l'action de la justice et paralysaient le système administratif qu'Isabelle cherchait à substituer au régime féodal.

Elle eut les masses pour elle dans la mission qu'elle se donna de soustraire le pays à la pression de l'aristocratie et de faire rentrer la haute noblesse dans le droit commun; elle les eut pour elle, les intérêts étant les mêmes.

Il serait excessif en effet de ne chercher que dans son intelligence des aspirations de son temps et dans le désir sincère de protéger les petits, le mobile de l'attitude d'Isabelle à l'égard des grands vassaux. Il y eut de cela dans ce qu'elle a fait, mais avec autre chose. Le sentiment instinctif qui la poussait vers les opprimés, joint à la pensée de remplacer dans les fonctions publiques la naissance par le mérite, étant trop nouveau à la fin du XV^{me} siècle, en Espagne

et ailleurs, pour inspirer la politique d'un règne.

La vérité est que, si la nation souffrait de la tyrannie des seigneurs, la royauté n'en souffrait pas moins qu'elle, exposée, sous les règnes précédents, à de continuelles agressions; Isabelle sentait l'impérieuse nécessité de dégager le trône en désarmant les grands, puis en les cantonnant, orgueilleux et mécontents, derrière les ponts-levis et les fossés de leurs donjons.

Dans cette campagne intéressante et décisive, poursuivie en Castille par Isabelle et par Ferdinand dans le royaume d'Aragon avec une fermeté persévérante, le peuple aida ses rois par l'association, renouvelée, de la Sainte Hermandad, qui arma contre les châteaux les paysans et les bourgeois.

La Sainte Hermandad, confrérie religieuse et militante de cavaliers volontaires, avait donné la chasse aux soldats fugitifs restés en Castille après la bataille de Toro; bataille perdue par le roi de Portugal, qui persistait à avancer ses droits sur le trône castillan. Isabelle utilisa les forces que cette ligue mettait entre ses mains, prit au service du trône les milices dont elle se composait, leur confia le soin de veiller à la sécurité publique, avec le droit énorme de pénétrer dans les châteaux pour y saisir les fomenteurs de désordre — bandits ou rebelles — qui s'y tenaient cachés.

Les seigneurs, après de vaines révoltes, réclamèrent dans une assemblée d'Etats tenue à Madrid contre une

ingérence funeste à leurs privilèges ; mais Isabelle qui s'était concilié le pouvoir législatif en ne lui demandant pas de nouveaux subsides, fit repousser ces revendications par les juntes des cités, leva des troupes et arrêta les insoumis, ne les relâchant, comme elle le fit pour les comtes de Valence et de Luna, qu'après engagement pris de remettre aux tribunaux les différends qu'ils voulaient ne régler qu'entre eux.

S'il le fallait, elle montait à cheval et se rendait dans les places fortes, cherchant à ramener les récalcitrants par la persuasion avant de les contraindre à passer sous le joug.

Tout en faisant rentrer dans le domaine royal les châteaux que le favoritisme en avait distraits, elle décidait la démolition d'un certain nombre de forts qui servaient d'abris à de nobles détresseurs.

Dans tous les domaines se faisait sentir sa main prudente et résolue. Sa vigilance s'étendait, active et pénétrante, des grands à contenir aux classes bourgeoises à protéger dans les nouvelles conditions d'existence qui faisait à ces dernières l'absorption du régime féodal. Elle avait confié le soin de leurs intérêts à des conseils de surveillance qu'elle présidait.

Plus dur se montra Ferdinand dans sa lutte contre les grands vassaux du royaume d'Aragon, n'y perdant jamais de vue ce que la noblesse avait fait de ses prédécesseurs, ne se dissimulant pas ce qu'elle ferait de lui s'il ne restait pas le plus fort.

Le but qu'il s'était assigné, et qui plaisait à son



âme calculatrice, fermée au sentiment, d'asseoir sur des bases plus résistantes un trône jusqu'alors menacé par les grands, il le poursuivit avec ténacité, une astucieuse patience, sans scrupules et sans retour. Il bénéficia dans la poursuite de ses desseins du mouvement de l'esprit public contre la féodalité expirante.

C'est certainement dans l'accomplissement de cette œuvre patriotique et dans l'orgueil de ses succès qu'Isabelle trouva quelque compensation à ce qui devait lui manquer auprès d'un homme auquel sa haute intelligence la rendait supérieure.

Il n'y eut guère entre eux d'autres affinités que celles de la raison d'Etat.

Plus jalouse peut-être de son ascendant que de l'affection de son époux, Isabelle lui resta dévouée ; et si Ferdinand crut en quelqu'un, ce quelqu'un fut Isabelle, qu'il aima d'un cœur un peu froid, avec une fidélité un peu intermittente, mais enfin qu'il aima, attentif à ses conseils, voulant avec elle la grandeur de l'Espagne et celle de leur maison.

Leur caractère différa, mais leur but fut le même.

Au contraire de Ferdinand, Isabelle avait l'âme enthousiaste, la conscience scrupuleuse, les élans généreux qui poussent aux grandes actions ; elle cherchait la vérité, malgré l'erreur que lui fit commettre son ardeur religieuse et ne voyait pas les choses par les petits côtés qui prenaient son époux. Elle s'éprit du mérite, l'accueillit sans ombrage, le soutint sans caprice ; excitée par le péril, s'animant à l'obstacle.

Elle crut le génie sur parole en écoutant Christophe Colomb, devina les capacités sous la tonsure et le casque en s'attachant un ministre comme Ximénès, un capitaine comme Gonzalve de Cordoue.

Une légende nous la montre assise sur sa haquenée, précédée du grand ministre et du grand capitaine, tendant la main au grand navigateur.

La pensée, les aspirations d'Isabelle furent avec ces trois hommes qui, de concert avec elle, élevèrent l'Espagne au premier rang des puissances européennes, lui donnèrent le nouveau monde, l'Italie et le littoral africain.

L'Espagne avec laquelle Isabelle s'identifia et qui doit à sa constance la chute de Grenade et la découverte de l'Amérique, exalte sa mémoire parce qu'elle voit en elle l'incarnation de ses énergies disciplinées et le symbole de son unité.

CHAPITRE VIII

ISABELLE ET LE SAINT-OFFICE

Isabelle, dont l'enfance avait été fort négligée, sentait vivement l'insuffisance de sa première éducation et mit à y suppléer toute sa force d'application et de volonté.

Elle ne dut qu'à elle-même le développement des facultés qui lui permirent de diriger son siècle et l'eussent faite extraordinaire sans la ferveur excessive qui la conduisit à servir l'Eglise en croyant servir Dieu.

Sa piété s'alarma de l'état de conscience des Juifs poussés au baptême par la persécution et dont la conversion pouvait ne pas être sincère. Elle s'en préoccupait et commit cette faute de s'enquérir du degré de leur foi, de descendre dans les âmes pour en sonder les sentiments secrets, versant ainsi dans le principe inquisitorial dont l'application jette une ombre sur sa radieuse figure.

Comme ceux d'Allemagne, de France et d'Italie, les Juifs d'Espagne, voués au commerce et spécialement à l'usure, exploitaient la gêne des particuliers, accaparaient les capitaux, s'étaient rendus odieux autant qu'indispensables.

Les grands, qui ne prisait que la guerre ou la chasse, savaient à peine lire, ne voulaient rien apprendre, s'offusquaient de l'activité, de la culture, de la fortune des Juifs, et recouraient à eux tout en les détestant. Le peuple n'attribuait sa misère qu'à leur rapacité. La cour enfin n'était pas loin de les considérer comme les alliés secrets du royaume de Grenade, où les Maures leur avaient laissé prendre un crédit prépondérant.

Les Juifs, devenus là une force à côté des forces de l'Etat, passaient pour partager les regrets de la race arabe, toujours assombrie par la vue de la croix substituée au Croissant hors des murs de Grenade.

Les éléments mêmes de prospérité dont les Juifs d'Espagne avaient doté la péninsule, servaient de prétexte à des excès tolérés par le pouvoir. L'aversion publique les mettait hors la loi. On osait tout contre eux ; et le pillage des quartiers qu'ils habitaient était tenu pour une agréable plaisanterie.

L'horreur du sang juif fanatisait la race espagnole plus inaccessible qu'aucune autre à toute pensée de support pour ceux qui avaient crucifié Jésus-Christ.

Race encore imprégnée du caractère de ses premiers maîtres, dure comme les Romains, âpre comme

les Goths, intransigeante comme les Arabes. Sortie naturellement intolérante de sa longue croisade contre les Infidèles, elle en avait gardé ce quelque chose de sombre et de violent qui marque son histoire.

L'Espagne ne fut jamais un pays de juste-milieu, ni réfléchi, ni pondéré ; le contraste y est partout dans la nature, dans les caractères ; et le principe des conversions forcées ne tarda pas à être admis.

Tout non-catholique étant envisagé comme mécréant, il fut estimé que les Juifs, n'étant pas des catholiques, ne seraient jamais des Espagnols.

Les premiers chrétiens, après avoir averti deux fois de leur hérésie ceux qui doutaient de la divinité du Christ, se contentaient de les éviter ; mais quand l'Eglise eut triomphé du paganisme, elle voulut davantage et prononça contre ceux qui refusaient de s'incliner devant ses dogmes des peines afflictives qui furent édictées par les codes de Théodose et de Justinien ; l'application en fut remise à la magistrature. Celle-ci apporta dans le châtimement des opinions condamnées par le pouvoir spirituel des tempéraments que le clergé négligea à l'heure où le pouvoir judiciaire devint un droit de l'épiscopat, puis à celle des conciles d'abbés et de prélats.

Les papes-souverains ne devaient pas s'arrêter à des coercitifs tels que l'amende ou l'interdiction de tester. La délation s'en mêla et le fouet fut admis comme plus expéditif que les moyens de persuasion. Bientôt le glaive intervint et les tueries commencèrent

à l'instigation des frères Dominicains, qui prêchaient en Provence la croisade contre les hérétiques et fondèrent en 1208 le tribunal du Saint-Office.

Ce tribunal, régularisé en 1227 par le pape Grégoire IX, soumit à des peines canoniques ceux qui se repentaient d'avoir émis une doctrine désapprouvée par Rome, se réservant de brûler vifs les endurcis qui refuseraient d'abjurer leurs erreurs.

Le principe inquisitorial, né de la législation du Bas Empire, éclos en Provence, prêché à Rome, fut annoncé en Espagne, en 1233, par les moines de l'Ordre de St-Dominique, à la voix desquels la péninsule prêta une oreille fervente, suivant leurs prédications, approuvant leurs sévérités, les adoptant eux-mêmes comme ses conducteurs spirituels.

A l'avènement de Ferdinand et d'Isabelle le « Guide de l'Inquisiteur » faisait loi.

Si les Juifs restés fidèles à leurs croyances scandalisaient la nation, les Juifs convertis trouvaient l'Eglise tracassière et méfiante. Aussi, l'écrit d'un Juif contre le gouvernement et la religion du Christ, écrit réprouvé par Isabelle, exploité par le trône et les Dominicains, fut-il le prétexte de règlements revus par les Cortès, à Tolède, en 1480 ; puis de l'installation à Séville de deux inquisiteurs, qui furent d'ailleurs très mal reçus par la population.

Leurs collègues d'Aragon ne trouvèrent pas à Saragosse un accueil plus empressé ; les Cortès réclamèrent auprès du pape et du roi contre la mission que

les inquisiteurs s'attribuaient de confisquer les biens des hérétiques ; Pierre Arbuès, principal inquisiteur, fut même assassiné, mais les plaintes n'eurent pas plus d'effet que la violence.

Dès la fin de l'année 1481, deux mille personnes étaient montées sur le bûcher.

A l'égard des Juifs — qu'il fallait pousser dans le chemin du salut, si on ne pouvait les y conduire doucement, — un système d'outrages et d'injustices fut appliqué avec suite par le saint tribunal. Le cri de « Meure l'Infidèle », répété depuis des siècles par les mères, balbutié par les enfants, devint très facilement celui de « Meurent les Juifs ».

Molestés dans leur costume, empêchés dans leur culte, conduits au baptême par la persécution, puis, suspects dès qu'ils avaient abjuré, les Juifs d'Espagne se virent condamnés à l'exil ou aux périls d'une conversion qui faisait d'eux la proie naturelle du Saint-Office.

Isabelle ne se montra pas contraire aux duretés de cette alternative.

La fausse humilité des Israélites, la cauteleuse patience qu'ils mettaient à se faire accepter, offensaient sa droiture ; le souvenir des souffrances du Christ oppressait son cœur ; et l'insurmontable éloignement que lui inspirait la race juive la prédisposa à suivre le conseil de ceux qui ne voulaient plus d'Israélites sur le sol de l'Espagne.

Sa ferveur religieuse explique sans l'excuser son

tort d'avoir appliqué contre eux et plus tard contre les Maures le principe inquisitorial qui découlait du système de surveillance et de concentration par lequel Isabelle pensait assurer l'unité du royaume. Ce principe ne tarda pas à se glisser dans le gouvernement sous l'impulsion du tribunal occulte et mystérieux qui prononça des arrêts sans appel et sans contrôle, saisit l'âme en même temps que le corps, jeta au feu les manuscrits arabes, avant d'y jeter les Maures, les Juifs et les Chrétiens eux-mêmes.

Il ne faudrait pas juger avec les idées de notre temps une institution qui répondait à certains côtés de la nature espagnole, plaisait à la foule par ses pompes sinistres, par ses exhibitions de confréries, de cierges et de bannières.

Cette institution fut saluée par le pays comme vengeresse et protectrice de la foi.

Il n'en est pas moins constant qu'Isabelle et Ferdinand, en préludant à l'absolutisme inquisitorial de Philippe II, ont participé, au cours même de leur règne glorieux, à l'œuvre stérilisante qui, arrêtant la marche de l'Espagne absorbée par l'Eglise, la fit sombrer dans l'abdication progressive de sa virilité.

Isabelle n'était pas toutefois sans s'interroger sur l'opportunité du décret qui allait enlever à la péninsule ses travailleurs les plus intelligents ; mais l'Eglise intervint, vigilante, implacable, plus autoritaire que les souverains dont elle surveillait la foi, prompte à se dresser devant le trône s'il lui résistait.

C'était pendant le siège de Grenade.

Dans l'espoir de retarder le décret d'expulsion, les Juifs avaient mis la somme de 30,000 ducats au service des souverains pour les besoins du siège.

Ferdinand trouvait que c'était là un beau denier et que la chose demandait réflexion.

Isabelle, touchée de ce don généreux, écoutait avec attention le juif Astrabanel, qui portait la parole au nom de ses coreligionnaires. Peut-être allait-elle se laisser gagner, quand Torquémada, un dominicain qui fut plus tard inquisiteur général et fit jeter dans les flammes plus de dix mille personnes, demanda à être introduit devant les rois, et se présenta, farouche, un crucifix à la main.

« Judas, s'écria-t-il, a le premier vendu son maître. Vos Altesses parlent de le vendre une seconde fois, pour 30,000 pièces d'argent. Le voici ! Prenez-le. Hâtez-vous de le vendre. »

Et il tendait le crucifix vers Isabelle qui se sentit vaincue.

Astrabanel voulut insister et rapporte comment Isabelle refusa de l'écouter davantage.

Trois fois il tomba à ses genoux, la suppliant d'avoir pitié et de renoncer au décret de proscription qui menaçait les Juifs d'Espagne.

« Demandez-nous, disait-il, nos vases d'or et d'argent ou des dimes considérables. Les Juifs sacrifieront volontiers ce qu'ils possèdent pourvu qu'ils puissent rester dans le pays. Mais de même que le ser-

pent se bouche les oreilles avec de la poussière pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur, de même le roi ferma son cœur à mes prières. »

Assise à la droite de son époux, Isabelle, le visage sombre, la voix courroucée, l'excitait à ne pas fléchir ; et 300,000 Israélites, de tout âge, de tout sexe, durent quitter le pays devenu le leur depuis des siècles.

Beaucoup ne purent se résoudre à ce cruel départ, dissimulèrent sous les dehors du christianisme leur fidélité au culte de Moïse, préférant l'apostasie à l'expatriation, feignant peut-être de suivre les pratiques extérieures de la religion catholique.

C'est là que le Saint-Office les attendait, s'appliquant au devoir, jugé patriotique, de fonder l'unité de la foi en même temps que celle du royaume, jetant ainsi dans les âmes le germe des passions farouches dont Torquémada devait se faire l'interprète par les statuts sur lesquels il édifia le tribunal créé, était-il dit, « pour le service de Dieu et de Leurs Altesses. »

Formule élastique et redoutable à l'aide de laquelle l'Inquisition expliqua, contrairement à l'esprit du christianisme, un Evangile de paix et de miséricorde.

CHAPITRE IX

A GRENADE

Si la pensée des grands vassaux à soumettre avait occupé Ferdinand, celle de Grenade à reprendre aux Maures absorbait Isabelle.

La présence des infidèles dans la péninsule lui était une douleur et une humiliation.

Offensée dans sa religion, dans son patriotisme, elle ne pouvait oublier que le vieil ennemi de l'Espagne, maître à Constantinople, en Syrie, en Grèce, au Maroc, l'était encore à Grenade et n'avait pas renoncé à l'espoir de rentrer à Cordoue.

Reprendre possession des cités andalouses détenues par les infidèles, était pour elle le grand devoir du règne. Elle ne voyait pour le pays ni gloire acquise ni repos assuré tant qu'une parcelle de terre espagnole resterait aux mains des Musulmans. Cette parcelle il fallait la reprendre au prix de tous les sacrifices et de

tous les efforts. Alors seulement l'Espagne à laquelle son mariage avait donné l'unité politique, serait rendue à l'unité religieuse.

Pour partager à cet égard ses souffrances et sa passion, il se rencontra un humble Cordelier, son confesseur avant d'être l'homme d'Etat de son gouvernement — génie puissant et dur, logique et pénétrant — qui, après avoir dirigé la conscience de la souveraine, s'était peu à peu emparé de son esprit.

Investi par sa nomination à l'archevêché de Tolède du premier siège de la monarchie, grand chancelier, président du conseil, Ximénès de Cisneros contribua à jeter les premiers fondements de l'Espagne du XVI^{me} siècle.

Comme Isabelle, Ximénès ne comprenait le trône de Castille et d'Aragon qu'indépendant des grands vassaux.

Comme elle maintenant, il voulait Grenade à l'Espagne.

La prise de Valence, celle de Séville et de Cordoue, n'avaient laissé aux Maures, nous l'avons vu, que l'Andalousie méridionale, où le royaume de Grenade, refuge des grandeurs pâlissantes de l'empire arabe, avait jeté l'éclat d'une civilisation raffinée, sans avoir toutefois l'importance du califat de Cordoue.

Le dernier âge de l'islamisme espagnol s'était levé, au XIV^{me} siècle, dans ce site enchanteur, séjour salubre et délicieux, où les Maures aimaient à trouver comme un reflet du paradis promis aux croyants, sans

s'apercevoir que l'ivresse des voluptés, l'anarchie du plaisir préparaient leur prochaine déchéance.

Le tribut qu'ils payaient depuis quelques années leur ayant donné la paix avec l'Espagne, le sang des cavaliers Maures ne coulait plus qu'en de brillants tournois en l'honneur de la beauté.

Les califes, s'attardant dans des bains d'essence de roses, sortaient peu de l'Alhambra, ce palais fantastique, toujours refait, toujours embelli, et qui absorbait les ressources restreintes de l'Etat mauresque, déjà cerné par le catholicisme en armes.

Une incartade d'Aben-Hassan, roi de Grenade, vint, en 1482, rallumer la guerre entre les deux royaumes, servir les desseins de Ferdinand et le rêve d'Isabelle.

Aben-Hassan, froissé du tribut qu'il avait à payer au vieil ennemi des Maures, résolut de s'affranchir de ce joug humiliant, reçut avec hauteur le mandataire des rois et refusa de s'acquitter, alléguant qu'il ne restait aux Maures d'autre monnaie que le tranchant de leurs cimenterres et la pointe de leurs lances.

A peine l'envoyé espagnol s'était-il éloigné, que le sultan, montant à cheval, courait avec ses cavaliers sur la ville frontière de Zanara et s'en emparait.

A cette double agression Ferdinand répondit en occupant Alhama, place mauresque importante, à huit lieues de Grenade, et refoulait le sultan qui cherchait à la reprendre.

Aben-Hassan rentra à Grenade très abattu par cette fâcheuse rencontre, et s'aperçut au sombre accueil

des habitants qu'il s'était trop pressé de reprendre avec les Castellans la vieille querelle des Maures.

Son harem troublé ne devait pas lui donner de compensations à cette déconvenue.

Deux sultanes, Aixa et Zoraia, s'étaient disputé jusqu'à ce moment l'empire de la beauté et le cœur du vieux monarque, acceptant plus volontiers le partage de ses affections que celui de son pouvoir.

Chacune d'elles avait un fils et voulait le trône pour lui.

Plus persuasive, Zoraia démontra au sultan que Aixa guettait le sceptre pour son fils Boabdil et que de sinistres projets menaçaient la sécurité de l'Alhambra.

Mis en défiance, Aben-Hassan fit enfermer dans une des tours du palais Boabdil et sa mère.

Aixa parut se résigner; mais à l'aide des châles et des ceintures de ses femmes attachés les uns aux autres, elle se glissa avec son fils le long des murailles, gagna les Alpuxarres, y suscita des partisans qui exploitèrent la défaite d'Alhama, agitèrent les esprits et fomentèrent un soulèvement; si bien que, un jour, au retour d'une promenade, Aben-Hassan trouva les portes de Grenade fermées et Boabdil à l'Alhambra.

Il s'éloigna, mais pour revenir, força les portes de la ville et pénétra dans l'Alhambra, où le sang fut versé comme l'eau.

Grenade était alors une ville de ruelles et de carrefours, entourée d'une enceinte de murailles mesurant

trois lieues de tour, et dont les chroniqueurs arabes, toujours un peu poètes, évaluent à 70,000 le nombre des maisons.

Il est vrai qu'elles n'avaient qu'un étage et ne contenaient qu'une famille.

Le retour violent d'Aben-Hassan surexcita l'immense ville; et ce fut dans le labyrinthe de ses ruelles une lutte courte et féroce qui se termina par la victoire des partisans de Boabdil; victoire dont le jeune roi ne goûta pas longtemps l'enivrement.

Un souci le hantait dans les patios de roses et de jasmins de l'Alhambra; le sourire des odalisques, le murmure des eaux jaillissantes, la voix des chanteurs, ne pouvaient l'en distraire.

Accusé par les princes espagnols d'indolence efféminée, il songeait à leur prouver, en marchant sur leurs places fortes, qu'il savait sortir de l'Alhambra. Mais le siège de Lucéna, investi à l'improviste, tourna mal pour ses armes. Battu par Gonzalve de Cordoue, il fut fait prisonnier et remis à Ferdinand.

A cette nouvelle, Aben-Hassan, quittant sa retraite, courut sur Grenade, après s'être fait ouvrir les portes de plusieurs villes, et dépêcha aux rois catholiques un messager chargé de leur proposer, à des conditions favorables pour eux, de lui livrer Boabdil.

Isabelle repoussa avec hauteur une ouverture qu'elle tenait pour offensante.

Peu de temps après, la mère du roi captif, Aixa, qui s'était enfermée dans l'Albayein avec ses trésors

et un groupe de partisans, chargeait un ambassadeur de débattre avec les rois les conditions de la libération de son fils.

Ferdinand, en politique habile, fit chercher le jeune prince, lui annonça qu'il était libre, retint son engagement de se reconnaître désormais vassal des rois de Castille et d'Aragon, et le renvoya à sa mère sous la garde d'une escorte espagnole.

La mise en liberté de Boabdil ne pouvait qu'ajouter à l'anarchie de pouvoirs qui régnait à Grenade, partagée en deux camps. On se battit dans les rues; et comme les forces d'Aben-Hassan et de Boabdil se balançaient, ce fut sur l'intervention du clergé que ce dernier abandonna la lutte. Il se retira sur Alméria, laissant Aben-Hassan en face des Castillans qui avaient repris les armes, parcouraient la Véga, faisaient jusque sous les remparts de Grenade des incursions que le roi Maure ne pouvait empêcher.

Le peuple, s'élevant contre cette impuissance, donna congé au vieux monarque, devenu aveugle, et qui prit tristement le chemin d'Almunécar où devait se terminer sa carrière agitée.

Son frère, El Zagal, acclamé par la population, n'accueillit pas avec une confiance absolue l'élan public qui le portait au trône, pensa que le partage du pouvoir lui en assurerait la durée, chercha à se rapprocher de Boabdil et lui fit proposer la division du royaume en deux parties égales sur lesquelles chacun d'eux régnerait en toute indépendance.

Boabdil s'empessa d'accepter, se promettant bien de reprendre sa liberté d'action au moment favorable.

Les circonstances se prêtaient à des arrière-pensées que les rois catholiques ne décourageaient pas ; leur appui secret donnant à Boabdil les forces qui manquaient à El Zagal.

Ce dernier avait d'autant plus de difficultés à se maintenir, que Malaga venait de se rendre aux Espagnols après un long investissement, et que la situation de Baza, également cernée par eux, se faisait alarmante, malgré l'opiniâtreté et la vaillance des Maures.

La résistance de cette place lassait Ferdinand, qui parlait de lever le siège, mais Isabelle intervint, virile et tenace, se montrant aux soldats, les stimulant par son entrain. Elle fit venir des troupes fraîches, s'occupa elle-même des approvisionnements ; et quand enfin Baza se rendit, le prince Maure chargé de la défense de cette place, voulut voir Isabelle. Il fut, disent les chroniqueurs, si charmé par la noblesse et la grâce de ses manières, qu'il jura de ne plus prendre les armes contre elle, obtint la soumission d'El Zagal qui se déclara, comme Boabdil, vassal des rois catholiques.

C'était presque le détronement pour les deux rois de Grenade, dont la souveraineté, aliénée par cet acte, s'absorbait dans des luttes intestines.

De la sanglante querelle des Zégris et des Abencerrages — querelle chantée par les conteurs arabes, les romanceros espagnols et les poètes français — se dé-

gageaient déjà les symptômes morbides d'une société qui allait périr.

Deux familles influentes — tribus rivales — celles des Zégris et des Abencerages, formaient un parti de chevaliers oublieux de leur ombrageuse rivalité dès qu'il s'agissait de tenir la campagne et de courir sus aux Espagnols, mais jaloux de leur gloire et de leur influence aussitôt qu'ils rentraient à l'Alhambra.

Intervenant alors dans les choses du harem et prenant parti entre les favorites, ils s'armaient, irréconciliables et farouches.

Ils se prononçaient, à cette heure, à propos d'une jeune Espagnole devenue musulmane, et qui tenait captif le cœur de Boabdil.

Elle s'appelait Zoraia.

« Zoraia, étoile du soir. Ses yeux dépassaient en éclat ceux des gazelles de Darfour; son visage resplendissait comme la rose de Damas, ses cheveux flottaient comme les feuilles des palmiers de Tir. »

Un jour, un Zégris prétendit savoir qu'Aben-Hamar — un Abencerage — osait jeter les yeux sur Zoraia et s'en faisait écouter.

Boabdil fut informé, sa colère s'alluma; il autorisa le guet-apens.

Mandés au palais, les Abencerages furent décapités l'un après l'autre sur le seuil de la salle où Boabdil les attendait. Déjà trente-quatre d'entre eux gisaient sur les dalles de marbre, quand un jeune page qui avait vu tomber son maître, avertit les autres.

La vengeance des Abencerages ne se fit pas attendre ; ils se ruèrent à l'assaut de l'Alhambra, où cinq cents Zégris tombèrent sous le couteau.

Les points roses qui se remarquent encore dans la cour des lions et dont les dalles de marbre blanc restent piquées, ne seraient pas des taches de rouille, mais des taches de sang qui raconteraient le drame.

Ce rapide aperçu de la situation faite à Grenade par les intrigues du harem, les caprices populaires et les convoitises des rois catholiques, fera pressentir que la dernière heure du royaume arabe n'était plus éloignée.

CHAPITRE X

PRISE DE GRENADE

Boabdil s'était engagé à livrer aux Espagnols, aussitôt que la place de Baza aurait capitulé, la ville de Grenade à laquelle se réduisaient alors les Etats mauresques de la péninsule. A Grenade se trouvait refoulé ce qui restait de la population arabe.

Quand Ferdinand lui rappela sa promesse, Boabdil répondit que les dispositions des habitants, plus irrités qu'abattus, paralysaient son action.

La colère méprisante de Ferdinand, ses sommations emportées, et finalement sa menace de traiter Grenade comme il l'avait fait de Malaga, ne purent faire revenir les autorités de cette décision hautaine « que la cité préférerait la mort à la honte, et qu'elle aimait mieux s'ensevelir sous ses ruines que de passer sous le joug des chrétiens. »

La campagne s'ouvrit alors par la dévastation de la Véga, où les cavaliers Maures firent encore quelques

heureuses sorties ; puis le cercle se resserra, l'investissement se fit, et des premiers jours d'avril 1491 au 25 novembre suivant, Arabes et Castillans se firent une guerre courtoise, mais décisive.

Gonzalve de Cordoue, qui avait illustré ses premières armes en Italie et mis l'Espagne en contact avec l'Europe par cette campagne, était le chef souhaité par Isabelle pour conduire sous les murs de Grenade la chevalerie espagnole. Elle vint elle-même au camp, suivit les opérations, parcourut les quartiers, conférant avec le grand capitaine, appelant de tous ses vœux l'heure de la reddition.

Les chroniqueurs, qui la représentent les yeux fixés sans cesse sur la tour de la Vêla, racontent qu'elle s'était juré de ne changer de tunique qu'avec la fin du siège.

D'aucuns ont pensé mettre plus d'intimité à la chose en risquant la chemise au lieu de la tunique. Mais il faut s'en tenir aux récits des romanceros, interprètes fidèles des faits et des mœurs de leur temps.

Ces chantres mélancoliques des passions castillanes ont fait de l'investissement de Grenade un nouveau siège de Troie.

En l'affaire discutée du vêtement d'Isabelle, ils ne parlent que d'une tunique, en serge de Ségovie, un peu usée, très défraîchie, qui peu à peu revêtit cette teinte « douce et jaunâtre » qu'on appela couleur Isabelle et que les chevaliers campés devant Grenade

donnèrent à ceux de leurs chevaux dont la robe rappelait cette nuance indéfinie.

Très intéressée par cette ennemie héroïque et charmante se montrait l'imagination des chevaliers arabes. Ils jetaient des sonnets à son adresse par-dessus les remparts, lui envoyaient des pièces de vers ; louaient « sa taille souple comme celle du palmier, son visage pâle, mais coloré par de nobles émotions, semblable à une couronne de jasmin, semée de fleurs de laurier rose. »

Boabdil, qui négociait en résistant, espérait en elle ; mais les dissensions s'étaient apaisées devant le péril commun ; et les habitants de Grenade s'exaltaient dans la pensée de continuer la lutte, sous le regard d'Allah, jusqu'à l'épuisement de leurs forces.

L'incendie des quartiers espagnols avait stimulé leur résistance sans décourager Isabelle. Elle fit aussitôt jeter les fondements d'une ville dont les constructions furent achevées en trois mois et qui s'appela Santa-Fé. De nombreux marchands apportèrent l'abondance dans la cité improvisée pendant que Grenade, dont toutes les communications avec le dehors étaient interceptées, séparée des Maures d'Afrique par la flotte espagnole croisant dans le détroit, commençait à souffrir de la famine.

Boabdil convoqua les officiers, les docteurs de la loi, leur dit que l'heure était suprême et qu'il ne restait que l'alternative de la soumission ou d'un dernier assaut.

La réponse fut qu'il fallait avant de se rendre obtenir une suspension d'hostilités, puis débattre les conditions d'une capitulation qui furent réglées par Ferdinand de Lara et Gonzalve de Cordoue, le 25 novembre 1491.

Grenade, épuisée par les privations et par les assauts successifs qu'elle subissait depuis huit mois, n'ouvrit ses portes que le 2 janvier 1492.

Ce jour-là, à l'heure même où un détachement de soldats espagnols sortait de Santa-Fé pour prendre possession de la ville, Boabdil se préparait à quitter l'Alhambra.

Il se rencontra avec les rois près du pont du Jénil, voulut descendre de cheval, en fut empêché par Ferdinand, auquel il dit en lui baisant le bras droit : « Puisque Dieu t'a donné la victoire, veuille en user avec modération. »

Ferdinand répondit par quelques mots affectueux ; Isabelle lui rendit son fils, gardé comme otage ; puis les cortèges se séparèrent.

Celui des rois pour franchir, bannières au vent, au son des trompettes, au bruit des salves et des vivats, les portes de Grenade. Gonzalve de Cordoue portait l'étendard de Castille, à l'ombre duquel Isabelle s'avancait à cheval, rayonnante de joie, saluée par des chœurs religieux et par les chants de jeunes filles arabes et juives qui dansaient devant elle en secouant leurs castagnettes et leurs tambours de basque.

Sur la tour de la Vêla flottait le drapeau espagnol.

Dans les groupes qui l'acclamaient, Isabelle aperçut Christophe Colomb, reçu par elle, au camp, sous les murs de Grenade; elle lui fit signe de s'approcher, puis se rendit au *Te Deum* célébré à l'Alhambra.

Pendant ce temps le dernier roi de Grenade, auquel la capitulation assurait la souveraineté des Alpuxarres, chevauchait vers le mont Padul, qui porte encore, en souvenir de lui, le nom de « Soupir du Maure ».

Boabdil s'y arrêta, enveloppa d'un long regard les formes indécises de l'Alhambra, le cours effacé du Jénil, la Véga piquée de tentes espagnoles, les grands cyprès qui marquaient la place où dormaient ses aïeux, et murmura : « Dieu est grand ».

« L'infortune supportée avec courage, répondit le chef du Conseil, rend les hommes aussi grands que la prospérité. »

Deux larmes sillonnaient le visage bronzé de Boabdil.

« Tu as raison, lui dit durement sa mère, de pleurer comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme. »

Ces paroles peu maternelles assombrirent le cœur du roi déchu, qui ne put supporter longtemps le séjour des Alpuxarres, où le souvenir de Grenade, perdue pour lui, hantait son imagination. Le ciel d'Espagne lui pesait; il voulut le quitter, passa le détroit et se rendit au Maroc, à la cour du roi de Fez.

Son compétiteur au trône de Grenade, El Zagal, y chercha lui aussi un refuge contre sa déchéance et ses regrets, mais ne trouva à cette cour que misère et

mépris. Le roi de Fez, inconsolable de la perte pour l'islamisme du royaume de Grenade, la reprochait à El Zagal et lui fit crever les yeux pour l'en punir.

Mieux accueilli, Boabdil vécut chez ce prince, prit parti pour son trône dans un mouvement insurrectionnel et tomba, mortellement frappé, au cours d'une escarmouche.

Ainsi finit, après huit siècles, la domination arabe en Espagne.

Cette fin jeta le monde musulman dans la consternation.

Longtemps, chaque vendredi, on pria dans les mosquées pour le retour à l'islam de la patrie de Boabdil. Les Maures n'en parlaient qu'avec une douleur résignée ; et si l'un d'eux semblait triste, c'est, disait-on, « qu'il pense à Grenade ».

Ils pouvaient y penser sous le ciel brûlant d'Afrique, dans les étendues sablonneuses du Maroc.

Elle traversait leurs rêves, couchée dans la grâce du paysage qui avait inspiré leur art et stimulé leur imagination, Grenade, leur favorite, éclatante comme la fleur et le fruit dont elle porte le nom. Ils les voyaient encore les lignes rouges des forts arabes échelonnés sur d'âpres versants ou sur le penchant des collines qui portent l'Albayein, le Généralife et l'Alhambra. Ils n'avaient oublié ni le Mirador de la Sultane suspendu dans les tièdes de l'air, où la belle Lindaraja venait respirer le parfum des orangers en fleurs ; ni le tocador de la reine, jeté comme un

nid d'aigle sur une des tours pensives de l'Alhambra et qui pênche ses balustres de marbre, ses arceaux surbaissés sur une averse de chèvrefeuilles, de lierres et de pervenches.

Encore aujourd'hui, les plantes grimpantes et les sentiers de mousse montent à l'assaut de ce belvédère aérien, fait de grâce rêveuse et de caprice amoureux, où l'on croit aspirer l'air des hauts sommets, auquel monte avec les vagues senteurs d'orangers et de myrtes la voix grondeuse du Darro roulant ses flots limpides sous des amoncellements de verdure.

Un vertige, ces fenestrelles d'où le regard plane dans l'espace et va des églises et des couvents de Grenade aux infinis de la Véga. Puis, rapproché par les transparences de l'air, le trait sublime, éternel, de la Sierra-Névada et de son diadème de neiges.

La dentelle d'arabesques, — voile léger de découpures, de jambages et d'hyperboles — accrochée aux parois du tocador de la reine, a fait place sous Charles-Quint et Philippe V, à des fresques médiocres, criblées maintenant d'inscriptions niaises et de noms inconnus. Ce pavillon, attenant à la Salle des Deux Sœurs, faisait partie des appartements privés des rois de Grenade. C'est dans ces pièces, occupées après elle par Eléonore de Portugal, femme de Charles-Quint, qu'Isabelle s'installa.

Les chroniqueurs qui nous la montrent tombant à genoux avec le roi et toute l'armée quand enfin, le 2 janvier 1492, elle vit l'étendard espagnol flotter sur

la tour de la Vêla, ne nous disent pas ce qu'elle pensa de ce palais auquel allaient depuis son avènement ses convoitises et sa curiosité. C'est probablement que le sens politique effaçait chez elle à cette époque violente le sentiment de l'art.

Grenade occupait Isabelle au point de vue de l'unité du pays beaucoup plus qu'à celui de son architecture ; et les rois franchirent le seuil de l'Alhambra absorbés certainement par l'orgueil de leur conquête, ne retenant de ce qu'ils voyaient que le grand fait de la chute du royaume arabe.

Lumineuse pourtant comme un conte oriental cette Salle des Deux Sœurs, au centre de laquelle l'eau d'une fontaine retombe dans des vasques de marbre ; où la coupole — soufflée légère — s'enlève dans un fourmillement de broderies, de moulures et d'arabesques, d'arêtes brisées et de globules vaporeux, d'alternances, de cristallisations patiemment combinées et qui semblent fortuites, de petits dômes, nés les uns des autres, de pendentifs en nids de guêpes.

Les arceaux qui la soutiennent, laissent apercevoir le bleu du ciel.

« Regarde bien cette coupole, est-il écrit, toutes les autres pâlisent auprès d'elle. »

Au départ des rois, quand Isabelle et Ferdinand quittèrent Grenade pour Séville et Tolède, la solitude se fit dans l'enceinte artistique où se mouvait, à l'époque du siège, toute une population.

Charles-Quint devait y ramener un peu de vie,

s'étant épris de ce site romantique ; mais la postérité, loin de lui en être reconnaissante, lui reproche encore d'avoir campé sur la terrasse des Algibes, au cœur même des élégances souveraines de l'art arabe, la lourde magnificence d'un palais gréco-romain, dont la cour circulaire, à double rangée de colonnes de marbre, serait remarquée comme un morceau d'architecture partout ailleurs que là.

Sur la façade superbement fouillée, de grands artistes ont prodigué leur génie fier et patient.

Avec les successeurs de Charles-Quint, l'oubli recommença ; et le palais construit pour le maître du monde, resté inachevé, n'abrita plus que des lézards et des chouettes. Il ne fallut pas beaucoup de temps dès lors pour défaire ce que les Maures avaient fait. Chaque jour vit s'éteindre quelque chose des splendeurs réunies dans le palais des rois maures, voué à l'abjection, transformé en magasin de vivres, en dépôt de rôdeurs.

Portiques, galeries, dalles de marbre s'emplirent de mousses et de débris ; une muraille s'écroula, des colonnes se penchèrent, les mosaïques d'ivoire, de jaspe et de porphyre se détachèrent des coupoles et des plafonds ; les jets d'eau s'arrêtèrent, des forçats traînèrent leurs chaînes dans les patios ; les bronzes ciselés des verrous et des serrures passèrent chez le fondeur, les faïences, broyées, se changèrent en ciment, les portes en bois de cèdre servirent de palissade et de bois à brûler.

On fit la cuisine dans les miradors, on sala la morue dans les galeries à jour.

Le repentir de notre temps n'a pu expier tout à fait ces ruines et ces profanations ; mais il est intervenu, réparateur, respectueux du passé d'un tel lieu. « Séjour divin, dit le poète arabe, promis à celui que Dieu aime. »

Séjour fait d'air pur, de lumière et d'ombre, où les califes avaient acclimaté leur poésie, leur science, toutes les harmonies d'une architecture qui est encore, même après l'abandon, dans le silence et la mélancolie des ruines, la trace la plus lumineuse du passage des Maures d'Espagne.

CHAPITRE XI

L'ALHAMBRA

Le monde enchanté des cascates qui grondent dans les charmilles, des ruisseaux qui gazouillent au pied des arbres, des sources qu'on voit sourdre de toutes parts dans les ruines et la verdure, commence au sommet de la rampe escarpée de la rue de Gomelès à l'arc triomphal dédié à Charles-Quint.

Sous le couvert des ormeaux qui croisent leurs branches à cent pieds au-dessus du sol et dérobent à l'œil les sommets de l'Alhambra, filtrent des rayons apaisés.

Crépuscule délicieux.

Eternelle fraîcheur d'un printemps qui ne finit pas.

Poème de l'oiseau qui module et du ruisseau qui chante, des musiques d'insectes et du bruissement des feuilles.

Poème pleuré par Boabdil, redit en Afrique par les

Maures exilés de Grenade, et qu'entendront toujours ceux qui l'ont écouté.

Dans ce concert des choses, le rossignol jette sa note mélodieuse. Sur les vasques superposées des fontaines des oiseaux voltigent, se posent, baignent leurs ailes.

Un peu après la porte de Charles-Quint, celle du Jugement, carrée, massive, sillonnée d'inscriptions, de sentences et de devises, glacée de tons orangés et roses, dessine dans les feuillages son arc gigantesque.

« Puisse le Très-Haut, est-il écrit, faire de cette porte un rempart protecteur. »

Au-dessus de l'arc, gravés en creux dans le marbre blanc, les signes symboliques de la clé et de la main ouverte : emblème de possession, talisman contre le mauvais œil.

Cette clé qui ouvre au Prophète le secret des cœurs, lui donne le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel et celles de l'empire du monde ; elle est aussi le symbole de la sagesse et de l'intelligence.

La main ouverte rappelle aux croyants les bienfaits que la Providence répand sur eux ; elle stérilise les conjurations, met en fuite les armées ennemies.

Là, au seuil de l'Alhambra, le sultan Yousuf I^{er}, un légiste et un théologien, successeur d'un père et d'un frère assassinés comme lui-même devait l'être, donnait ses audiences, expliquait l'Alcoran : code civil, politique et religieux de l'islamisme.

La porte du Jugement, qui n'a rien perdu de son

caractère arabe, sert de solennelle et poétique entrée au palais des rois maures.

Au haut de la rampe s'ouvre la place des Algibes, qu'anime un peu le va et vient des aguadors puisant dans la citerne l'eau fraîche et savoureuse dont ils chargent leurs ânes. Les amphores et les tonnelets recouverts d'une jonchée de branches et de feuillages donnent à ces animaux l'aspect de buissons ambulants.

Vu de Grenade, l'Alhambra, palais du plaisir et de l'imagination, songe réalisé d'un poète qui fut roi, élève au-dessus des ifs et des cyprès le front sévère d'un château-fort du moyen âge. Ses tours carrées, ses murailles couleur de brique, lui donnent l'aspect d'une place de guerre. Il n'a de richesses qu'à l'intérieur où le sultan Mohamed, dont les princes espagnols furent tributaires, fit sortir du sol, comme d'un coup de baguette, « une demeure de sylphes, tissée de rayons de clair de lune. »

Demeure créée pour les caprices rieurs, les poèmes de l'amour, et dans laquelle les califes oublièrent de gouverner.

Au sortir du long couloir et du patio de myrtes qui conduisent de la place des Algibes aux salles de l'Alhambra, la première impression est un peu décevante, parce que tout est plus petit qu'on ne l'avait supposé et que nulle part ne se révèle le caractère de grandeur auquel on s'attendait.

Les magnificences rêvées par l'imagination, les

féeries entrevues dans les gravures, ne sont pas celles de la réalité; et si on pensait ne trouver à l'Alhambra qu'albâtre, jaspe et porphyre, on se ferait illusion.

Sauf les dalles, les colonnettes, les bassins, les vasques et quelques niches, tout est en plâtre: les Maures travaillant le stuc plus volontiers que la pierre et le marbre.

La surprise s'éveille pourtant devant un ensemble surprenant d'élégance et de grâce; et cette surprise conduit à l'enchantement.

Tout charme, si rien n'élève.

Ce n'est pas un hymne, ce n'est pas une symphonie, mais une romance modulée en sculptures délicates, en mosaïques d'or, en fines dentelles, en scintillements bleutés de caractères, d'inscriptions et de sentences. Les effets les plus fantastiques, s'obtiennent par l'agencement des lignes et des couleurs, par l'intelligent assemblage des faïences, par des combinaisons géométriques qui restent insolubles. Peu de figures humaines, pas d'animaux dans cette ornementation bizarre et rayonnante; les préceptes du Coran n'autorisant pas la représentation d'êtres ayant pensé ou seulement vécu.

La cour des lions dont la fontaine s'entoure d'animaux sculptés avec une sorte de barbarie; la salle de la Justice où quelques peintures rappellent un conseil de chefs arabes et des sujets de chasse; le grand vase du patio des myrtes, en faïence émaillée et sur lequel se remarquent des antilopes de fantaisie, témoignent

d'une déviation aux principes de l'art arabe du XIII^me et du XIV^me siècle; mais ces emprunts à l'art chrétien proviennent probablement d'artistes catholiques prisonniers des rois de Grenade; puis, à l'époque de Boabdil, d'artistes musulmans rendus moins scrupuleux par leur contact avec les ouvriers espagnols.

Le vase du patio des myrtes, d'un pur ovale, couvert d'inscriptions et d'arabesques, atteste le goût distingué des Maures dans l'emploi de la céramique. Une chaîne le retenait au sol. « O vase, est-il écrit, tu es semblable à un roi. Tu portes comme lui la chaîne et la couronne. »

Silencieux, un peu triste, dans son odorante fraîcheur et le désordre touffu des citronniers et des myrtes, ce patio où s'est conservée l'empreinte de l'immuable Orient.

Sous chaque portique la poussière retombante d'un jet d'eau. Sur les parois brodées de sculptures déliées et de dessins changeants, des proverbes, des salutations pieuses. Dans la nappe d'eau se mire la perspective fuyante des colonnettes. Autour de la fenêtre ogivale d'un mirador délicatement fouillé court un semis d'entrelacs et d'inscriptions. Celle-ci entre autres « Les beautés que nous renfermons sont telles, que les étoiles descendent du ciel pour nous emprunter leur éclat. »

Ce sont bien des étoiles ces ouvertures qui tamisent la lumière sans laisser pénétrer la chaleur, pratiquées à la voûte des bains de la sultane, salle voisine du

patio. Là tout est marbre blanc ; les bassins, les baignoires, la tribune des musiciens, l'alcôve où reposaient dans la douce somnolence qu'entretenait la plaintive mélodie des chanteurs, chaîne des cœurs, Aïxa, Zobéïde. Sur les soubassements, garnis d'azuléjos ou carreaux vernissés en faïence ; sur les parois couvertes de filigranes, de lignes brillantes et contrariées, les louanges de Dieu et de Mahomet se mêlent à l'éloge de cette retraite.

« Rien n'est plus merveilleux que le bonheur dont on jouit dans ce délicieux séjour. »

Ce sont des monstres plutôt que des lions — chimères taillées à coups de hache — les animaux de la cour des lions.

Leur tête mal équarrie, leur bouche informe, leur crinière figurée par de simples rayures, leurs pattes — des piquets — livrent le travail naïf d'artistes mal habiles à copier la nature, inquiets peut-être d'une œuvre désapprouvée par le Coran, et qui même ont senti le besoin de s'en excuser tout en rendant hommage à leur propre talent.

Se donnant à eux-mêmes ce témoignage qu'ils ont fait là quelque chose d'absolument remarquable, une création si naturelle et si vivante que l'on pourrait s'y tromper et se mettre en garde à la vue de fauves si bien venus, ils adressent aux visiteurs ce propos rassurant :

« O toi qui contemples ces lions, sois sans crainte ; la vie leur manque ; ils ne peuvent montrer leur furie. »

On s'en doutait.

Casuistes distingués, ces artistes ont trouvé ce moyen de tranquilliser leur conscience en vantant leur travail, n'avouant ainsi qu'une demi-violation du précepte interdisant aux fidèles la reproduction de ce qui a vie.

Leur éloge se déroule en même temps que leur ab-solution sur le marbre brodé des vasques de la fon-taine :

« Dieu qui n'a pas permis que rien puisse être comparé à la merveille des merveilles de ce séjour délicieux, perle des séjours, te sauvera pour l'œuvre que tu as accomplie. Qu'il multiplie tes jouissances et afflige tes ennemis. »

Ces lions primitifs — simple motif ornemental — ont cependant très grand air et concourent à l'har-monique ensemble.

Couchés sur des tapis de Perse et des coussins de soie, les califes venaient là prêter une oreille indo-lente aux récits des fabulistes, aux vers des poètes, au bruissement des fontaines.

Très sensibles les rois de Grenade à cette magie de l'eau, toute puissante sur eux et qu'ils voulaient par-tout.

Pas de patios sans eau courante sous les myrtes et le jasmin.

Malheureux et timorés dans la reproduction de ce qui a vie, les artistes arabes donnaient tous leurs moyens dans le domaine du caprice et de la fantaisie,

qui est le leur dans la création fragile, éphémère, et qui pourtant a traversé les siècles, des faïences, des mosaïques, des stucs, jetés sur les soubassements, les parois, les coupoles, en éternelles énigmes; suspendus comme une dentelle aux arches en fer à cheval ou en forme de trèfle; accrochés comme un voile onduleux et diaphane le long des ogives amincies et des arceaux pendants.

Les portiques de la cour des lions un peu alourdis maintenant par les tuiles de la toiture, retombent sur de minces fûts de marbre qui se détachent en clair dans l'ombre prolongée, semblent s'effacer pour en laisser voir d'autres en pleine lumière, se déplacent, disparaissent, se reforment dans les fonds obscurs, déroulent dans un désordre voulu leurs lignes mystérieuses.

La poésie arabe a fortement insisté sur les merveilles de la cour des lions où se résument les grands souvenirs de l'Alhambra; mais si cette cour est de proportions restreintes, et n'a rien d'imposant, elle séduit, malgré ses lions extravagants, par sa fantaisie même, par la douce rêverie et la grâce amoureuse qui s'en dégagent.

Les souhaits ont une part essentielle dans les inscriptions de la cour des lions et des salles de l'Alhambra, mais les paroles de bienvenue qui se lisent partout n'y furent guère ratifiées par les faits; principalement dans la salle des Ambassadeurs où miroite, en face de la porte d'entrée, cette accueillante salutation :

« Ici, du matin jusqu'au soir, tu es reçu par des paroles de bénédiction, de paix et de prospérité. »

C'est dans cette pièce d'honneur, où les tributs et les offrandes des princes espagnols et des rois africains étaient remis aux califes, que Yousouf II reçut la tunique empoisonnée dont le sultan de Fez lui faisait hommage, et mourut de l'avoir portée.

Là aussi Boabdil apprit de ses messagers que les choses allaient mal pour lui ; que les rois catholiques, vainqueurs en plusieurs rencontres, campaient sous les murs de Grenade et qu'il y avait, aux côtés de Ferdinand, à la tête d'une grande armée, une princesse de grand renom, de haute noblesse, très aimée, et qui avait juré de ne quitter la Véga qu'après la reddition de la ville.

Cette salle des Ambassadeurs occupe entièrement la tour de Comarès, dont la masse rocheuse domine de ses dentelures vermeilles le ravin du Darro, dérobant sous l'aspect dur et sauvage de ses murs extérieurs les resplendissements de l'art mauresque.

Cette salle, la plus vaste du palais, la seule vraiment solennelle, est aussi la plus remarquable par son originalité, la bizarrerie, l'extraordinaire légèreté des stucs changeants et fouillés qui développent sur le plan uni des parois leur inextricable réseau.

Au-dessus des panneaux faïencés, autour des croisées, le long des frises, à toutes les hauteurs de la voûte étincelante, se meut, comme autant de bulles de savon solidifiées, un monde d'étoiles et d'entrelacs

de tissus et de gaufrures qui se superposent, se pressent et se compriment, s'abaissent, s'enlèvent, s'enlacent, s'évanouissent et reparaisent.

Le système décoratif des murailles emprunte son éclat non seulement à l'infinie variété des formes et des dessins, mais à la calligraphie arabe qui lui prête ses caractères mystérieux, ses méandres, ses fleurs et ses rinceaux.

Partout de fières devises, de pieuses maximes, des sentences d'une grande beauté morale, des pensées d'une poésie pénétrante, le pressant avertissement qu'il n'est pas d'autre Dieu que Dieu, qu'il est au ciel et sur la terre, dans la nature et dans le cœur de l'homme, dans le radieux éclat du jour, dans la paisible clarté des nuits.

Ces louanges à Dieu laissent pourtant une place à l'éloge lyrique du sultan Mohamed el Hamar, qui fit venir de Séville et de Cordoue des architectes et des artistes, suscita une pléiade de poètes, eut enfin la gloire d'élever l'Alhambra.

L'Alhambra lui-même s'enorgueillit de ses merveilles et les raconte avec une remarquable modestie; insistant sans retenue sur l'attrait de ses jardins, de ses ombrages et de ses eaux, sur ses rares magnificences, ses splendeurs inouïes; ne faisant pas de façons pour déclarer qu'il rivalise d'éclat avec les étoiles et la lumière du ciel.

Il n'est pas besoin de tant de lyrisme pour faire comprendre ce qu'est le palais des rois arabes; il suf-

frait même pour cela de se placer, ne fût-ce qu'un instant, au centre de la salle des Ambassadeurs, sous la coupole.

Autour de soi, dans la magie des jeux de lumière et d'ombre, des raccourcis charmants, de mystérieux lointains. Sur les murailles, brodées jusqu'au faite, au-dessus des fenestrelles, dans les niches à babouches qu'on croirait sorties de la main d'un orfèvre, toutes les fascinations de l'art mauresque. Par les profondes embrasures que forme l'épaisseur des muraille, par les croisées que séparent des colonnettes de marbre, formant des arcs du plus gracieux effet, un aperçu sur Grenade et la Véga.

L'architecture d'une salle voisine, celle des Abencérages, rappelle les mêmes motifs d'ornementation légère et délicate, les mêmes effets extraordinaires, simplement obtenus par la combinaison mathématique — quoiqu'elle semble fantaisiste — des angles rentrants et sortants, des courbes et des pleins cintres; par la grâce des lignes, la caresse des couleurs, la lumière des arceaux ouvrant sur la campagne paisible. Une pluie de stalactites, d'alvéoles et de nids de guêpes tombe d'une voûte doucement éclairée dans laquelle le travail paraît avoir eu moins de part que le rêve.

CHAPITRE XII

LE GÉNÉRALIFE. L'ALBAYCIN. LE VALLON DU DARRO

De la porte du Jugement, à laquelle il faut revenir pour atteindre le Généralife, une sorte de chemin creux — odorant fouillis de branches de vigne et de jasmin enroulées autour des cyprès — conduit à l'ombre des sycomores et des platanes, des figuiers et des chênes-verts à la villa des rois de Grenade : palais sans caractère dont les stucs ornementés ont disparu sous une couche de badigeon et dont les fenestrelles et les arceaux blanchissent dans les lauriers.

Cette retraite silencieuse échelonne ses terrasses sur les flancs de la colline et domine l'enceinte onduleuse des tours de l'Alhambra.

Tout s'épanouit, tout chante dans le ravin qui conduit au Généralife ; ravin d'une rare puissance de végétation, où les espèces du nord mêlées aux nopals, aux orangers, aux myrtes donnent une sensation de

fraicheur particulièrement exquise sous le ciel de Grenade.

On suit ce ravin au bruit des eaux fuyantes, dans la suavité de l'air et le désordre d'une forêt vierge, jusqu'aux rampes étagées du Généralife : prison verdoyante des odalisques sur le penchant de la montagne.

C'est une explosion de fleurs dans ces jardins suspendus où l'eau ingénieusement distribuée en jets, jaillit en sources, ruisselle le long des rampes, chante sous la feuillée, reflète dans ses bassins des espaliers de roses, porte partout la vie et la fraîcheur.

Très voisin du Généralife, en face de l'Alhambra, l'Albaycin détache sur le fond sombre des cyprès le labyrinthe de ses lignes grisâtres.

Dans ce quartier, réservé sous les califes à la plèbe mauresque, vit maintenant à l'aventure, sans s'attarder aux conventions sociales, la famille encore sauvage des gitanos de Grenade.

C'est d'abord, dans ce campement bizarre, comme une manière de rue accrochée aux flancs de la colline. Les bâtisses étroites et blanchies à la chaux, parées de pots à fleurs et de morceaux de tapis, de cages d'oiseaux, de grosses chauves-souris clouées à la muraille, ont un air de maisons ; puis, le long des torrents à sec qui font suite à la rue, on ne voit plus que des cheminées coniques émergeant d'une galerie souterraine. Dans ces galeries, hérissées de cactus, surmontées de plantes sauvages ou de lessives pen-

dantes, existent — peuple de fourmis, légion de marmottes — les descendants d'une autre race.

Bientôt les cavernes taillées dans le roc font place à de simples trous creusés dans le sol et prenant le jour par la crevasse qui laisse échapper la fumée.

Plus on monte, et plus cela se marque.

Les terriers de lapins deviennent des tanières de renards. Le soir venu, il est prudent de ne pas monter trop haut.

C'est déjà un bonheur de s'en tirer en plein jour, sous l'avalanche d'enfants ébouriffés, vêtus de boucles d'oreilles, qui dégringolent, se roulent dans la poussière, sautent comme des diabolins, vous tirent par la manche et réclament de l'argent.

Il en sort de partout.

Le bruit s'est vite répandu qu'il y a là des étrangers ; et de jeunes garçons au teint olivâtre, au type vicieux, demi-nus, se campent sur le chemin. Les mères les suivent, tout en nez et en menton ; sombres figures qu'un rayon de dents blanches éclaire un peu.

Elles ont des incantations gutturales, des gestes de souveraine, des malédictions écrasantes.

Les hommes, plus réservés, sont de fière tournure ; leur attitude est sculpturale, mais leurs traits mobiles, leur regard furtif sous un front décidé ne reviennent pas.

Industriels suspects, tondeurs de mules, vétérinaires et maquignons, ils savent réveiller à point un cheval fini, remettre sur pieds l'animal rendu malade

par la drogue malfaisante subrepticement jetée dans sa mangeoire. Leur flair est sûr. Ils restent insurpassables dans l'art de démêler la dupe à choisir dans la foule et de revendre à son propriétaire, devenue méconnaissable, la bête qu'on vient de lui voler.

Danseurs aussi, gratteurs de mandolines et pinceurs de guitare, ils ne négligent pas pour cela le poignard et le navaja.

Les jeunes filles, souvent fort belles, brodent sur les manteaux andalous des choses fantaisistes et de couleurs harmonieuses.

Tout ce monde vit dans la plus amicale intimité avec les chiens, les porcs et la volaille.

Entre la colline de l'Albaycin et celles de l'Alhambra, s'étend le ravin au fond duquel le Darro, rapide et grondeur comme un torrent des Alpes, court vers Grenade au pied des pistachiers et des figuiers, puis disparaît sous des ponts envahis par la vigne et le lierre.

Les poètes ont dit beaucoup de choses sur les bords qu'il arrose et sur les parcelles d'or qu'il roule avec le sable. Et cela depuis longtemps, puisque les rois mages en apportèrent à Bethléem et que le municipe offrit à l'impératrice Isabelle, en 1526, lors de la visite de Charles-Quint à Grenade, une couronne faite de l'or roulé par le Darro.

Avec ou sans pépites, le Darro charme ce vallon mystérieux, dont le souvenir nous restera.

Qu'il faisait bon y courir à cheval jusqu'aux rampes

du Monte Sa Grado ou jusqu'aux treilles des petites maisons blanches dont les hauteurs sont couronnées.

Chevauchées éprouvantes d'ailleurs, sur des rosses découragées et qui certainement fournissaient leur dernière course avant d'être jetées au taureau.

Plus harmonieux encore qu'au temps de notre jeunesse, nous semblait, relu sous les figuiers de la fontaine Avellana, le récit de l'amour sacrifié au devoir du « dernier Abencerage » ; ce livre de Chateaubriand qui avait stimulé notre désir de voir Grenade, repris maintenant sur les lieux mêmes qui l'avaient inspiré.

Nous comprenions mieux en vue du Généralife, au pied des tours de l'Alhambra, la nostalgie d'Aben-Hamet, dernier rejeton des Abencerages, hanté par le rêve de connaître le paradis perdu des Maures d'Espagne, resté vivant dans leur mémoire.

C'était en vain que le pays des Lotophages offrait aux maîtres déchus de Grenade ses fruits, ses eaux, sa verdure, son soleil ; leur pensée retournait toujours à la terre heureuse, séjour des félicités, témoin de leur gloire évanouie.

C'était en vain qu'ils cueillaient des simples propres à soulager les maux du corps et les souffrances de l'âme, cherchant surtout les plantes qui mettent un terme aux regrets et dissipent les illusions. Ils espéraient encore et ne cessaient de demander à Allah leur retour à Grenade.

Depuis vingt ans Aben-Hamed entend leurs vœux. Les mélopées sur les Zégris et les Abencerages ont

bercé son enfance; la voix des conteurs arabes ouvrant les portes de l'Alhambra, lui a montré les voûtes d'azur et d'or, ruisselantes de stalactites et brodées d'arabesques, sous lesquelles les rois de Grenade épuisaient le bonheur.

Aben-Hamet est jeune et beau, il a du courage, de poétiques aspirations.

Tunis lui pèse.

Il part, il arrive; le Généralife est devant lui, étagé sur ses pentes fleuries. Le pavillon espagnol flotte sur la tour de la Vêla; et le cœur lui bat si fort qu'il croit en entendre les pulsations.

Troublé, il s'engage sous les grands arbres, se trompe de chemin, rencontre une jeune fille et l'interroge.

Cette jeune fille est Blanca. Elle descend du Cid et de Chimène; elle est belle comme la lumière du matin, répond à la question du voyageur et lui indique le Kan des Maures.

Aben-Hamet s'y présente, mais il est préoccupé; le souvenir de ses ancêtres n'est plus seul à remplir son âme, ses pensées héroïques ont fait place à un sentiment plus tendre.

A son pèlerinage s'attache moins d'amertume.

Il s'étonne de ne pas éprouver sur les tombes de ses aïeux le désespoir auquel il s'attendait et les trouve moins à plaindre de dormir sous cette herbe que peut-être la jeune Espagnole a foulée.

Il parcourt le vallon du Darro à la recherche des

plantes qu'il s'est promis de rapporter à Tunis ; mais c'est à une autre fleur qu'il pense ; et quand il la rencontre, il lui parle et s'en fait écouter.

Qu'il soit chrétien, qu'il m'aime, pense Blanca, et je le suivrai au bout de la terre.

Qu'elle soit musulmane, qu'elle m'aime, se dit Aben-Hamet, et je la suivrai jusqu'à mon dernier souffle.

Il repart et revient, délicieusement ému en voyant que Blanca lui a gardé sa foi, mais sans savoir encore si elle a renoncé à son erreur.

Blanca sent qu'elle est aimée, mais elle se demande si le Dieu des chrétiens est descendu dans l'âme d'Aben-Hamet.

Sans l'ombre du dernier roi de Grenade, Boabdil, qui se dressa devant lui et lui reprocha son amour sacrilège, le jeune homme eût succombé.

— Prononce toi-même, dit-il à Blanca.

— Retourne au désert, lui répond la jeune fille.

Et le dernier des Abencerages s'éloigna avec l'assurance d'être aimé et la certitude de n'être jamais heureux.

CHAPITRE XIII

GRENADE AUJOURD'HUI

La prise de Grenade fut pour la chrétienté un peu comme une revanche de l'occupation de Constantinople par les Turcs ; mais pour Grenade elle-même, l'heure de la conquête espagnole fut celle de la déchéance. C'en était fait de sa prospérité ; la capitale du dernier royaume arabe de la péninsule perdit sous les rois catholiques l'importance acquise sous les rois maures. Des cinq cent mille habitants qu'elle comptait sous les califes, elle n'en garda que soixante mille, indolents pour la plupart, sans goût pour les choses de l'esprit. On les vit jusqu'à nos jours, surtout dans la campagne, épris de contrebande en même temps que de danse ; la guitare en sautoir, le tromblon sur l'épaule.

La chute de Grenade, où tout déclina, changea l'Espagne monumentale ; les habitudes sévères des vainqueurs s'y familiarisèrent peu à peu avec l'élégante mollesse des formes affectionnées par les vaincus.

Aragonais et Castellans s'accoutumèrent bientôt des motifs d'ornementation dont ils s'étaient longtemps scandalisés; s'inspirant, mais avec leur tempérament indocile et fier, des modèles qu'ils n'avaient fait d'abord que tolérer. Ils oublièrent leur vieux mépris pour les arcs en fer à cheval qui, dans les clochers substitués aux coupoles, dans les mosquées converties en églises, dans les harems changés en couvents, s'harmonisèrent avec l'ogive des Goths. Ils se firent à ces patios dont les colonnettes et les galeries à jour, les jets d'eau et les fleurs leur paraissaient un luxe efféminé. Ils avaient subi l'art arabe, à la suite duquel l'art byzantin s'était introduit. Maintenant ils l'admettaient, avec les modifications toutefois d'où naquit l'art hispano-mauresque.

Le bon goût ne gagna pas toujours à cette transformation.

Dans les cités refaites, dans les mosquées dénaturées, le XVI^m^e siècle fit regretter le X^m^e.

La pensée chrétienne, dans le domaine de l'art, a gâté la pensée musulmane.

Grenade, cité bourgeoise, intéresse moins par ce qu'elle est aujourd'hui que par ce qu'elle a été; et Victor Hugo n'a dû la voir qu'au travers du prisme de son passé quand il a dit

Il n'est pas une cité
Qui dispute sans folie
A Grenade la jolie
La palme de la beauté.

Dans ses rues, sur ses places, dont le flot du Darro, les grelots des chèvres et les cloches toujours en mouvement rompent le silence, les maisons antérieures à la conquête ont disparu. Même les patios se font rares sur la place Biba-Rambla, que les poètes arabes ont célébrée et qui fut le champ de bataille où les partis en vinrent aux mains à l'heure de la décadence du royaume de Grenade, où se donnèrent aussi des tournois dans lesquels les combattants se disputaient les suffrages des sultanes. Les Zégris et les Abencerages luttèrent là de courage et d'adresse ; les cavaliers arabes y couraient le taureau, appelant les chevaliers chrétiens à se mesurer avec eux au jeu de lance et de dague.

Avec les rois catholiques, les processions religieuses et les autodafés, les joyeuses flambées d'hérétiques et de Juifs succédèrent sur cette place aux joutes et aux tournois. Les manuscrits arabes, de précieuses miniatures, tous les livres qui sentaient le Coran, et que de riches reliures, d'artistiques incrustations de pierres fines ne sauvèrent pas du bûcher, furent brûlés publiquement.

Comme il fallait être bon catholique pour ciseler l'acier et forger le fer, pour gaufrer le cuir et tisser la laine au fond des sombres et mystérieuses boutiques de la place Biba-Rambla, les Maures durent en sortir pour faire place à des industriels qui ne les valaient pas. L'art perdit à cet ostracisme, l'architecture se modifia ; les moucharabis disparurent, remplacés sur

les façades peintes en rose tendre ou en jaune clair, historiées de rideaux en grisaille, de motifs simulés, de faux pilastres et de faux bas-reliefs, par des balcons qui ont l'air de cages à poulets.

Le Zacatin, quartier commercial des Maures, a pourtant gardé quelque chose de son caractère. Les marchands espagnols y grattent leur guitare derrière les piliers de leurs tristes réduits, attendant volontiers d'avoir fini leur air pour servir le client.

C'est à l'Alaméda, sous la voûte des pampres et des ormeaux tamisant la lumière qu'il faut aller chercher la société grenadine.

Société séduisante, sérieusement occupée à ne rien faire, assez orgueilleuse du passé pour se dispenser d'agir dans le présent, pénétrée d'ailleurs de l'idée que le travail a toujours quelque chose d'humiliant.

N'a-t-on pas la conversation, la sieste et la musique ?

L'Alaméda de Grenade fait oublier la ville ; elle en est la gloire et le charme avec ses dômes verdoyants, ses jardins de myrtes et de roses, les ruisseaux cristallins qui gazouillent dans les allées, les fontaines monumentales qui jettent leur poussière d'eau jusqu'à la cime des arbres.

Le Jénil, que le Darro vient rejoindre, gronde sous les lauriers.

Le soir, quand la Sierra Névada qui ferme l'horizon au delà des grands ombrages, dessine son front neigeux dans les colorations du ciel ; quand les premières

rampes restées dans l'ombre se teintent d'opale, d'améthyste, et que la lumière se retire des hautes cimes, Grenade laisse une impression qui fait comprendre les soupirs de Boabdil et l'éternel regret des Maures.

La foule qui vient dans la nuit transparente prendre le frais à l'Alaméda, s'y promène jusqu'à une heure avancée, indolente sous son animation, vindicative aussi, violente, éprise des jeux sanglants du cirque et des combats de coqs, résolument réfractaire à l'esprit de la société protectrice des animaux.

Les combats de coqs la passionnent singulièrement, et se donnent dans une petite arène de forme circulaire, entourée de sièges disposés en gradins. Une balustrade avec un léger réseau en fil de fer sépare du plancher sur lequel les coqs vont se mesurer, les amateurs d'un sport qui se distingue par la vaillance des bêtes et la lâcheté des hommes.

Le jour vient d'en haut.

Dans le public, mêlés à des commerçants en coqs, à des toreros, à des Anglais, des jeunes gars vêtus de trous, auxquels on n'hésiterait pas à jeter deux sous pour s'acheter un morceau de pain, sondent leur poche aventureuse, en tirent les piastres ou le douro, montant de leur gageure.

Ce n'est pas un spectacle pour rire, la chose est sérieuse. De fortes sommes seront engagées sous l'œil d'un président, d'un secrétaire et d'un arbitre.

Les conversations sont agitées.

On pèse les coqs, qui doivent être autant que possible de même force et de même poids. On discute leurs chances et leurs mérites ; les ailes, le bec, les pattes sont minutieusement passés en revue.

Ce n'est pas comme aux corridas, où les connaisseurs se présentent avec une opinion faite et après examen des taureaux annoncés.

Ici, on ne sait rien ou presque rien des coqs engagés ; on ne les voit qu'à l'ouverture des portes, au moment de parier pour ou contre eux. Les propriétaires apportent leurs bêtes dans une boîte, un panier, sous leur veste, les sortent, les exposent, relèvent leurs avantages ; ils les caressent et les exhortent, leur rappelant qu'on a mis sur leur tête toutes ses économies, qu'on compte sur leur vaillance, leur malice, et qu'il s'agira de tenir bon.

Les jugements se forment, les paris s'organisent dans le tumulte des cris et des propositions ; puis, sur l'ordre du président, le silence se fait.

Deux coqs sont mis en présence, munis d'un éperon en lame de canif légèrement recourbée, fixée à la jambe gauche.

On ne peut se dissimuler qu'ils en tirent quelque orgueil ; et c'est là le seul côté drôle de la rencontre qui se prépare.

L'un des deux champions, visiblement épris de son éperon, considère qu'il vient d'être armé chevalier, prend une attitude rêveuse, des airs distraits, marche d'un pas circonspect, affecte de ne pas voir son ad-

versaïre, qu'il tient pour un infime insecte, indigne de sa colère.

L'autre, moins vaniteux ou plus guerrier, un peu ironique, le regarde avec une curiosité tranquille.

Toi, pense-t-il, quand tu auras fini ta promenade, je te ferai ton affaire ; et ce ne sera pas long.

Subitement l'autre se ravise, s'arrête, fixe son rival, le fusille du regard, s'en rapproche à pas comptés, la crête droite, les plumes hérissées.

Ils sont bientôt face à face, tête contre tête, bec contre bec, frémissants mais encore immobiles, féroces mais comiques ; puis, agitant leurs ailes, sautant au-dessus du sol, ils se précipitent l'un sur l'autre d'un si bel élan, qu'il y a recul et culbute.

Entraînés, ils se relèvent vivement, s'éloignent, reviennent à la charge, se criblent de coups de bec.

Une pluie de plumes tombe autour d'eux.

Ce n'est encore qu'une première escarmouche, mais le public s'intéresse, se surexcite ; et pendant que les deux champions répètent leurs assauts, il se fait de nouveaux paris, des mises nouvelles.

Les parieurs ne perdent ni un coup de bec ni un coup de patte, supputent les plumes qui tombent, comptent les blessures, calculent les places découvertes, le cou déplumé, la crête languissante, reconnaissent avec des joies intimes que l'un des deux coqs — pas le leur — a un œil perdu et qu'il chancelle.

La pauvre bête en effet se débat dans une mare de sang et ne répond plus que par de faibles cori-coros à



la voix de son maître, qui s'indigne, s'afflige, comprend que les choses se présentent mal pour lui ; mais son coq est tenace, résistant ; et il espère encore ; malgré des signes de fatigue évidents, malgré une aile qui se traîne et les coups de bec qui se font plus mous, plus rares.

Ce coq, en effet, ne lutte plus que pour se défendre, puis l'autre œil est atteint, ses coups portent au hasard. Il est aveugle.

Alors le vainqueur s'acharne sur son adversaire, qui maintenant cherche à fuir.

Saisissant les chairs, il pique et repique dans le crâne ouvert, dans les orbites vidés, dans le cou — os vacillant, cartilage informe — déchiquette sans tuer, ronge vivant un ennemi qui tombe enfin, squelette pantelant.

Et on parie toujours.

On parie sur la durée des convulsions, sur celle de l'agonie, sur les chances qui restent au moribond de se relever encore une fois.

On crie au président de ne pas précipiter son jugement, d'attendre un peu.

Mais le vainqueur a chanté sa victoire, le jugement est prononcé, les paris se liquident, les propriétaires viennent ramasser leurs coqs.

Celui du triomphateur avec des ménagements, des paroles tendres.

Il savait bien qu'il ne perdait pas son temps à instruire une bête comme celle-là en lui livrant le secret

des manœuvres imprévues, des conversions soudaines, des belles feintes. Aussi bien n'est-ce pas son dernier succès. Il la fera entendre encore la fanfare de gloire. On va le panser, le soigner minutieusement, le remettre en état de fournir, plus tard, une nouvelle course.

Le propriétaire du vaincu relève son coq avec mélancolie.

Il avait de l'œil pourtant ce coq; il avait du galbe, du jarret; mais voilà, c'était un indépendant, un indiscipliné, qui ne voulait pas se plier.

Avec la cloche qui se fait entendre, les pourparlers se reprennent, les propositions s'échangent, pressées, fiévreuses, mêlées aux cori-coros stridents que se renvoient les coqs enfermés dans leur caissette, attachés par une patte à un poteau ou simplement perchés sur le bras de leur propriétaire.

Un rouge et un noir sont examinés, soupesés, passés au crible des opinions, suffisamment excités par leurs maîtres qui les lâchent en même temps.

Et la petite fête recommence, cruellement attrayante par l'espoir du gain, l'excitation du jeu, l'âpre plaisir qui s'attache, paraît-il, à la souffrance provoquée, vue, et qui dure.

Le Rouge a du feu dans les yeux, les jambes fermes, les ongles longs.

Cinq piastres pour le rouge.

Le Noir a les ergots courts, le bec crochu.

Huit piastres pour le noir.

La lutte est courte cette fois, mais elle est décisive.

Tout de suite les deux coqs se sont vigoureusement empoignés.

Ils semblent craindre qu'on ne les sépare. Leur cou s'allonge, avec des regards furieux et des cris de défi qui indiquent assez que les choses ne traîneront pas.

L'un d'eux doit mourir, sans phrases.

Leur système toutefois n'est pas le même. Ils manœuvrent différemment et combattent avec d'autres principes.

L'un s'en tient aux coups de bec qu'il applique avec suite, mécaniquement, comme s'il picotait de l'avoine.

L'autre, moins gaillard ou plus rusé, oppose l'adresse à la force, se réserve, ménage ses moyens, rend les coups sans emportement. Il feint même de cacher la tête sous l'aile de son antagoniste, puis la ressort brusquement, fond sous le ventre, le déchire d'un coup d'éperon, met l'imprudent hors de combat.

Il arrive que l'un des champions, sentant dès le début son infériorité, se montre peu soucieux de marcher vers la gloire et se dérobe au premier sang.

Son aveu d'impuissance est accueilli par des huées et des sifflets.

C'est un coq sans honneur, un coq de cuisine, bon pour la fricassée.

Son propriétaire en a honte et n'ose pas venir le chercher.

Ce n'est pas un coq comme celui-là que les anciens

consacraient à la guerre et même à l'éloquence, le plaçant sur le casque de Minerve.

Eux aussi ont fait du coq un gladiateur et se passionnèrent pour un genre de combat qui eut ses peintres et ses sculpteurs.

On sait que Thémistocle en donna le spectacle à l'armée grecque avant d'en venir aux mains avec les Perses, exhortant ensuite ses soldats à se comporter dans la bataille comme ces braves animaux.

Les augures romains consultaient la vaillance des coqs, en tiraient des présages et conseillèrent à Marc Aurèle de se tenir sur ses gardes parce que les coqs de César ne cessaient de battre les siens.

La cour d'Henri VIII prit du goût pour ce sport, passe-temps favori, aujourd'hui prohibé, de la vieille Angleterre.

Sir Urquhart, blessé à Naseby, disait orgueilleusement « J'ai toujours aimé mon roi et un bon coq ; et, comme un bon coq, je meurs maintenant avec joie pour mon roi. »

CHAPITRE XIV

APRÈS LA CHUTE DE GRENADE. — A GÈNES.

Grenade, frappée de déchéance, ne devait pas s'essayer sans troubles à la vie provinciale que lui faisait sa soumission; et lorsque Ferdinand et Isabelle y revinrent, ce ne fut pas pour goûter à l'Alhambra le succès de leur politique extérieure, mais pour y déjouer un complot formé contre eux.

Les Maures de Grenade épargnés par la capitulation, encore frémissants sous le joug qui offensait leur conscience et leur nationalité, s'entendaient, quoique désarmés, avec les habitants des montagnes environnantes. Ils n'avaient pas rompu toute attache avec les Maures d'Afrique, soupçonnés de guetter l'Andalousie perdue par eux et de se servir comme de messagers secrets de leurs coreligionnaires restés dans la péninsule.

Il n'était que temps d'intervenir; et l'arrivée des souverains, fortement escortés, prévint le soulèvement.

Le zèle d'Isabelle se proposa alors le but excessif d'extirper de l'ancien royaume arabe la religion de Mahomet ; d'appeler à Christ les Maures de Grenade et d'assister à leur baptême.

Ceux qui ne répondraient pas à cet appel, seraient recherchés comme complices du complot avorté.

Cette sommation, sous forme d'alternative, força un grand nombre de conversions.

La reine quitta Grenade l'âme contente, la conscience apaisée, pensant avoir assuré la tranquillité du pays, qui revint à sa colère aussitôt les rois partis, se leva contre les Espagnols, menaça la vie de Ximénès, resté à Grenade comme gouverneur de la ville et surveillant de la foi.

Il fallut peu de temps à Ferdinand, qui prit les armes et marcha contre les insurgés, pour en avoir raison.

Les Maures n'étaient que des vaincus ; Ximénès, qui les tenait pour des rebelles cachés, pour des alliés des Juifs, en fit des victimes.

Entre temps, et maîtres désormais de toute la péninsule, les rois catholiques, portant leurs regards au delà des frontières, étaient revenus à leur préoccupation, ajournée par le siège de Grenade, de prendre position dans les affaires d'Europe et de nouer en Angleterre, en Autriche, en Portugal, des alliances matrimoniales ; alliances qui ne devaient faire le bonheur d'aucun de leurs enfants.

Mis en possession par héritage de la couronne de

Sicile, Ferdinand songeait à celle de Naples, que portait Alphonse III, un fils naturel de la maison d'Aragon ; couronne visée en France par le roi Charles VIII, successeur de Louis XI.

Charles VIII n'ignorait pas que Ferdinand, dont les pensées se portaient alors vers l'Italie, prétendait fermer aux Français le chemin de ce pays et mettre la main sur Naples. Il espéra le désintéresser en lui offrant deux provinces devenues françaises sous Louis XI, la Cerdagne et le Roussillon.

Ferdinand, sans se laisser arrêter par le traité passé entre les souverains au sujet de cette cession, accepta les provinces et garda ses convoitises, chargeant Gonzalve de Cordoue de tenir campagne en Calabre tout en surveillant Naples, où Charles VIII venait d'entrer.

Rappelé par d'autres soins, ce prince dut bientôt rentrer en France, laissant à Naples son lieutenant, le duc de Montpensier, qui ne tarda pas à se retirer devant les Espagnols, conduits aux portes de la ville par le grand capitaine.

C'était un premier pas vers une conquête qui ne fut définitivement acquise à l'Espagne qu'en 1503, à l'avènement de Louis XII, successeur de Charles VIII.

Louis XII, gagnant à ses projets sur l'Italie le pape Alexandre VI, puis Florence et Venise, avait repris le Milanais, méditait de rentrer dans le royaume de Naples, conquis et perdu par Charles VIII, et fit à l'Espagne des propositions dans lesquelles Ferdinand

parut entrer, se réservant de jouer à la fois le roi de France et le roi de Naples.

Il avait en Italie, en la personne de Gonzalve de Cordoue, non seulement un soldat fameux, mais un homme qui le valait et se fit avec empressement l'instrument des perfidies de son maître.

Louis XII, informé qu'un corps d'expédition espagnol appuierait le sien en Italie, se félicitait de ce secours important, quand il apprit que le roi de Naples ouvrait aux troupes de Gonzalve de Cordoue les portes et les forts de la ville.

Le roi de Naples était alors Frédéric II, fils d'Alphonse III d'Aragon et parent du roi d'Espagne. Il avait accueilli les soldats espagnols comme ses protecteurs naturels contre les menées de la cour de France, ne prévoyant pas que, une fois dans la place, Gonzalve de Cordoue refuserait d'en sortir et le congédierait.

Gonzalve de Cordoue ne s'en tint pas à ce succès facile, marcha sur les Français, qui se croyaient ses alliés, les défit et prit en mains le gouvernement des Deux-Siciles.

Ferdinand ne fut pas longtemps à s'apercevoir que le grand capitaine, comme on appelait Gonzalve, s'y comportait en maître et se promit de le rappeler dès qu'il se serait encore servi de lui pour reprendre la Navarre à Louis XII.

Le départ des Français, alors maîtres de cette province, fut le résultat de la campagne entreprise. La

disgrâce de Gonzalve de Cordoue aurait suivi de près le nouvel avantage qu'il venait de remporter, sans Isabelle, moins oublieuse que son époux de la gloire acquise et des services rendus.

Pendant que Ferdinand se préoccupait de soustraire à l'influence française les pays italiens devenus l'objectif de sa politique extérieure, les pensées de la souveraine allaient à Christophe Colomb.

A ce nom, à celui d'Isabelle, devait se rattacher un des plus grands faits de l'histoire du monde.

Les peuples chrétiens avaient encore à cette époque la seule et même croyance religieuse qui avait triomphé des Maures et du servage.

Le vague désir de fonder une organisation sociale plus en rapport avec le monde évangélique et de mettre en pratique les maximes d'égalité chrétienne professées par l'Eglise, ne s'était pas encore infiltré dans les âmes. Le pouvoir spirituel, alors directeur de la conscience publique, ne s'était pas encore insurgé contre l'esprit de justice et d'émancipation dont la Réforme allait naître. Les connaissances humaines commençaient à peine à passer le seuil des monastères où les religieux s'occupaient de controverses théologiques, d'exhumations classiques, pendant que les chevaliers tenaient la campagne et que les grands vassaux opprimaient les petits.

L'aspiration de savoir, de connaître avait toutefois, hors des couvents, gagné quelques esprits, qui semblaient s'interroger.

On traduisit, sans être moine, Pline et Ptolémée.

Les savants d'Arabie s'étaient rassemblés pour discourir sur la circonférence du globe terrestre. Déjà les Portugais entreprenaient sur les côtes d'Afrique des voyages d'exploration.

Il passait sur le vieux monde comme un souffle nouveau ; partout se dessinait un mouvement en avant ; les âmes devenues chercheuses se sentaient entraînées vers les formules inconnues.

Dans celle d'un jeune cardeur de laine s'était développé, religieux, poétique, un sentiment très rare à cette époque, celui de la nature ; sentiment qui devait être pour lui, sous tous les ciels, à tous les moments, une joie, presque un bienfait.

Contemplatif et silencieux, cherchant Dieu dans ses œuvres, Christophe Colomb passait à contempler la mer les instants que lui laissait le métier de son père ; il sondait le firmament, interrogeait l'espace, amoureux de l'étendue radieuse ou tourmentée dont il suivait les grandes vagues et les retours paisibles.

Ne voyant que la mer de Gênes, il brûlait de la connaître et rêvait d'y naviguer.

Les Gênois, les Vénitiens et les Napolitains, fort occupés à ce moment-là avec les Musulmans dans les mers de Grèce et de Turquie, se distinguaient par leurs exploits ; la perspective de ferrailer dans l'Archipel s'ajoutait à l'intense désir qui tenait le jeune Gênois de s'embarquer sur un des vaisseaux de la république.

Car Génois, il l'est. Ce point est acquis; et c'est bien quelque chose après l'avalanche d'informations qui ont encombré l'histoire documentaire du grand navigateur, embrouillant ce qu'on croyait limpide, ponctuant de points d'interrogation ce qu'on tenait pour certain, faisant enfin la lumière autour de cette figure.

D'une enquête minutieuse, il est resté constant que Christophe Colomb naquit à Gênes, ou près de Gênes, en 1446 ou 1447. Dans quel quartier, dans quel endroit, la question se pose encore, bien que pendant un certain temps une maison de la ville, avec plaque commémorative, ait été désignée à la considération publique.

Lorsque, tout récemment, d'autres villes revendiquèrent l'honneur d'avoir vu naître l'explorateur, le scandale fut énorme et la discussion vive. On se battit à coups de paperasses; il y eut mêlée de parchemins. Savone exhuma de ses archives des pièces qu'elle tint pour triomphantes, et qui provoquèrent la gaité des Génois; ceux-ci n'admettant pas que Christophe Colomb ait pu naître ailleurs qu'à Gênes.

Le débat, circonscrit entre Savone et Gênes, menaçait de durer — aucune de ces deux villes ne voulant en démordre — quand il fut découvert par un spirituel érudit qu'après tout Savone était bien près de Gênes et qu'il ne valait pas la peine de troubler l'éclat des fêtes colombiennes, et du congrès nautique, qui se préparaient.

On n'allait pas, pour si peu, jeter une note discordante dans le concert des nations européennes sur le point d'envoyer leur marine de guerre dans les eaux gènoises et d'y célébrer le plus grand concours qui fut jamais de pavillons différents et de navires étrangers réunis dans un même port.

Pour ne pas rester en arrière de ce duel entre Gênes et Savone, Rome se jeta dans la mêlée, non à propos de l'origine de Colomb et de son lieu de naissance, mais au sujet du mobile qui le poussa au delà des mers.

Cela commença par des flots d'encre et par une pluie d'articles documentés, les partis politiques et religieux revendiquant chacun Christophe Colomb pour un des leurs.

Les catholiques le voulaient inspiré, soutenu par l'Eglise dans son voyage d'exploration; les libéraux établissaient que l'action divine ne fut pour rien dans l'entreprise colombienne.

L'animation des partis entraîna l'intervention du pape dont une Encyclique attribua la découverte de l'Amérique au sentiment religieux.

Des manifestations publiques suivirent ces écritures, avec accompagnement de sifflets, d'injures et de fortes bousculades. Le buste de Colomb, élevé au Pincio, finit par être renversé; et il se produisit cet incident qu'une députation catholique venue au Pincio, munie de couronnes, avec l'intention de les poser sur la tête du héros, trouva le buste à terre.

Les discussions de la rue ne furent pas sans gagner les sphères ecclésiastiques, la béatification de l'explorateur étant mise en question, mais il fut parlé d'un fils naturel qu'il aurait eu au cours de ses voyages, et la cérémonie fut ajournée.

Tout a été complexe et divergeant dans l'affaire de Christophe Colomb. Sa naissance, son caractère, et jusqu'aux traits de son visage, si dissemblables dans ses portraits qu'il serait hasardeux d'y chercher le même modèle et téméraire de s'en servir pour reconstituer la physionomie du grand navigateur.

Le département des estampes à la bibliothèque nationale de Paris garde en portefeuille une collection d'images qui nous réduisent aux conjectures et nous laissent à ce sujet dans un vague absolu. Nous en avons retenu une douzaine qui ne donne guère à penser que ce personnage saugrenu ait découvert le nouveau monde.

Ce ne sera pas toujours le singe que voilà, armé d'un œuf qu'il montre d'un air capable et burlesque. Car c'est un singe cela. Ce n'est pas Christophe Colomb.

Le folio suivant nous le présente en Jeanne d'Arc, aux moustaches naissantes, assez jolie, inspirée, regardant dans le bleu.

Le voici fait comme un moine, gras, joufflu, rasé. Ici c'est un ecclésiastique, ascétique et morne; l'air d'un inquisiteur. Le voilà en mégère édentée, grimacante, avec des poils sur le nez.

On l'aime mieux l'épée au côté, en officier de

Henri II ou de Henri IV, en élégant cavalier, en brillant amiral, ou même en Grand Condé. Car il y a de tout cela dans ces portraits.

Christophe Colomb eut-il la physionomie ouverte, le front élevé, le regard pensif, le visage ovale ou rond, maigre ou bouffi, un nez aquilin, finement retroussé, ou long, pointu, revenu de tout ? Eut-il les traits fins ou empâtés, l'œil vif et petit, grand et profond, les cheveux ondulés ou plats, la barbe broussailleuse et retombante ou soyeuse et taillée en pointe ? Est-il même constant qu'il ait été barbu et moustachu ?

Autant de questions restées sans réponse. Ce portefeuille contradictoirement informé nous laisse plus embarrassés que ne l'a été Castelar, le tribun madrilène, l'ancien président et le ténor écouté de l'éphémère république espagnole.

Sans se soucier des estampes de la bibliothèque nationale, Castelar s'est fait un Christophe Colomb à lui et n'y a pas été par quatre chemins pour en tracer le portrait. Il le sait causeur aimable, élégant, sans emphase, très bien fait de sa personne, le teint blanc et les cheveux blonds.

Par sa prestance, dit-il, Colomb captivait les sens ; par son éloquence il captivait les hommes.

Les Génois ont pensé comme Castelar quand il s'est agi de tailler dans le marbre la statue de leur compatriote. Ils l'ont fait noble, viril et beau.

Faisons comme eux. Admettons que Christophe Colomb fut ce qu'il est dans sa statue de Gênes et que cette grande âme n'a pu avoir qu'une belle enveloppe.

CHAPITRE XV

ISABELLE ET CHRISTOPHE COLOMB

En éprouvant un plaisir attractif à regarder la mer de Gênes, le jeune Christophe Colomb n'en pressentait pas d'autres au delà de l'Atlantide, ayant toujours pensé, comme ses contemporains, qu'il y avait dans le monde moins d'eau que de terre et que celle-ci occupait plus de surface que la mer.

Comment eût-il d'ailleurs songé à compléter le monde, ne soupçonnant point qu'une moitié pût lui manquer ?

D'immenses pensées ne traversaient point encore cette obscure existence et n'occupèrent que plus tard un esprit plus religieux que scientifique, dont l'énergie, la volonté, la foi persévérante, ont fait la supériorité.

On a cru longtemps que Christophe Colomb, intelligence prime-sautière et profonde, très savant, géologue et mathématicien, — quelque chose comme un

génie extraordinaire et précoce, un voyant, un inspiré — avait immédiatement, à travers le voile des apparences, pénétré le système du monde et ses lois inconnues.

Il est démontré maintenant que ce ne fut point cela, que l'instruction du jeune cardier fut ce qu'elle pouvait être et qu'il ne se prépara point par de fortes études à ouvrir l'histoire moderne en découvrant l'Amérique.

Ce qu'il eut de bonne heure, c'est une âme forte, un esprit résolu, un sentiment vif et durable des desseins que la Providence pouvait avoir sur lui en lui donnant l'intuition des choses de la mer.

« Dieu, a-t-il dit, m'a ouvert l'entendement comme avec la main. » Et il ajoutait à propos de l'audience obtenue, après sept ans d'attente, de la reine Isabelle : « En pensant à ce que j'étais, je me sentais pénétré d'humilité, mais en songeant à ce que j'apportais, je me trouvais l'égal des couronnes. Je n'étais plus moi-même, mais l'instrument choisi par Dieu. »

Ce qui avait pris tout de suite cette nature militante, occupée très jeune des exploits des Génois, des Vénitiens et des Napolitains dans les mers de Grèce et de Turquie, c'était l'intense désir de s'embarquer sur un des bâtiments de la ville de Gênes et de participer dans l'Archipel à quelque engagement de la République avec les Turcs.

Il prit la mer à 24 ans, navigua sur l'Océan, vit les côtes de Guinée, puis s'établit et prit femme à Lis-

bonne, où l'entraînement de son cœur pour la fille du marin Pérestrello n'emporta pas les tendances d'un esprit que la pensée des îles mystérieuses du monde occidental commençait à travailler.

Le matelot avait observé, le pilote s'était fait penseur ; et si la vie de Lisbonne fut sérieuse pour lui, — n'ayant pour subvenir à ses besoins et pour aider son père que son travail de copiste, de dessinateur et de brocanteur de manuscrits — elle développa ses aptitudes, fortifia ses pressentiments.

Son frère Barthélemy, établi dans cette ville, l'avait présenté à quelques négociants génois qui lui donnèrent l'accès d'une bibliothèque riche d'instruments et de traités de science navale. Il y fit des recherches, y travailla, lut beaucoup, étudia chez lui les papiers laissés par son beau-père, dessina des cartes géographiques pour les marins, ne se lassant pas de converser avec eux ; toujours avide d'entretiens avec ceux qui parcouraient l'Atlantique entre Madère et les Açores ; singulièrement intéressé par les récits de quelques vieux pilotes qui parlaient d'oiseaux étranges aperçus dans ces parages, de plantes ignorées flottant sur l'eau, d'épaves faites d'un bois inconnu.

Deux corps humains, de race bizarre, émergeant des flots, auraient même été vus par des navigateurs qu'un coup de mer avait jetés près des côtes de Florès. D'autres se souvenaient d'une embarcation creusée dans un tronc d'arbre, montée par des hommes au teint cuivré, la figure plate, entièrement

nus. Ces navigateurs pensaient que la mer s'étendait à l'infini, étrangers sans doute à la notion confuse, transmise depuis l'antiquité, de terres qui se cacheraient derrière les mers occidentales.

Cette tradition vieille comme le monde, Christophe Colomb en eut l'instinct, puis la persuasion ; mais ce qu'il ignora certainement, c'est l'expédition de Leif, un prince scandinave — âme poétique, rêveur entreprenant — qui prit la mer l'an mille, au hasard, allant droit devant lui, accompagné d'un prêtre et de trente-cinq matelots, sans autre guide que les étoiles du ciel.

D'après le récit, mis au jour et contrôlé par notre époque chercheuse, des compagnons de Leif, Christophe Colomb n'aurait que retrouvé le continent américain, rencontré par les Suédois au cours de leur voyage aventureux.

Ce serait en effet sur l'emplacement même de la ville de New-York que la petite expédition aurait débarqué, fait du feu, élevé des baraques, campé toute une année.

La description du pays abordé — un promontoire à l'embouchure d'un fleuve sortant d'un lac — correspondrait avec la côte américaine des Etats de New-York.

Les eaux étaient poissonneuses ; et comme la vigne abondait, Leif appela Vinland ce sol plantureux, puis repartit pour la Suède.

Son frère Thorstein reprit l'expédition l'an 1006, mourut en route après avoir fait partager à sa femme

Gudrïda, emmenée avec lui, sa résolution d'atteindre le but rêvé.

Rentrée seule dans sa patrie, Gudrida donna sa main à un Norvégien, Thorfinn, et fit voile avec lui pour le Vinland.

Ce départ fut plus sérieux que les deux autres.

Trois vaisseaux bien équipés, occupés par des passagers nombreux, emportèrent Thorfinn et Gudrida, qui retrouvèrent le campement de Leif, s'y établirent, firent quelques échanges avec les naturels survenus en canots et qu'un accès de curiosité semblait rendre abordables. Bientôt leur humeur s'assombrit ; ils revinrent en sauvages, armés de frondes qui rendaient inutiles les glaivés des Northmans et forcèrent ces derniers, après des engagements meurtriers, à reprendre la mer.

Cette épopée primitive, et qui paraît légendaire, eut son épilogue huit siècles plus tard.

Le 26 avril 1831, à l'endroit même où les Northmans avaient campé et combattu, on mit la main sur des armures de bronze, des fers de lance et divers instruments dont les Scandinaves se servaient au X^me siècle. Là aussi se trouvaient les squelettes des Northmans tombés sous les coups des Indiens d'Amérique.

Le 28 juin 1867, à trois kilomètres de Washington, l'archéologue Raffinon découvrit, protégée par une voûte rocheuse, l'inscription tombale de Syasi, sœur de Gudrida, tombée à l'âge de 25 ans dans un engagement avec les Indiens, et à laquelle les Northmans

avaient élevé un tombeau avant de s'embarquer.

Sous l'inscription Raffinson déterra, mêlés à quelques ossements qui tombèrent en poussière, trois objets de toilette en bronze actuellement au musée de Washington.

Christophe Colomb ne sut rien, très probablement, des voyages de Leif et de Gudrida, mais il avait les propos de pêcheurs basques et bretons, entraînés au large par des vents contraires ou par la poursuite de quelque cétacé. Ils assuraient avoir aperçu des points qui n'étaient pas des nuages, comme ce fut le cas plus tard, après la découverte, pour les matelots qui prenaient chaque nuée pour une île.

Les observations de ces pêcheurs expliqueraient les points indiqués sous les noms de Brazil, de Saint-Brandan et de Siète Citadès, sur les cartes géographiques des XIV^{me} et XV^{me} siècles exposées à la Bibliothèque nationale de Paris à propos des fêtes colombiennes de 1892.

Cartes accompagnées de reproductions du globe terrestre avant le retour de Christophe Colomb, en 1492, et qui ne font par conséquent aucune mention des îles américaines.

Des parchemins portugais, des pièces, des globes terrestres, joints à ces reproductions, enregistrent, en échange, les progrès successifs de la découverte du nouveau continent de 1513 à la fin du XVI^{me} siècle.

Les informations qui intéressaient les théories astronomiques de Colomb, les déductions qu'il tirait de

ses recherches et de l'examen comparatif des documents mis à sa disposition pendant son séjour à Lisbonne, l'avaient amené peu à peu à cette idée — rendue claire et familière, a-t-il écrit, par la bonté de Dieu — qu'il y avait de l'autre côté de l'Atlantique des terres restées inconnues, et qu'un voyage d'exploration de l'Est à l'Ouest serait un voyage de découvertes.

Ces terres inconnues, Christophe Colomb les comprenait alors non comme le continent séparé du nôtre qui manquait à l'unité du globe, mais comme une portion des Indes, comme un prolongement de l'Asie.

Les gouvernements auxquels Christophe Colomb fit part de son idée se montrèrent moins confiants que lui.

Gênes et Venise, occupées avec les Turcs, ne se pressèrent pas d'écouter un géographe dont les propositions ne s'appuyaient que sur des traditions.

Henri VII, roi d'Angleterre, ne se laissa pas séduire davantage par la perspective de découvrir des terres nouvelles et d'en convertir les habitants.

Jean II, un esprit éclairé et colonisateur, régnait alors à Lisbonne, d'où Vasco de Gama allait partir à la recherche de la route maritime des Indes. De tous les princes de ce temps, Jean II était celui sur lequel Christophe Colomb comptait le plus. Il put l'approcher, lui parla de son projet, lui demanda des subsides et des vaisseaux pour un voyage d'exploration qui pouvait apporter au Portugal la gloire et la fortune.

Ces ouvertures ne trouvèrent pas Jean II indifférent, mais l'entourage, d'abord railleur, se montra scandalisé d'une proposition aussi contraire aux lois de l'Eglise qu'à celles de la physique. Les moines, encore très influents et qui avaient longtemps décidé de tout, tenaient d'ailleurs la chose pour folle ou chimérique.

L'heure était favorable pourtant ; les intelligences travaillaient, cherchant un but à leur activité ; et Christophe Colomb s'affligea de ce que personne ne le prenait au sérieux.

Jean II toutefois avait gardé l'idée et communiqué les plans à un capitaine de vaisseau — un homme à lui — qui mit à la voile, vogua de l'Est à l'Ouest, revint sans avoir rien trouvé et dit au roi que les allégations de cet étranger n'étaient pas sérieuses.

Restait l'Espagne, où s'affirmait, glorieux, transformateur, le règne à deux qu'inspirait le génie d'une femme.

C'est en cette femme, avec laquelle Colomb se sentait comme de secrètes affinités, qu'il espérait ; convaincu qu'il en serait compris s'il s'en faisait écouter.

« Grande âme, disait-il, qui ne peut concevoir que de grandes choses. »

Il savait très différents l'un de l'autre les royaux époux qu'un mariage politique avait unis ; et s'il n'était pas attiré par la froideur méfiante de Ferdinand, homme de guerre, fin politique, ses pensées allaient à Isabelle, qu'il devinait enthousiaste, acces-

sible aux petits. Elle ne repousserait pas le pauvre isolé, l'aiderait à surmonter les obstacles jetés sur sa route, puis à affronter les orages et les ténèbres des mers qu'il demandait à franchir.

Mais comment arriver jusqu'à elle ? Qui le recommanderait ?

Il partit à pied pour Cordoue où résidait la cour, accompagné de son fils Diégo, encore enfant, sans introductions, sans ressources, riche de ses illusions, s'arrêtant au seuil des monastères pour y demander un gîte et quelque nourriture.

Le père gardien du couvent de la Rabida, près de Palos, province de Huelva, Pères de Marchéna, l'accueillit avec intérêt, le questionna et le retint.

Les connaissances cosmographiques de Marchéna le prédisposaient à écouter le voyageur, qui développa ses théories devant les religieux. Ceux-ci prenaient plaisir aux discussions nautiques ; et Marchéna devint très facilement le prosélyte et l'ami de l'étranger. Il démêla chez lui autre chose qu'un aventurier, reconnut qu'il avait l'âme à la hauteur de son intelligence, l'engagea à mûrir son projet dans le silence du cloître, à se préparer aux luttes de l'avenir dans les austérités de la vie cénobitique et finalement lui promit une recommandation pour Fernando de Talavéra, confesseur d'Isabelle.

Colomb n'eut pas de peine à suivre un avis qui répondait à ses aspirations, accepta les sévérités de la règle, fut de tous les offices, attendit dans la prière et

la méditation le moment de soumettre à la cour son projet de voyage ; projet qui a pris toute sa force sous les voûtes de la Rabida.

Ce couvent, dont le gouvernement espagnol a fait aujourd'hui un musée national, fut de 1484 à 1492 une sorte de domicile pour Christophe Colomb, qui revint y chercher, aux heures d'incertitude et de découragement, la force et la paix.

Il y laissa son fils Diégo à son départ pour l'Amérique et remit son éducation aux religieux qu'il avait si longtemps entretenus de sa songerie, entraînés maintenant dans un courant d'idées qui ne leur semblaient plus aussi extraordinaire.

Enfin Colomb quitta le monastère, muni de sa lettre d'introduction, franchit en messager de bonne nouvelle les portes de Cordoue, remit sa lettre et son mémoire, se présenta dans les couvents, y développa sa thèse, en soutint les conclusions ; mais les plus intelligents d'entre les moines, ou les moins prévenus, l'écoutaient avec une compassion qui cachait mal leur incrédulité. Ses interlocuteurs hochaient la tête ; ses examinateurs lui répondaient par des citations des psaumes et des prophètes.

Du palais rien ne venait. Pas de réponse au mémoire. Aucune nouvelle de l'audience espérée.

A cette audience tendaient les pensées de Colomb. L'avait-on demandée seulement ?

Autour de lui quelques questions superficielles ou dédaigneuses.

Que voulait à la reine cet amoureux de la sphère terrestre ? Qui était ce chercheur quêtant de porte en porte un appui à ses desseins extravagants ? Un discoureur d'université ? Eh bien ! il ne manquait pas de docteurs à Salamanque pour lui répondre.

Colomb voyait le temps fuir sans se lasser d'attendre et d'espérer, comprenant que les préoccupations d'Isabelle, concentrées sur Grenade, n'étaient pas à des possessions éventuelles en des parages inexplorés.

Patient dans ses démarches, il recommençait les conférences et les explications, puis se lassa des délais, des vaines promesses, et retourna au couvent de la Rabida où le père Marchéna, les moines franciscains et les marins de Palos le virent revenir plus déçu que découragé.

Il parlait d'aller en France y soumettre à Louis XII son projet de navigation, quand il apprit enfin que son mémoire était aux mains de la reine.

La cour de Rome avait parlé, sollicitée par l'espoir d'amener à l'Eglise de nouvelles peuplades ; le nonce du pape était intervenu.

Isabelle, vivement intéressée, mandait Christophe Colomb.

Il franchit calme et grave les portes du palais, expliqua ses desseins avec une sincérité qui ne put tirer Ferdinand de son attitude énigmatique ; mais dans les yeux d'Isabelle brillait une flamme d'enthousiasme et de foi.

Un courant sympathique s'était vite établi entre la

souveraine et le solliciteur. Un même sentiment les animait ; ils obéissaient au même mobile, celui d'amener des peuples nouveaux à la connaissance des vérités chrétiennes. Cette pensée, fête de leur âme, resta celle d'Isabelle alors qu'elle tendait à s'obscurcir un peu chez Christophe Colomb au contact des intérêts matériels et des ambitieuses visées.

Elle l'éclaire et le soutient au sortir de cette audience. L'or qu'il espère tirer des terres nouvelles, — et qui finira par l'éblouir — il veut l'employer à la délivrance du Saint-Sépulcre encore aux mains des infidèles.

Les savants et les docteurs de Salamanque, consultés par Isabelle, ne se laissèrent pas entraîner par ces pieuses considérations ; ils répondirent qu'il fallait prendre garde et qu'aucun vaisseau ne pourrait s'aventurer à l'Ouest sans rencontrer une déclivité qui le ferait tomber dans le vide.

Ce n'était pas l'avis de Juan Pèrès, ancien confesseur de la reine, non plus que celui de l'économe royal, Luis de Santangel ; leurs paroles persuasives ne se perdirent pas dans le bruit des armes et le tumulte des préparatifs de la marche sur Grenade.

Colomb avait quitté la reine plein de confiance en elle, pénétré d'une mission qu'il se sentait maintenant la force d'accomplir.

Tout n'était pas résolu pourtant par une audience qui ne devait pas emporter les irrésolutions.

L'argent manquait. La campagne qui se préparait

contre les Maures absorbait les ressources disponibles ; mais Colomb ne s'y arrêta pas. Il avait la parole d'Isabelle ; elle s'intéressait à cette expédition et parlait de mettre ses bijoux en gage pour la faciliter.

Il attendrait, suivrait les déplacements de la Cour et les campements de l'armée.

Séville a gardé du séjour qu'il fit dans cette ville en même temps que les rois un souvenir dont les visiteurs ne s'approchent pas sans quelque émotion.

C'est dans la bibliothèque Colombine , où le fils de Christophe Colomb a pieusement réuni tout ce qui touche à son père. Elle est située près de la Giralda, au patio des Orangers ; la porte d'entrée, surmontée d'une arcade de la plus belle époque arabe, fut ouverte dans le mur de la grande mosquée.

Il y a là, avec de précieux missels et de rares manuscrits, un traité de géographie et de cosmographie annoté de la main de Colomb qui étudia ce parchemin en creusant son projet ; puis un document autographe dans lequel il a noté diverses mentions d'auteurs profanes et d'écrivains sacrés se rapportant à son projet. Celle-ci, en particulier, qu'il soumit à Isabelle et qu'il avait trouvée dans Sénèque le Tragique.

« Il viendra un siècle où l'Océan, brisant ses liens, fera voir de vastes régions. Thétis découvrira de nouvelles terres ; Thulé ne sera plus aux confins du monde. »

Colomb, dans ses études, dans ses recherches, était

retourné à l'Antiquité grecque et latine, à son Atlantide, à ses îles fortunées, puis aux philosophes et aux savants dont les théories sur la configuration du monde avaient été recueillies par Pierre d'Ailly dans un livre qui passionna le grand navigateur et le suivit dans ses voyages. Il avait interrogé les Saintes Ecritures et correspondit avec Toscanelli, le vieux savant florentin, quelques années après l'apparition de sa lettre de 1474 au chanoine Martinez sur les moyens d'arriver par l'Ouest au pays du grand Khan.

Toutes ces informations entretinrent Colomb dans l'erreur, qui fut celle de ses contemporains, que la surface de la mer était beaucoup moins étendue que celle de la terre et qu'il suffirait de quelques jours, si les vents étaient favorables, pour franchir l'espace qui séparait les Indes orientales de l'Espagne occidentale.

Erreur utile à un projet devant lequel Isabelle et peut-être Colomb lui-même eussent reculé s'ils avaient connu l'immensité de la « mer ténébreuse. »

Les préparatifs du siège de Grenade, dont le succès — Ferdinand l'avait laissé entendre — devait être le signal du départ de Colomb, ajournèrent ses espérances. Il se tint à la disposition d'Isabelle sous les murs de Grenade, vit la chute du dernier royaume arabe, le départ de Boabdil et le cortège des rois montant à l'Alhambra ; puis l'incertitude reprit dans les conseils des souverains, les délais recommencèrent, un conseil de moines et d'examineurs souffla aux ministres la défiance et le doute.

Ferdinand, en souscrivant aux conditions de ce voyage nébuleux, n'avait fait d'ailleurs que condescendre au désir d'Isabelle: L'éventualité de possessions problématiques qui ne vaudraient jamais pour lui celles de Sicile et de Naples, l'entraînait peu; la douteuse perspective de conquérir, l'une par l'autre, les deux moitiés du monde, le laissait froid. Il se taisait sur les subsides nécessaires à ce voyage, enveloppait de réserves d'apparentes concessions, faisait des promesses sur lesquelles il pensait revenir, se plaignait des conditions posées, trouvait Colomb trop exigeant.

« Il ne s'oublie pas », disait-il.

Et, en effet, Colomb ne s'oubliait pas.

Il voulait, en cas de succès, être nommé grand amiral de Castille, vice-roi des terres à découvrir et les honneurs rendus aux grands d'Espagne. La dixième partie des bénéfices acquis lui serait remise, ainsi que le huitième des profits obtenus par les vaisseaux à l'équipement desquels il aurait contribué pour une fraction égale.

Les choses traînaient. Colomb entrevit que son Calvaire allait recommencer, et une sourde colère monta de son cœur à son cerveau.

Résolu à fuir cette cour hésitante, il quitta Grenade et reprit tristement le chemin de Cordoue.

Isabelle, informée, fit courir après lui, l'attendit à l'Alhambra, reprit le projet, les conditions et les plans du voyage, en entretint le roi, lui représenta que les

avantages personnels réclamés par Colomb étaient peu de chose pour l'Espagne, auprès du glorieux privilège d'amener à Dieu des peuplades qui ne le connaissaient pas.

Ce côté de la question n'était pas celui auquel Ferdinand s'attachait le plus, mais il se rendit aux instances d'Isabelle. Les derniers pourparlers aboutirent; et c'est à Santa-Fé que fut signé, le 17 avril 1492, la convention passée entre Colomb et les couronnes.

La couronne d'Aragon, se faisant prêteuse, avançait les fonds. Celle de Castille prenait tous les frais à sa charge.

Une somme de 17,000 ducats serait remise à Christophe Colomb, nommé grand amiral de Castille et vice-roi des terres à découvrir. Il toucherait en outre la dixième partie des bénéfices acquis à l'Espagne par cette expédition.

Il n'avait pas été facile d'approvisionner d'hommes les trois caravelles — Santa-Maria, Nina et la Pinta — de la petite flottille équipée par Colomb; pilotes et marins, peu soucieux de mettre à la voile pour des mers incertaines, refusant de s'enrôler.

Le vaisseau-amiral destiné à Colomb n'était qu'une barque pontée, bien construite, avec châteaux de proue et de poupe, jaugeant 200 tonneaux et pouvant porter 70 hommes d'équipage.

Au grand mât flottaient la bannière de Castille et l'oriflamme de Christophe Colomb; croix verte sur

fond blanc, surmontée des initiales et des couronnes des rois.

Dans la cabine de l'amiral se trouvait la bannière de damas rouge, avec l'image du Christ, qui devait présider au premier débarquement sur le sol américain.

Enfin tout fut prêt, et les trois caravelles mouillèrent dans le port de Palos.

Le vendredi 3 août 1492, aux clartés blanchissantes du matin, se leva le grand jour du départ.

Colomb ne voulut s'embarquer qu'après avoir pris la communion, lui et ses hommes, au couvent de la Rabida, où Pérès de Marchena demanda pour eux force et constance.

De retour sur le rivage, monté sur le pont de sa barque, l'amiral commanda d'une voix grave de larguer les voiles au nom de Jésus-Christ.

On cingla vers les Canaries, et de là à l'Ouest, vers les Grandes Antilles.

L'image du Rédempteur surmontait la voilure ; et chaque matin, chaque soir, Colomb y regardait, redisant avec l'équipage l'hymne d'espérance des navigateurs.

CHAPITRE XVI

TERRE !

Deux mois après le départ de Palos rien n'émergeait encore des terres promises. Une crainte superstitieuse ébranla les courages, les visages s'assombrirent, l'équipage se découragea de naviguer si longtemps sans rien voir. Colomb lui-même, surpris de tant d'eau, inquiet de n'avoir encore, après ces longues semaines, que la mer devant lui, s'interrogeait sur la durée, sans précédent à cette époque, de sa navigation.

Il n'avait jamais pensé que ces îles, auxquelles il persistait à croire, seraient si longues à se montrer.

Le doute s'emparait des marins ; le mot de folie fut prononcé.

Qu'allait-on faire après tout ? Quel était le but ? Pourrait-on revenir seulement ? Déjà les vivres manquaient. Comment se ravitailler ? Il n'était que temps de reprendre la direction des côtes d'Espagne. On refuserait d'aller plus loin. Aussi bien les voiliers

étaient-ils insuffisants pour un voyage déterminé ; à plus forte raison pour errer dans l'inconnu. Il devenait insensé de se sacrifier plus longtemps aux visées d'un ambitieux qui commençait d'ailleurs à se troubler. On le voyait. Que pensait-il ?

Ces murmures, ces propos n'étaient encore que chuchotés, mais Colomb les devinait, cherchant par des mots affectueux ou sévères à maintenir la discipline, à ramener au devoir ceux qui l'oubliaient.

Nuits d'insomnie ! Journées de présages déçus et de mirages trompeurs, d'entretiens avec Dieu, les astres et lui-même !

A genoux dans sa cabine, n'attendant plus que du ciel la voix du rivage désiré, il remontait sur le pont avec l'espoir d'un signe révélateur ; mal résigné à l'abandon, n'acceptant pas le retour.

Colomb a dit lui-même n'avoir trouvé qu'en Dieu la force de résister, de vouloir, de traverser ces sombres heures.

Un jour, en quittant sa cabine, fortifié par la prière, il crut apercevoir flottant sur l'eau quelques brindilles d'herbe verte ; mais l'équipage incrédule le sommait de rebrousser chemin.

C'était le 10 octobre 1492 ; et comme Christophe Colomb refusait de s'engager ses hommes parlèrent de le jeter à la mer et de mettre le cap sur l'Espagne.

Le jeudi 11, quelques indices d'une terre prochaine attiraient l'attention des plus mal disposés et jetaient une lueur dans l'esprit de Colomb, qui croyait

avoir vu des oiseaux inconnus prendre leur vol dans la direction du Sud-Ouest.

On fit voile de ce côté, non sans quelques retours de révolté et de mécontentement qui s'atténuèrent à la vue d'une branche d'arbre fraîchement coupée et qui portait des fruits ; puis d'une planchette et d'un bâton grossièrement travaillés.

Plus de doute pour Colomb. Dieu l'avait entendu. Son long rêve de résoudre l'énigme du globe terrestre s'accomplissait.

Au coucher du soleil, les âmes les plus incrédules, les plus rebelles s'étaient ouvertes à l'espérance et se recueillirent dans un religieux silence pour la prière du soir.

Colomb en la prononçant contint son émotion, rappela à ses hommes quelle était la main qui les avait conduits, leur recommanda une surveillance extrême jusqu'à l'aube du jour qui se lèverait certainement sur quelque île.

Déjà dans la nuit sereine flottaient de suaves parfums.

Colomb les aspirait, debout sur le pont, le regard perdu dans l'espace, quand il crut apercevoir, ponctuant l'horizon, un point brillant.

Une lumière peut-être.

Il hèle un de ses seconds, Piétro Guttiérez, qui voit comme lui. Il en appelle un autre, Rodrigo Sanchèz, mais le point lumineux s'efface ; et les deux marins s'éloignent sans attacher une grande importance à la fugitive apparition dont Colomb se préoccupe.

Une barque de pêcheurs ?

Ce serait alors le monde inconnu qu'il est venu chercher.

Quatre heures s'écoulaient encore dans une attente angoissée ; puis, à deux heures du matin, un coup de canon se fait entendre sur la Pinta, qui a pris les devants.

C'est le signal convenu. C'est la terre.

Un simple matelot, Rodrigo de Triana vient de la distinguer.

C'est le salut à l'Amérique.

Salut émotionnant pour le pilote que ses hommes, la veille encore, parlaient de jeter par-dessus bord, et dont le monde allait maintenant exalter le génie.

Salut glorieux pour les rois catholiques vers lesquels vole déjà la pensée de Colomb. Un hymne à Dieu se chante dans son cœur ; mais ce salut solennel, c'est à Isabelle qu'il l'envoie.

L'équipage, tombé à genoux, répéta l'hymne des victoires entonné par Colomb.

C'était le 12 octobre 1492.

Au lever du soleil, apparaissent des arbres, des plantes, puis des hommes qui vont et viennent, saisis d'étonnement à la vue des embarcations qui accostent leur île.

Car c'est une île ; une île de la chaîne des Bahamas, confondue depuis avec plusieurs autres sur les données mêmes du journal de Colomb, et qui fut longtemps l'objet de discussions contradictoires.

Les indigènes l'appelaient Guanani ; Colomb la nomma San-Salvador.

Il y descendit le premier, la salua au nom des rois en inclinant le drapeau espagnol ; puis, le plantant en terre et fléchissant le genou, il baisa le sol et s'écria sans retenir ses larmes : « Seigneur Dieu éternel et tout puissant ! Tu as créé par ton Verbe divin le firmament, la terre et la mer. Que ton nom soit béni et glorifié partout. Toi qui as daigné permettre que par ton humble serviteur, ton nom soit connu et prêché dans cette autre partie du monde. »

En se relevant, il reprend le drapeau et en déploie les plis.

Tout d'abord les indigènes s'étaient enfuis, ne se montrant qu'au loin, silencieux, effarouchés. Revenus sur leurs pas pendant que les marins prêtaient serment au grand amiral de Castille, vice-roi des Indes, ils se rapprochèrent avec l'hésitation craintive d'enfants curieux, ne retenant plus leurs exclamations gutturales, cédant à l'admiration qui emportait leur épouvante, au respect superstitieux que leur inspi- raient ces visages pâles et barbus, ces armes, ces costumes.

Se prosternant à distance, ils se relevaient, faisaient quelques pas, se prosternaient encore ; puis, voyant que ces divinités n'étaient pas malfaisantes, ils s'enhardirent à toucher leur visage, leur barbe et leurs vêtements.

Les navigateurs, aussi étonnés qu'eux, les laissaient



faire, mal préparés par leurs très vagues notions sur les variétés de l'espèce humaine, à l'étrange apparition de cette troupe d'hommes imberbes, armés de javelots, vêtus de colliers de coquillages ou de dents d'animaux, et dont la peau cuivrée était couverte de coloriages bruyants.

Sur le nez de plusieurs brillaient des ornements jaunâtres que les Espagnols reconnurent être des pépites d'or.

La découverte était intéressante; Colomb s'informa.

On s'expliqua par signes, et il ne fut pas malaisé de comprendre que là, vers le Sud, dans des îles que les naturels atteignaient facilement avec leurs canots, il se trouvait beaucoup de ces pépites.

Le 15 octobre, la Pinta, suivie des deux voiliers, quittait San-Salvador, ne voyant pas sans surprise s'ouvrir devant elle un horizon peuplé d'îles.

Le 27 au soir, elle accostait Cuba, perle des Antilles, corbeille de fleurs et de fruits, terre enchantée, saturée de parfums, sillonnée d'oiseaux au plumage éclatant.

« On voudrait y vivre toujours, a dit Colomb. On n'y conçoit ni la souffrance ni la mort. »

Colomb avait emmené de San-Salvador quelques naturels qu'il se proposait de conduire à la reine. Il en choisit deux, en débarquant à Cuba, pour accompagner les explorateurs et pour tranquilliser les indigènes.

Ceux-ci se montrant d'humeur accommodante, Co-

lomb apprit d'eux qu'il y avait là-bas, dans une autre île, pas très loin, beaucoup de pépites d'or.

Le 4 décembre, les caravelles atteignaient cette île ; elle se nommait Haïti.

Comme à Cuba, l'attitude pacifique des navigateurs rassura les naturels, qui ne tardèrent pas à se familiariser. Un jeune chef avec lequel Colomb essayait de s'entendre, l'engagea même à se présenter chez le roi du pays ; et le traité qui autorisait les navigateurs à construire un fort, fut passé avec ce prince.

Ce fut là, sur une plage déserte, sous l'œil indifférent d'une tribu de sauvages, que s'éleva le premier établissement des Espagnols dans le nouveau monde.

Elle ne devait pas durer l'indifférence de ces tribus, troublées dans leurs habitudes, inquiétées dans leurs mœurs, durement exploitées par les étrangers à la suite desquels allait se glisser sous les fleurs, le serpent des ruses violentes, des voluptés cruelles.

Le drapeau espagnol planté sur ces bords comme un drapeau de foi et de civilisation, ne tardera pas à abriter dans ses plis orgueilleux l'abus de la force intelligente mise au service de la cupidité.

A cette heure les indigènes se confient, s'empressent autour des étrangers, leur apportent, ignorant leur valeur, des pépites qu'ils sont heureux d'échanger contre des clous, des morceaux de faïence peinte, des sonnettes, des grelots.

Les sonnettes éveillaient en eux d'enfantines convoitises.

Le 4 janvier 1493, après avoir surveillé la construction d'un fort remis à une trentaine d'hommes auxquels il fut expressément recommandé de rester unis entre eux et prudents avec les naturels, Colomb fit voile pour l'Espagne, au coucher du soleil, le 5 février, assailli par un coup de mer qui le mit en péril.

Craignant que sa découverte soit perdue pour les rois, il se hâta d'en tracer le récit, l'enferma dans un petit tonneau bouché avec de la cire et jeté à la mer dans l'espoir que cette épave, poussée vers quelque côte hospitalière, apprendrait à la cour sa fortune et son naufrage.

Echappés à la mer, les voiliers atteignirent Sainte-Marie, possession portugaise, où les premiers marins qui débarquèrent furent appréhendés par les autorités, puis rendus le 22 février.

L'ordre était donné de s'emparer de la personne et des papiers de Colomb, qui, resté à bord, échappa au danger, mais se promit de tirer vengeance du procédé.

Le roi de Portugal, jaloux d'un succès qu'il n'avait pas su prévoir, en voulait à Colomb, puis revint à de meilleurs sentiments.

Apprenant, peu de temps après, que les vents contraires retenaient dans les eaux du Tage les voiliers du grand navigateur, il le fit inviter à remonter le fleuve jusqu'à Lisbonne où la cour serait heureuse d'entendre le récit de ce merveilleux voyage. Colomb se rendit à cette invitation, le vendredi 8 mars, fut reçu avec de grands honneurs, quitta Lisbonne le 13

mars et débarqua le 16, dans le port de Palos qu'il avait quitté simple pilote près de huit mois auparavant.

Il y rentrait homme de génie, salué par tout un peuple, traité en roi, apportant à l'Espagne la magnifique conquête qui n'avait pas encore coûté une goutte de sang.

Son nom envoyé à toutes les cours, allait remplir le monde.

Il toucha terre au son des cloches qui saluaient son retour comme une fête nationale.

La première pensée de Colomb en foulant la terre d'Espagne fut pour le couvent de la Rabida où Pères de Marchena avait soutenu son isolement. Il s'y rendit avec les marins, pressé de revoir les moines et d'entendre avec eux, de la bouche de Marchena, la messe de son retour.

Le pays était en liesse, toutes les affaires restaient suspendues ; il n'en subsistait qu'une, contempler Christophe Colomb.

De Palos à Séville, puis à Barcelone, où la cour l'attendait, le voyage fut triomphal.

L'impatience d'Isabelle n'égalait que son orgueil d'avoir appuyé Colomb, malgré les princes et les docteurs.

Elle avait envoyé au-devant de lui, aux portes de la ville, les gentilshommes de la cour et le reçut aux côtés du roi, sous un dais élevé devant le palais.

C'était au mois d'avril, par une de ces belles matinées des printemps de Catalogne.

Barcelone célébrait une fête sans pareille, et qui ne se reverrait plus, celle de la découverte du nouveau monde.

Aux mâts des navires rangés dans le port, sur le pavé des rues, aux croisées et aux portes, des flots de banderolles et d'oriflammes, des feuilles de roses et de laurier. Partout de la verdure, des fleurs, des tapis, de riches tentures. Les clameurs de la foule, couvertes par la voix du canon, se mêlaient au son des cloches, aux fanfares de trompettes qui annonçaient le cortège, puis aux fifres et aux tambours d'un détachement de troupes catalanes derrière lequel s'avancait Christophe Colomb, superbement monté, portant avec une noble aisance le costume et les insignes de grand amiral de Castille et de vice-roi des Indes.

Ceux des insulaires qui avaient résisté aux fatigues de la traversée — tributaires maintenant des souverains aux pieds desquels ils venaient abdiquer l'indépendance de leur race — marchaient sur deux rangs, aussi étonnés de ce qu'ils voyaient que la foule l'était elle-même en apercevant les ornements étranges dont ces sauvages se montraient parés, leurs diadèmes de plumes, les plaques d'or qui brillaient à leur cou, à leurs bras, à leurs jambes, les oiseaux au riche plumage et aux cris discordants qu'ils tenaient à la main ou portaient sur leurs épaules. Les javelots et les flèches, les rameaux couverts de fruits desséchés, les idoles de pierre, les flamands empaillés, les caïmans la gueule ouverte, aux dents aiguës, ne cau-

saient pas au peuple une surprise moins expansive.

Quand parut l'étendard qui avait salué les terres nouvelles et qui portait cette légende « Pour Castille et pour Léon, Christophe Colomb a trouvé un nouveau monde », l'émotion fut indicible.

Arrivé devant les rois, qui se levèrent à son approche, Colomb eut peine à contenir les sentiments dont son cœur débordait ; il s'inclina et plia le genou.

— Amiral et vice-roi des Indes, dit Isabelle, relevez-vous.

— La reine et le roi, mes seigneurs et mes maîtres, reprit Colomb, m'ont, après Dieu, aidé et favorisé. Plaise à Leurs Altesses que je baise leurs mains royales.

— Seigneur amiral, prononça Ferdinand qui n'avait pas encore pris la parole, ceci est du vasselage ; et vous n'avez à attendre que des marques d'honneur. Asseyez-vous.

Mais Colomb refusa de s'asseoir avant d'avoir baisé la main de la reine ; puis il parla de son voyage, stimulé dans son récit par la grâce avec laquelle Isabelle s'associait aux impressions du glorieux aventurier. Il en parla avec tant de vie, tant d'émotion, que Ferdinand lui-même ne put se dérober au saisissement qui s'empara de l'assistance.

Quand les musiciens de la chapelle royale entonnèrent le Te Deum, les rois et le peuple se prosternèrent, louant Dieu qui avait permis de si grandes choses.

Accablé d'honneurs, d'avantages et de titres, Christophe Colomb dont tous les pas étaient suivis, dont chaque parole volait de bouche en bouche, ne dut pas se souvenir sans quelque orgueil de ses décevantes instances d'autrefois. Il ne prévoyait alors ni les apothéoses de l'avenir, ni l'ingratitude et l'envie qui guettaient son triomphe.

On l'eût bien étonné, même en ce jour vainqueur, en lui disant qu'un temps viendrait où de grandes fêtes célébrées dans les deux mondes — les fêtes colombiennes — le seraient en son honneur et porteraient son nom.

Eût-il jamais pensé, à ces heures d'ironique indifférence où personne ne voulait l'écouter, que quatre cents ans après le successeur des souverains pontifes contemporains de Ferdinand et d'Isabelle, se féliciterait publiquement de ce que, seul du corps diplomatique alors accrédité auprès des rois, le nonce ait appuyé les démarches du grand navigateur.

Comment eût-il pu supposer que l'Europe, à l'occasion du quatrième centenaire de son premier départ, se demanderait ce qu'elle ferait sans lui et ce que serait devenue la situation du monde actuel, heureux de trouver en Amérique un débouché pour quatre-vingt millions de ses ressortissants, ce que serait enfin pour le continent le commencement du XX^m^e siècle sans l'esprit de découverte et la persévérance de Christophe Colomb.

A l'heure de ce glorieux retour à Barcelone, son cœur ne s'enflait point dans l'orgueil du succès ; il restait grave et modeste, n'ayant qu'une pensée : repartir.

CHAPITRE XVII

AUX TERRES NOUVELLES

Colomb reprit la mer à Cadix, le 25 septembre 1493, non plus sur trois voiliers, mais avec dix-sept vaisseaux bien pourvus de munitions et d'approvisionnements, de grains, d'objets d'échange, d'animaux domestiques.

Douze prêtres accompagnaient ces premiers émigrants — nobles et bourgeois, agriculteurs, ouvriers, industriels — pourvus d'un bref du pape qui solennisait la mission de présenter aux idolâtres, sans leur faire violence, le signe de la Rédemption.

C'était là aussi la pressante recommandation d'Isabelle.

Le 27 octobre — un mois après avoir quitté Cadix — Colomb débarquait à Haïti, qu'il nomma Hispaniola, étonné de n'apercevoir aucun de ceux qu'il y avait laissés en pionniers de l'occupation. Les naturels, si peu farouches à son départ, prenaient la fuite, le fort

était brûlé, détruit ; et Colomb pensa que les sauvages avaient tué ses hommes.

Un frère du roi Cuacanagari lui apprit la vérité.

A peine Colomb s'était-il embarqué pour l'Espagne, que les marins, rebelles à ses ordres, ne s'étaient plus occupés des indigènes que pour les opprimer, provoquant par leurs exactions, leur tyrannie, des soulèvements et des vengeances suivis de la part des Espagnols d'inhumaines représailles. Intéressés et perfides, ces derniers, pillant les indigènes, brûlant leurs huttes, violant leurs femmes, avaient fini par se faire exterminer.

Ces nouvelles laissèrent Colomb affligé et méfiant, malgré les marques d'amitié et les présents du roi qui promettait son aide et son alliance.

La fondation de la ville d'Isabelle, des constructions, de solides établissements, occupèrent les premiers temps de ce séjour à Haïti ; mais le désenchantement vint avec les privations ; les épreuves commençaient, les intrigues allaient sévir.

Les denrées apportées d'Espagne s'étaient vite altérées, la disette et la maladie déprimaient les équipages malgré l'abondance de l'or.

Ojéda, chargé par Colomb d'explorer les mines voisines de Cibao signalées par les indigènes comme les plus importantes de l'île, ne prit pas le temps d'aller au but et revint, lui et ses hommes, porteurs d'innombrables pépites. Il y en avait partout. La récolte fut si abondante que douze navires sur les dix-sept amenés

d'Espagne, repartirent pour la métropole chargés d'or et de présents.

Ces richesses laissaient néanmoins les colons découragés, quoique surpris des succès de leurs plantations. Tout ce qu'ils avaient planté, ensemencé, avait poussé en très peu de temps ; mais les bras manquaient ainsi que les provisions, l'état sanitaire s'aggravait, un esprit de désobéissance et de mécontentement paralysait les volontés.

Il fallut intervenir ; Colomb se jeta dans la mêlée en pacificateur autant qu'en justicier ; inflexible, mais juste, dur aux nobles qui prétendaient ne rien faire et refusaient de mettre la main à la construction des moulins devenus indispensables.

Colomb les y força, ce qui souleva une tempête de récriminations.

Ces travaux imposés par un homme de naissance obscure et de noblesse récente humiliaient l'orgueil des hidalgos.

La Mission sur laquelle Colomb cherchait à maintenir son autorité, fit cause commune avec eux.

Boyl, chef des missionnaires et bientôt des mécontents, s'insurgea contre des exigences qui ne faisaient le compte de personne. Il exploita contre l'autoritarisme de Colomb les conflits survenus, ouvrit une campagne qui mit en joie les récalcitrants, les incapables et les envieux.

Campagne de sous-entendus alarmants, d'insinuations perfides dont Colomb détourna sa pensée en re-

prenant, le 24 avril 1494, le cours de ses explorations. Il découvrit la Jamaïque et plusieurs îles ; attristé à son retour des troubles de la colonie, confiée en son absence à son frère Diégo.

L'abîme s'était creusé entre les missionnaires, les hidalgos et la famille de Colomb.

Don Diégo avait dû rappeler à l'ordre quelques nobles hautains et encombrants.

L'un d'entre eux, Margarita, allié de Boyl, résolut de partir avec ce dernier et de se faire l'interprète à la cour d'Espagne des doléances publiques. Les frères Colomb, disait-il, abusaient de leur situation ; leur orgueil n'était plus tolérable ; ils faisaient leur chose du nouveau monde, s'y comportaient en maîtres. Si les conflits se multipliaient, c'était ensuite de leur maîtrise et de leur arrogance. Et puis, que devenait l'or tiré des mines ? Où allait-il ? L'Espagne ne recevait pas tout. Ne devenait-il pas évident que Colomb aspirait à se créer dans les terres nouvelles, pour ses frères et pour lui-même, une souveraineté indépendante ?

Boyl et Margarita comptaient sur Ferdinand en colportant à la cour ces propos soupçonneux.

Isabelle les accueillit avec une dédaigneuse froideur ; mais chez les courtisans, chez les ministres, comme dans l'esprit du roi, il fut admis que les frères Colomb étaient responsables de tout ce qui n'allait pas.

On résolut l'envoi d'un commissaire royal qui verrait les choses et ferait rapport.

Isabelle trouva prudent de ne pas s'y opposer.

Aguado fut désigné pour la mission délicate qui demandait un caractère autre que le sien, et s'embarqua pendant que Christophe Colomb réduisait les tribus insoumises.

Colomb ne voyait pas alors que le danger le plus menaçant pour lui était non chez les rois nègres, mais à la cour d'Espagne.

L'un de ces rois, Caombo, refusant de se soumettre, avait été enveloppé, saisi, mis en prison. Il laissait des frères qui jurèrent de le venger et réunirent des forces considérables. On assurait qu'ils disposaient d'une armée de cent mille hommes ; et comme les Espagnols n'avaient avec eux, outre la troupe de leur allié, le roi Cuacanagari, que deux cents hommes à pied et vingt à cheval, la pensée sauvage vint à Colomb de recourir aux chiens dont les aboiements et les morsures dérouteraient les indigènes.

Il lui sembla naturel dans l'état d'infériorité numérique où se trouvaient les Espagnols, n'ayant pas d'ailleurs le choix des moyens de défense, d'user d'un procédé qui devait lui réussir, mais lui a été reproché.

Déjà vivement impressionnés par les chevaux qu'ils prenaient pour des bêtes surnaturelles et dévorantes, atteints par les armes à feu, mordus par les molosses qui se jetaient sur eux, les sauvages se dispersèrent, firent leur soumission, s'engagèrent à payer aux Espagnols un tribut annuel.

Pendant Aguado débarquait, reçu par Colomb avec les égards et l'empressement dus au mandataire

des rois ; mais, tout de suite, Aguado le prit de haut, soulignant par sa façon d'être l'enquête dont il était chargé ; il se montra dur, cassant, méchamment tracassier.

Colomb se posséda, décidé à repartir en même temps qu'Aguado et à porter lui-même aux rois les informations qu'ils demandaient.

Le 10 mars 1496, après avoir remis à ses frères, Diégo et Barthélemy, le gouvernement des îles, Colomb monta sur un vaisseau chargé d'or, découvrit la Guadeloupe chemin faisant, débarqua à Cadix le 12 juin et se rendit à la cour, retrouvant Isabelle ce qu'elle avait toujours été ; bien reçu par le roi qui ne fit pas de questions relatives à l'enquête, se montra bon prince à l'égard d'un homme qui apportait tant d'or, lui promit des hommes et des vaisseaux.

Trois cents colons, trente femmes, plusieurs médecins accompagneraient Christophe Colomb à son troisième voyage, gratuit d'ailleurs, par ordre des rois, pour tous ceux qui voudraient l'accompagner ; même pour les gens sans aveu, malfaiteurs et criminels, disposés à émigrer.

Cette dernière facilité, proposée par Colomb comme moyen de peupler et de fertiliser la colonie, ne devait préparer que des ferments d'insubordination.

Au cours de ce troisième voyage, en 1498, Colomb toucha les îles de l'Assomption, de la Conception, et longea sans le deviner le continent américain.

Les eaux douces qui recouvraient la surface de la

mer, près des bouches de l'Orénoque, et qu'il aurait pris pour un des fleuves de l'Eden — paradis terrestre situé à l'extrême orient — ne lui donnèrent pas à penser qu'il avait devant lui le rivage du nouveau monde.

Il devait mourir sans savoir qu'il l'avait côtoyé.

Pendant ce nouveau voyage d'exploration les frères de Christophe Colomb après avoir fondé dans l'île de Haïti la ville de St-Domingue, réprimèrent les mouvements des tribus indiennes qui résistaient au joug en même temps qu'au baptême.

Cette question du baptême des indiens entraîna Christophe Colomb et le conduisit à une erreur qu'il faut reprocher à son temps plus encore qu'à lui-même.

On lui a fait un crime d'un abus dont sa piété sincère aurait dû le préserver ; mais elle s'explique par une contradiction, née de la science grecque et romaine, longtemps acceptée par l'Eglise catholique, entre la doctrine d'Aristote et les principes de la morale chrétienne.

Aristote, en effet — et son autorité fit loi — admettait qu'il est des hommes de race supérieure, faits pour la liberté ; mais qu'il en est d'autres de race inférieure, destinés à l'esclavage.

Cette doctrine avait cours au temps de Christophe Colomb.

Encore sous Charles-Quint, dans le Conseil réuni par ce prince aux fins d'examiner s'il y avait réellement des hommes de race inférieure et s'il était légi-

time, en ce cas, de les asservir, un évêque soutint que ces hommes existaient, et qu'il convenait de les traiter en esclaves, parce que n'étant pas baptisés, ils restaient sous l'empire du péché originel.

Las Casas lui répondit en s'élevant contre une telle assertion, démontra que l'Évangile ne laissait rien subsister de cette doctrine païenne, que les insulaires pouvaient être développés aussi bien que les autres hommes, leurs égaux devant Dieu ; que même il était plus facile d'appeler des sauvages à la connaissance des vérités chrétiennes que de les faire pratiquer à beaucoup d'Espagnols.

Diégo, fils de Christophe Colomb, assistait à ce conseil et soutint Las Casas avec tant d'autorité, que Charles-Quint, convaincu, rendit un édit favorable aux insulaires.

Dans cette question complexe des indiens d'Amérique, Isabelle devança Las Casas et Diégo.

La sphère toujours grandissante des découvertes dont le nouveau monde était le théâtre, passionnait son attention et charmait son esprit. Tout ce qui venait d'Amérique la captivait ; intéressée surtout par la pensée du baptême des sauvages. Ceux qui l'avaient reçu, et que Colomb lui envoya, trouvèrent auprès d'elle un appui tutélaire.

La prise de possession de ces âmes obscurcies, ouvertes désormais aux lumières de la foi, n'était pas pour elle moins importante que l'autre.

N'était-ce pas par la foi que les Espagnols avaient

pendant huit siècles pris les armes contre les infidèles? C'était par elle que Christophe Colomb était allé aux îles. Par elle aussi serait consacrée, sanctifiée la découverte des terres nouvelles.

Quelle douleur et quelle surprise, pour Isabelle comme pour Christophe Colomb s'ils eussent pu prévoir que l'avenir, arrachant aux rois catholiques la conquête commencée, la livrerait en partie à une race d'hérétiques, et que la puissance anglo-saxonne se lèverait active et vivace sur les ruines de l'Espagne endormie !

Le zèle pour la foi qui animait l'esprit d'Isabelle autant que celui de Christophe Colomb, pénétrait la nation, enflammait toutes les âmes. Le patriotisme se confondait avec la dévotion. L'idée catholique, libératrice sous les Maures, fut, on ne saurait l'oublier, la force motrice qui fit marcher l'Espagne, stimula ses découvertes et sa grandeur.

Mais si le catholicisme militant prit Grenade, unifia la péninsule, couvrit les mers de vaisseaux espagnols et remporta sur l'Orient la bataille de Lépante, il jeta aussi le germe du mal que le génie de Charles-Quint sut atténuer, et qui éclata sous Philippe II ; celui de la domination universelle sous l'égide de l'Eglise et de la royauté. Deux principes auxquels l'Espagne resta fidèle, développant sous leur action ses forces et son activité, les dispersant aussi par ses découvertes et ses conquêtes.

Etroitement unie au trône, l'Eglise, devenue corps

politique autant que religieux, pesa sur la nation, exerça sur le souverain une sorte de dictature, expulsa les Juifs sous Isabelle et chassa sous Philippe III les derniers Maures d'Espagne.

Après avoir inspiré Philippe II dans tout ce qu'il entreprit, elle fit de ses successeurs des idoles inaccessibles et souvent malfaisantes, arrêta l'essor de la nation, entraîna sa déchéance et son appauvrissement. Elle a présidé jusqu'à nos jours aux destinées de la péninsule, s'associant avec habileté aux traditions historiques d'un pays dont les traits particuliers, les nuances originales tendent à s'effacer plus lentement qu'ailleurs.

Le catholicisme y est encore cette religion vivante et colorée, un peu réaliste, très humaine, qui rend les dogmes presque tangibles, parle aux sens plus qu'à l'esprit, se combine avec la vie sociale, accommode, sous Isabelle II, les devoirs de piété avec les entraînements du cœur et de la vie.

Ces entraînements, Isabelle I les ignora, mais elle en connut d'autres, mal inspirée pour les choses de la foi par les maximes ecclésiastiques des premiers temps de l'Eglise. Si elle versa dans l'intolérance religieuse, ce fut la faute de tous.

On ne peut lui imputer toutefois la manière dont fut compris en Amérique le devoir de prêcher aux idolâtres un Evangile dénaturé dans son esprit par les passions.

Ce fut l'éternelle destinée de ce noble et malheureux

pays d'avoir, plus qu'aucun autre, dans sa configuration géographique aussi bien que dans la marche de son histoire, le mal à côté du bien.

Formée de plateaux successifs, stérilisés par le froid ou dévorés par le soleil, fendillés par la sécheresse ou désolés par les inondations, souffrant de ses fleuves plus qu'elle n'en reçoit, l'Espagne voit encore se produire de continuels cataclysmes, mêlés à tous les rayonnements d'une nature enchantée.

Il en a été de même dans son développement historique.

Affranchie de la domination des Maures, puis appauvrie par leur expulsion, la péninsule a gâté par son égoïsme farouche l'insigne fortune de découvrir le nouveau monde.

L'heure de l'avidité suivit de près celle de la gloire et stérilisa les effets de sa conquête. La vue des pépites avait tourné la tête des premiers navigateurs; et quand le flot des aventuriers espagnols, portugais et génois se précipita à leur suite, la soif de l'or dévora tout le monde.

L'or à tirer des mines devint la principale affaire; celle des indigènes à ménager parut secondaire et négligeable. L'imprévoyance des Espagnols épuisa la colonie sans enrichir la métropole, qui voulut boire, insatiable, insouciant, à la coupe qu'elle crut inépuisable, se vit riche, toute puissante, et marcha, comme Ruy-Blas « vivante dans son rêve étoilé. »

CHAPITRE XVIII

INTRIGUES ET DÉCHÉANCE.

L'exploitation des indigènes provoqua des maux et des complications qu'il devint difficile à Christophe Colomb de prévenir ou de réparer. Et cela d'autant plus que, ne sachant pas toujours se dégager lui-même de l'entraînement général, il versa dans l'avidité — comme la cour, comme la nation — visa de prompts bénéfices à l'aide d'agents zélés, sinon scrupuleux, donna prise à l'injustice, aux calomnies qui préparèrent ses chaînes et sa prison.

On souffre de s'avouer que l'intérêt fit petit cet homme que sa foi fit si grand.

Que penser des dix mille maravédis promis au premier marin qui apercevrait la terre lors du premier départ, et que Christophe Colomb aurait gardés pour lui sous prétexte des lumières vacillantes qu'il avait

aperçues, lui, le premier, au soir du 11 octobre 1492 !

On s'explique mieux dès lors le flot d'accusations qui, un instant, jeta le doute dans l'esprit d'Isabelle.

Elle n'avait pas appris sans colère que les Indiens qui résistaient à l'instruction des missionnaires étaient réduits en esclavage ; elle sentit vivement un tel oubli de ses ordres et prêta une oreille moins incrédule aux hypocrites commentaires de ceux-là mêmes qui se souciaient le moins du sort des indigènes.

Colomb se démasque, disait-on, il montre ce qu'a fait de lui l'amour du pouvoir et de l'argent.

Isabelle voulait civilisatrice et tutélaire la mission des Espagnols chez les Indiens d'Amérique ; elle les voulait protégés contre les convoitises de ceux pour lesquels la croix n'était qu'un instrument de pression intéressée et qui se montraient plus pressés d'en faire des esclaves que des chrétiens. Quand elle comprit que, malgré ses prescriptions, on exploitait les indigènes sous prétexte de les civiliser, qu'on les persécutait pour les mieux convertir, elle s'affligea de son impuissance ; le testament qui reflète sa belle âme a livré ses préoccupations à ce sujet.

Les galions d'Amérique n'apportaient pas que des pépites d'or, des perles et des épices. Un jour il en descendit tout un lot d'indigènes expédiés par Colomb et réduits en esclavage parce qu'ils avaient résisté aux instructions des missionnaires.

Isabelle les fit libres, mais sa confiance fut ébranlée. Elle douta ; et ce doute mit en défaut son esprit d'exa-

men. Elle ne vit plus assez les choses ce qu'elles étaient, ne se demanda pas s'il avait toujours été possible de se départir d'une saine modération dans le milieu si nouveau, si compliqué, où se débattait l'organisateur des terres nouvelles, enveloppé d'un réseau de difficultés, inquiété par les naturels, empêché par les émigrants, dont un grand nombre fuyaient la justice de leur pays et ne cherchaient aux îles qu'une prompte revanche à leurs mécomptes.

Oubliant un instant tout ce qu'il fallait à Christophe Colomb de patiente énergie, de constance et de force, elle ne vit plus en lui que l'homme qu'on lui montrait, âpre au gain, personnel et dur ; lui retira sa main, autorisa le départ d'un intendant de justice qui saurait tirer au clair les agissements de l'ancien gouverneur et vice-roi. Car Christophe Colomb, destitué, ne serait plus ni l'un ni l'autre.

Bovadilla, chargé de cette enquête, abusa de la signature royale, s'installa, aussitôt débarqué, dans la demeure de Colomb en tournée dans le pays, confisqua ses meubles et saisit ses papiers.

Informé de l'arrivée de Bovadilla, Christophe Colomb se hâta de rentrer à St-Domingue, y apprit l'arrestation de ses frères et sa propre déchéance.

Il l'apprit sans faiblesse, avec une mâle surprise, vit s'ameuter contre lui ses compagnons et ses subordonnés, heureux des violences qui les débarrassaient d'un contrôle gênant pour eux. Bovadilla, interprète complaisant des calomnies qui servaient leurs intérêts,

libéra sans information les indisciplinés et les gens sans aveu arrêtés par Colomb, qui fut jeté en prison, mis aux fers, puis embarqué pour l'Espagne sur la caravelle la « Gorda », après un procès dérisoire qui traîna plusieurs mois.

Christophe Colomb avait alors soixante-quatre ans, vieilli par la lutte qu'avait été sa vie, torturé par la goutte, mais armé par la foi contre l'ingratitude et l'injustice. Son âme fortement trempée était plus grande que son malheur. Il épuisait, sans perdre la possession de lui-même, le calice des rêves évanouis ; pénétré de ce sentiment, qui fut sa force, que la gloire humaine est fragile, la fortune peu de chose, et qu'aveugle est celui qui n'attend pas d'ailleurs sa récompense et son repos. Il disait : « L'espérance dans Celui qui nous a créés, est mon soutien ; son secours ne se fait jamais attendre. Je suis son serviteur ; sa main me frappe et je l'adore. Ce que j'ai fait de bien me vient de Lui. »

C'est en condamné qu'il débarqua dans le port de Cadix, vengé de l'ignominie dont on punissait sa gloire par le cri de surprise indignée qui s'éleva de Cadix à Burgos, où se trouvait la cour.

Colomb n'avait pas voulu, comme le lui proposait le commandant de la « Gorda », qu'on lui enlevât ses fers pendant la traversée, prétendant ne les quitter que devant Isabelle. Il en prit même quelque orgueil, les voulut plus tard aux parois de sa chambre et les demanda dans son cercueil.

Sa conscience le mettait au-dessus des revers et du soupçon. Il avait montré par la fertilité de ses ressources, par sa science pratique de la vie, qu'il n'était pas un rêveur.

Il prouverait qu'il n'était pas un intrigant.

Déjà sur la route de Burgos qu'il suivait digne et calme, un courrier extraordinaire, venu au-devant de lui, avait fait tomber les chaînes qui meurtrissaient ses mains.

Isabelle venait d'apprendre les conditions de ce retour et se sentait comme atteinte dans l'honneur de la nation, s'affligeant sur elle-même, pleurant d'avoir douté.

Ses larmes firent oublier au glorieux prévenu qu'il venait se justifier d'avoir doté sa patrie d'un empire.

Il fut certain, en la regardant, de n'avoir pas démerité, répondit à ses affectueux témoignages en lui proposant de nouvelles découvertes, y fut encouragé, reçut ses promesses, se retira entouré des geôliers de la « Gorda » qui lui firent une garde d'honneur.

Bovadilla, condamné pour son crime envers Colomb en même temps que pour sa dureté avec les naturels, avait cherché à se concilier la faveur des émigrants, en contraignant les indigènes à travailler aux mines.

Esclavage détourné dont Isabelle ne voulut pas.

Bovadilla fut appelé à venir rendre ses comptes.

Il quitta St-Domingue avec une flotte chargée d'or et de présents ; mais une tempête furieuse, dans laquelle il périt, perdit corps et biens vingt-trois de ses vaisseaux.



De ses charges et dignités de gouverneur et de vice-roi, il n'avait pas été question dans l'entrevue de Christophe Colomb avec les rois.

Réservé pour l'exploration des pays américains, il ne devait plus les gouverner.

La cour d'Espagne ne fut pas heureuse d'ailleurs dans le choix des successeurs qu'elle lui donna.

Après Bovadilla, il y eut Ovando, qui ne comprit que par l'asservissement l'assimilation des insulaires. Sa trahison envers Anacoapa, reine de Xanagara, soupçonnée de mauvais desseins sur les établissements espagnols de cette province, montra la façon dont il entendait la pacification des îles.

Ayant fait complimenter cette princesse, Ovando lui annonça sa visite, en fut reçu courtoisement, la remercia de son hospitalité, l'invita pour une fête que la reine accepta sans défiance. Arrivée chez le gouverneur avec trois cents Caciques, elle fut cernée par la troupe, saisie, conduite à St-Domingue et mise à mort ; sa suite périt dans la salle même du festin, incendiée par les soldats.

Cependant Christophe Colomb préparait son quatrième voyage sans trop s'affliger du silence gardé par la cour au sujet de ses charges.

Vasco de Gama venait de découvrir la route des Indes par le Cap de Bonne-Espérance et cette nouvelle était pour le navigateur un stimulant de plus.

Tout était prêt.

Quatre nouveaux bâtiments, à l'équipement des-

quels Isabelle s'était vivement intéressée, prirent la mer le 19 mai 1502, touchant la Martinique et découvrant la côte de Véragua. Contrariée dans sa marche par une mer démontée qui la désempara, la flottille finit par s'échouer sur la côte de la Jamaïque, où Colomb, sans ressources et sans autorité, envoya deux marins à St-Domingue pour demander à Ovando un navire de secours.

Ovando sourit de l'aventure qui mettait à sa merci celui qu'il jalousait, trouva des obstacles, suscita des délais, fit attendre près d'un an le navire demandé.

Cette hostilité mit à l'épreuve la constance de Colomb, qui résista aux défaillances physiques « Tant que le corps peut, disait-il, l'esprit doit vouloir ! »

Ce « vouloir » ne fut pas appuyé par Ovando ; et après quatre semaines d'un séjour déconcertant, Christophe Colomb ne put méconnaître qu'il ne lui restait qu'à partir pour l'Europe.

Le 12 septembre 1504, il quittait St-Domingue pour entreprendre sa dernière traversée d'Amérique en Europe, poursuivi par les vents contraires, les séditions, la maladie, jusqu'au port de San-Lucar qu'il toucha le 7 novembre.

Ses infirmités, son dénuement le retinrent à Séville, où la nouvelle, apprise à San Lucar, qu'Isabelle n'était plus, vint jeter la nuit dans son âme déchirée.

C'était pour lui le dernier naufrage. C'était la fin de tout.

« Si j'ai failli en quelque chose, lui avait-il écrit

comme en s'excusant de son dernier insuccès, c'est que mes forces et mon esprit n'allaient plus au delà. »

Ces lignes attristées avaient trouvé Isabelle malade de corps et d'âme, irrémédiablement frappée par le chagrin.

CHAPITRE XIX

PHILIPPE ET JEANNE.

FIN D'ISABELLE ET DE CHRISTOPHE COLOMB

De grandes épreuves, traversant les succès des navigateurs et les gloires de la maison d'Espagne dont la suprématie s'affirmait en Europe, avaient assombri les dernières années d'Isabelle, altéré sa santé.

Déjà en 1497, après les premiers avantages remportés par les armes espagnoles dans le royaume de Naples, les rois catholiques avaient vu mourir, à l'âge de 18 ans, Don Juan, leur fils unique. Leur douleur s'était alors compliquée de difficultés avec les Etats d'Aragon, convoqués à Saragosse, et qui prétendaient ne reconnaître, comme héritière du trône aragonais, la fille aînée des rois, mariée au prince royal de Portugal, que dans le cas où elle aurait un fils.

Cette résistance irrita Isabelle au point de lui faire commettre ce propos peu mesuré, que les Etats en reviendraient ou qu'elle briserait leurs privilèges.

Les députés aragonais n'étaient pas d'un caractère à plier devant cette injonction.

« Comme les députés d'Aragon, répondit Alphonse de Fonseca, ne violent pas leurs serments, ils veulent savoir ce qu'ils promettent. Rien ne pourra les forcer à renoncer à leur droit. »

Et il était considérable le droit que la constitution aragonaise conférait aux Etats, spécialement au grand justicier, leur porte-parole.

Dans les prérogatives de ce dernier entrait l'initiative de la déposition du souverain. Le pouvoir royal, paralysé par cette prérogative, dut supporter jusqu'à Philippe II ce contrepoids gênant.

Le long orgueil des Aragonais d'avoir parmi les premiers tenu en échec les infidèles, se reflétait dans l'acte constitutionnel dont un seul trait indiquera l'esprit.

Au jour de son couronnement, le roi d'Aragon, agenouillé, tête nue, prêtait le serment en présence des députés, entre les mains du grand justicier qui lui faisait cette fière réponse : « Nous qui valons autant que vous, nous vous faisons notre roi, à condition que vous maintiendrez nos privilèges et libertés. Sinon, non. »

La parole emportée d'Isabelle avait allumé la colère dans ces âmes indépendantes, et il ne fallut rien moins que l'adroite intervention de Ximénès, primat d'Espagne et président des Etats, pour remettre un peu de calme dans l'esprit des députés.

Ils s'étaient séparés sans prendre de décision quand la mort vint frapper de nouveau à la porte des rois et se prononcer, cruellement ironique, dans le débat pendant.

La jeune reine de Portugal fut brusquement emportée, laissant à sa sœur Jeanne, mariée à Philippe le Beau, archiduc d'Autriche et fils de l'empereur Maximilien, la perspective d'un héritage qui cette fois ne fut pas contesté par la représentation publique, mais qui devait l'être par les fluctuations d'un avenir tourmenté.

L'alliance était belle, le mariage avantageux.

Philippe apportait les Pays-Bas, l'Autriche, la Bohême, la Hongrie ; Jeanne promettait l'Espagne, Naples, et l'Amérique ; mais il y avait dans l'affaire plus de couronnes que de sentiment, et le mariage qui fit maître du monde le futur Charles-Quint, fils de Jeanne et de Philippe, eut de tristes retours pour celle qui devait s'appeler Jeanne la folle.

Maladive, un peu plaignante, Jeanne n'avait rien de ce qu'il fallait à un prince volage et charmant, plus attentif au babil des castagnettes et des guitares qu'à la voix d'une femme qui ne savait le regarder qu'avec des yeux pleins de larmes et souvent de reproches.

Toujours pressé de quitter l'Espagne, dont il n'appréciait que les cachuchas et les scagnas mauresques, pour ses résidences de Bruxelles ou de Gand, Philippe négligeait d'emmener Jeanne, la laissant volontiers aux tendresses incomprises dont elle s'envelop-

pait. Car Jeanne, qui aimait avec passion le séduisant Philippe et souffrait de son indifférence en étant près de lui, se trouvait plus malheureuse encore d'en être séparée. Ses lettres empreintes de surexcitation nerveuse et d'une incurable mélancolie, attristaient Isabelle, plus occupée maintenant des peines de sa fille que des grandes choses qu'elle avait faites. Elle s'inquiétait de l'avenir de Jeanne ; de cet avenir immense qui lui réservait l'empire universel sans assurer le calme de son esprit.

L'esprit de Jeanne, en effet, tendait à s'assombrir ; son cœur jaloux s'affolait à la pensée du séjour que Philippe prolongeait dans les Flandres ; populaire dans ce pays, très aimé des Flamands, qui se montraient indulgents pour l'insouciant légèreté de leur prince et considéraient son départ comme un malheur public.

Jeanne, déséquilibrée par cette absence, s'en désolait sans retenue et résolut d'aller en Flandre malgré le froid d'un hiver rigoureux, malgré la désapprobation de sa mère et les ménagements qu'appelait alors son état de santé.

Arrêtée au château de Médina del Campo par la naissance de son second fils, elle voulut, à peine revenue, continuer son voyage, partir à pied, mais trouva levé le pont-levis du château, refusa de rentrer, s'établit dehors et supplia son entourage de faire baisser le pont.

Isabelle lui dépêcha Ximénès, mais le cardinal ne

put calmer Jeanne qu'en autorisant enfin son embarquement à la Corogne.

C'était au commencement de l'année 1504, pendant qu'Isabelle dont les forces déclinaient, correspondait avec Philippe, le pressait de rentrer en Espagne, où se faisait prochain, lui écrivait-elle, l'héritage de Castille.

Elle lui demandait de ne pas tarder à ramener sa fille qu'elle désirait revoir avant de mourir.

Philippe se déroba; et l'amertume qu'Isabelle en ressentit, se traduisit quelques mois après dans son testament.

Par ce testament, qu'elle dicta peu de jours avant de mourir, elle enlevait à son gendre la couronne de Castille, laissée à Jeanne. Au cas où celle-ci ne serait pas en état de régner, le roi Ferdinand, son père, gouvernerait pour elle.

Christophe Colomb, pendant ce temps, faisait voile pour l'Espagne, après avoir côtoyé sans le savoir le continent américain.

C'était son quatrième et dernier voyage aux îles.

Deux ans après sa mort les navigateurs devaient s'apercevoir, au cours de leurs explorations, qu'un pays immense, séparé de l'Asie et sans attaches avec les Indes, s'étendait au delà des îles. Déjà plusieurs années auparavant, en 1499, un parti d'explorateurs, encouragés par l'évêque de Badajos, adversaire de Colomb et qui cherchait à diminuer sa gloire, avait obtenu par son entremise l'autorisation des rois,

équipé plusieurs vaisseaux et reconnu quatre-vingts lieues de côtes de l'Amérique méridionale.

Amérigho Vespucci, de Florence, — un commerçant malheureux passé pilote de mérite — avait pris la mer avec Christophe Colomb, qui paraît avoir eu quelque amitié pour lui et le recommanda en termes bienveillants dans une lettre à son fils.

Améric Vespuce fit partie de l'expédition soutenue par l'évêque de Badajos et poursuivit d'autres voyages d'exploration dont il envoya à Florence, à Madrid, à Lisbonne et à René, duc de Lorraine, une relation intéressante.

Ses lettres le firent connaître et mêlèrent son nom aux récits venus des îles. On le nomma involontairement en parlant de ces régions ; et quand il mourut à Séville, le 15 février 1512, des cartes manuscrites avaient paru en Lorraine, puis à Bâle, avec l'appellation qui est restée.

L'ambition d'Améric Vespuce, longtemps accusé d'avoir réussi par ses menées à donner son nom aux terres découvertes par un autre, aurait eu peu de part dans cette substitution.

Les investigations de notre temps, modifiant l'opinion faite, nous ont changé Améric Vespuce, devenu, de vil intrigant qu'il était, un modeste, un désintéressé. Le nom d'Amérique ne serait pas venu de lui, mais du pays même accosté par Colomb aux cours de ses explorations dans la mer des Antilles, lors de son quatrième et dernier voyage, en 1502.

La navigation depuis Cuba n'avait pas été facile, et comme les naturels de la côte où les marins venaient enfin d'aborder — Colomb l'appela Carrambaru — se montraient d'humeur douce, laissant entendre qu'il y avait dans le voisinage beaucoup de ces pépites d'or qu'ils portaient au nez, Colomb passa là une dizaine de jours pour reposer ses hommes et réparer ses caravelles.

Cette côte décrite par lui et qui doit être celle de l'Etat actuel de Nicaragua, avait pour habitants l'ancienne et puissante tribu des Amériques.

Christophe Colomb n'en parle pas, mais ses hommes, que ce rivage riche en mines d'or avait singulièrement intéressés, ont pu le dire et le répandre.

L'appellation d'Amérique ne viendrait donc pas du prénom dénaturé du pilote florentin, mais serait indigène au nouveau monde.

Quinze jours après la mort d'Isabelle, qui avait quitté, le 26 octobre 1504, un monde rempli de son nom, Christophe Colomb débarquait à San Lucar et se sentit seul en apprenant que la reine n'était plus.

Aucune lueur désormais dans le deuil de sa pensée; et quand il arriva à Ségovie où le roi feignit de le recevoir sans déplaisir, il comprit à la froideur de l'entourage que sa déchéance était proche. Il offrit sa désespérance à Dieu, qui seul lui restait et se réfugia dans le souvenir d'Isabelle.

La pensée du repos qu'elle goûtait après tant de fatigues, consolait sa solitude. « Elle fut si bonne et

si sainte, écrivait-il à son fils, que nous pouvons être sûrs de sa gloire éternelle et de son abri dans le sein de Dieu contre les soucis et les tribulations de ce monde. »

Il se reposait lui-même dans sa pieuse retraite de Valladolid des mirages trompeurs de la vie.

Ses réclamations à la cour n'étaient guères entendues, et Ferdinand, qui ne détestait pas qu'on parlât mal devant lui de ce vieillard encombrant, se prévalait des accusations portées contre lui pour négliger ses engagements, oublier ses promesses.

Une fois pourtant il se souvint et répondit favorablement à celui qui venait de doubler le patrimoine de l'humanité.

C'était à propos de l'autorisation demandée par Colomb que ses infirmités empêchaient de monter à cheval, de se servir d'une mule pour ses déplacements. Les mules étaient alors réservées aux personnes de la cour.

Un édit du 23 février 1505 porte ce qui suit :

« Nous vous donnons par la présente toute licence d'aller en mule sellée et bridée en quelque partie que ce soit de ces royaumes et seigneuries ; et qu'à cela on n'apporte ni ne consente aucun empêchement. »

Un an plus tard, le 20 mai 1506, Colomb, très affaibli, reconnut que sa fin s'approchait, reçut la communion et s'endormit en jetant un dernier regard aux chaînes de la « Gorda » suspendues aux parois de sa chambre.

Dès que ses yeux se furent fermés pour jamais, les haines s'envolèrent avec l'envie. On se souvint que cet oublié était quelqu'un, et qu'il avait en élargissant la terre, ouvert à l'esprit humain de nouvelles voies.

De royales funérailles le rappelèrent au monde dont il avait reculé les limites.

Sa dépouille mortelle, réclamée par le chapitre de la cathédrale de Séville, fut ensuite transportée dans celle de St-Domingue.

Isabelle confiante et paisible au moment de mourir, avait remis à Dieu les soucis qui pesaient sur son cœur. Elle était morte après avoir rempli scrupuleusement ses devoirs de femme et de souveraine, malgré le principe inquisitorial qui s'est dégagé de son zèle religieux ; principe qu'elle légua à ses successeurs et dont l'Espagne devait souffrir longtemps.

L'élévation d'un esprit supérieur et les qualités qui font les grands princes ne purent triompher des préjugés de son temps.

C'est Ferdinand, comblé de ses dons, et auquel elle abandonnait la moitié de l'or venu d'Amérique, qu'elle chargea d'exécuter ses dernières volontés, lui laissant le soin pieux de la faire inhumer à Grenade dans une tombe à niveau de terre, disait-elle, foulée aux pieds, avec une simple pierre pour rappeler son nom ; ajoutant toutefois que si le roi choisissait une autre sépulture, elle désirait être exhumée et reposer près de lui, « afin, disait-elle encore, que l'union de nos corps

dans la sépulture atteste l'union de nos cœurs pendant notre vie ; et, je l'espère par l'effet des miséricordes divines, l'union de nos âmes dans le ciel. »

Ce ne fut pas sous une simple pierre tombale qu'Isabelle devait reposer, près de son époux, après la mort de Ferdinand, mais sous la voûte de la lourde cathédrale que le XVI^me siècle éleva sur les ruines de la grande mosquée de Grenade, et qui fut enrichie de quelques belles œuvres, mêlées à beaucoup de choses médiocres.

C'est en 1525 que les restes d'Isabelle et de Ferdinand furent transportés dans une chapelle que Charles-Quint trouva trop étroite pour leur gloire. Voulant au moins que le mausolée fût digne d'eux, il le fit touchant et magnifique, de proportions harmonieuses, merveilleusement sculpté, devant un autel formé de bas-reliefs et de marbres précieux, entouré d'une de ces grilles en fer forgé, aux fines ciselures, telles que savaient les travailler les artistes espagnols du XVI^me siècle.

Deux lions couchés aux pieds des rois semblent veiller sur leur sommeil.

Ils dorment là, l'un près de l'autre, sur un sarcophage de marbre de Carrare, les traits reposés, dans un religieux silence, dans une paix que leur vie n'a pas connue.

Les traits de Ferdinand, la couronne au front, l'épée aux mains, rappellent son astuce et sa résolution.

La physionomie d'Isabelle, qui porte le sceptre et la couronne, reflète sa froide énergie, sa hautaine austérité.

C'est du grand art dans un morceau d'histoire.

Ces figures royales endormies là, sont bien celles des grands jours qui unifièrent la péninsule; celles aussi du règne glorieux, mais intolérant, que n'anima pas toujours un souffle généreux.

Près de Ferdinand et d'Isabelle reposent sur un sarcophage pareil au leur, plus somptueux encore. Jeanne la folle, leur fille, et l'oubliex Philippe, aimé malgré tout d'un amour exalté.

Cet amour fut traversé pourtant, à la mort d'Isabelle, d'un instant d'éloignement dont Ferdinand ne manqua pas de profiter.

CHAPITRE XX

ARAGON ET CASTILLE. MORT DE FERDINAND

Ferdinand avait vivement senti ce qu'il perdait en Isabelle ; mais sa douleur, qui fut sincère, n'endormit pas son ambition. La politique le tenait tout entier ; le calcul chez lui absorbait le sentiment.

Quatre mois après la mort d'Isabelle, il s'était remarié.

Germaine de Foix, nièce du roi de France, ne lui apportait pas de dot ; mais Louis XII, en l'accordant, se désistait de ses prétentions sur le royaume de Naples.

De cette négociation cachée sous un mariage les Castillans ne retinrent que l'oubli d'Isabelle, dont le souvenir était resté vivant dans le pays. Leur pensée dès lors se détourna de Ferdinand pour se porter vers Jeanne.

Jeanne, à la mort d'Isabelle, était en Flandre, auprès

de son mari ; Ferdinand ne perdit pas de temps pour la proclamer reine de Castille et s'empara de la régence sans se soucier de ce qu'en penserait Philippe ; avec l'espoir peut-être qu'il resterait à Bruxelles.

Philippe en prit ombrage, fit savoir à son beau-père que Jeanne, n'étant pas mineure, n'avait pas besoin de tutelle ; et que, s'il en fallait une, elle revenait à son époux.

Ferdinand louvoya, chargea deux délégués d'aller s'entendre avec le prince sans défendre à Conchillos, l'un d'entre eux, de capter la confiance de Jeanne et de lui ouvrir les yeux sur la froideur de son époux.

Jeanne tomba dans le piège, s'irrita contre Philippe, signa une lettre qui remettait à son père le gouvernement de la Castille, puis un édit prescrivant aux Castillans l'obéissance au roi d'Aragon.

Philippe répondit à l'intrigue en faisant enfermer l'envoyé de son beau-père ; Ferdinand ne voulut pas être en reste et mit la main sur les ambassadeurs accrédités par Philippe.

Cet échange de bons procédés ne pouvait qu'ajouter à la tension des rapports entre les deux époux.

Jeanne avait accueilli sans tendresses les représentations de Philippe sur les signatures données par elle ; mais quand elle apprit la détention de Conchillos, la colère l'emporta, et elle ne se retint pas d'appliquer au porteur de cette nouvelle un soufflet qui valut à la reine de Castille une réclusion momentanée dans ses appartements.

Les choses s'étant calmées, Philippe considéra que le moment ne serait pas défavorable pour se montrer aux Castillans, qui reprochaient à Ferdinand non seulement de s'être remarié, mais de n'aimer que Naples et d'être devenu, depuis la mort d'Isabelle, plus italien qu'espagnol.

Le 26 avril 1506, Philippe débarquait à la Corogne, où l'accueil des grands, accourus à sa rencontre, lui fit comprendre qu'il tenait dans le cœur des Castillans plus de place que son beau-père. Il affecta des allures souveraines et reçut de haut le cardinal Ximénès, venu de la part de Ferdinand proposer une entrevue que Philippe ajourna après son couronnement.

Jeanne parut à cette cérémonie dans tout l'éclat de la pompe royale, acclamée par les Castillans, heureux de retrouver en elle quelque chose d'Isabelle.

Ce ne fut qu'une apparition, Philippe s'étant empressé, une fois sa situation acquise, de tenir à l'écart une femme ennuyeuse par ses accès de mélancolie, gênante par ses colères, et dont il fallait dissimuler le dérangement d'esprit.

Ferdinand s'en plaignit, parla de séquestration intéressée, demanda des éclaircissements, sortit diminué d'une entrevue qu'il dut solliciter et à laquelle Philippe mit des conditions.

Le roi d'Aragon ne serait admis qu'avec une suite restreinte, sans d'autres armes que l'épée au côté, tandis que Philippe se réservait de paraître avec deux mille piqueurs et six cents hommes d'armes.

On s'embrassa sans conviction; Ferdinand donna sa main à baiser aux gentilshommes de l'archiduc, non sans s'apercevoir que le duc de Bénévent avait pris ses précautions et qu'il portait une cuirasse sous ses vêtements. « Vous êtes bien fourré pour la saison » lui dit le roi. « Tous ces cavaliers, répondit le duc, le sont comme moi ».

Il fut convenu que Ferdinand garderait les legs d'Isabelle, mais qu'il renoncerait à la régence du royaume de Castille.

Tenu en méfiance par Philippe, Ferdinand tournait lui-même un regard soupçonneux du côté de l'Italie, où Gonzalve de Cordoue s'attardait, circonvenu par l'empereur Maximilien, qui convoitait la couronne de Naples pour son fils Philippe, roi de Castille, et cherchait à rallier le capitaine à ce projet sournois.

Gonzalve de Cordoue repoussa ces ouvertures, mais Ferdinand le sachant double comme lui, trouva prudent d'aller voir par lui-même ce qui se passait à Naples et d'en ramener Gonzalve. Celui-ci se trouva à Gênes pour recevoir son maître, en fut bien accueilli et prit place dans la galère royale.

Une nouvelle inattendue, celle de la mort de Philippe, vint brusquement interrompre le séjour à Naples.

Tombé malade en Andalousie, emmené à Burgos, où Jeanne l'avait soigné avec une tendre sollicitude, Philippe s'y était éteint à l'âge de 28 ans.

Alors ce fut une folie, et Jeanne voulut mourir. Le

désespoir obscurcissant son esprit agité, elle refusa de quitter le corps de son époux, le fit embaumer, peigna ses cheveux, mit du vermillon aux joues, aux lèvres, pensant redonner la vie à ce visage décoloré qu'elle couvrait de baisers et de larmes. Elle parlait au mort le langage de la plus vive passion, épiait un souffle, un soupir, un mouvement, ordonnant qu'on l'honorât, qu'on le servit, s'attendant toujours au miracle de Lazare, y croyant avec ferveur.

L'archevêque de Burgos s'alarma de ces démonstrations, menaçait Jeanne de l'excommunier si elle persistait dans une exhibition sacrilège ; mais elle, ne voyant, n'entendant rien, refusant de s'occuper de tout ce qui n'était pas Philippe, suivit, immobile, effrayante, la longue route de Burgos à Valladolid, où le prince devait être inhumé.

Lugubre promenade qui remua les populations accourues sur le passage du cortège, vivement impressionnées par la pâleur de Jeanne, ses cheveux épars, son regard fixe.

Silencieuse, prise de pitié, la foule l'accompagnait de ses prières et de ses espérances, l'appelant sainte quand déjà courait le bruit qu'elle était folle.

Ferdinand, qui s'était hâté de quitter Naples et de faire voile pour l'Espagne, trouva les Castilles en fermentation, les pouvoirs publics aux mains d'une régence divisée. Parmi les grands, les uns affectaient de ne pas croire à la folie de Jeanne et la poussaient à se remarier ; les autres voulaient l'intronisation immé-

diatè de son fils aîné, le jeune Don Carlos. Tous guettaient le moment favorable de ressaisir leurs privilèges et de se soustraire aux lois.

L'arrivée de Ferdinand coupa court à ces velléités d'indépendance.

Sa fille, qu'il traita en souveraine, lui fit l'accueil le plus affectueux ; mais ne lui laissant que l'apparence du pouvoir, il congédia les Flamands appelés par Philippe aux charges lucratives, cantonna les grands dans leurs châteaux ; puis, noyant dans la satisfaction d'une politique heureuse et d'une ambition sans frein les déceptions de son second mariage, il intervint, habile et résolu, dans les démêlés des Vénitiens avec Louis XII, roi de France ; démêlés qui ne profitèrent qu'à lui et valurent à l'Espagne quelques ports italiens.

Son attention, toujours éveillée par les choses d'Italie, ne l'empêchait pas d'avoir l'œil sur les mouvements des Maures d'Afrique dont il redoutait quelque entreprise.

Ximénès recommandait au nom de la foi catholique, une expédition, dont le commandement en chef fut confié à Pierre de Navarre et à laquelle Ximénès voulut que l'armée se préparât par la communion et la prière ; mais ces actes religieux n'adoucirent pas le caractère d'une campagne qui fut sauvage, inutilement cruelle.

Au mois de mai 1509, après une déroute des Maures qui se changea en carnage, Oran se rendit aux Espagnols, et l'orgie se termina dans le sang.

Ximénès, qui pourtant n'était pas tendre, s'affligea devant le commandant en chef des holocaustes qui gâtaient sa victoire, se plaignant de ne plus trouver dans la ville conquise que des amoncellements de ruines et de cadavres. « Ce sont des infidèles, » lui dit Pierre de Navarre.

« On pouvait en faire des chrétiens, » reprit Ximénès.

Les succès politiques et militaires de Ferdinand n'emportaient pas les méfiances dont il se nourrissait. Il le fit voir à Gonzalve de Cordoue à propos de son état de dépenses sur la campagne de Naples ; dépenses jugées trop onéreuses par la commission des finances, chargée de les examiner.

Le roi, qui la présidait, y mit quelque malice et serra de près Gonzalve de Cordoue, dont le ressentiment se traduisit dans cette note supplémentaire. « Un million pour la patience que j'ai mise à écouter un roi demandant des comptes au vainqueur qui lui a donné le royaume de Naples. »

Ambitieux comme Ferdinand, trompeur comme lui, le grand capitaine valait son maître ; et ce fut toujours entre le prince madré et le rusé soldat à qui duperait l'autre.

Ferdinand eut le dernier mot, ne tint envers Gonzalve aucune de ses promesses et se vengea, en l'écartant, de l'avoir redouté. Il prit même quelque plaisir à l'abaisser, comptant bien que sa retraite l'effacerait de la mémoire publique.

Tenu à distance du littoral d'Afrique où triomphaient

sans lui les troupes qu'il avait tant de fois conduites à la victoire, Gonzalve se montrait ulcéré de vieillir dans l'isolement, languissait sans crédit sous le poids d'une réputation qui ne pouvait plus grandir ; exclu désormais d'un règne qu'il avait fait glorieux, il en souffrait dans sa santé autant que dans son orgueil.

Christophe Colomb était mort négligé par son roi, oublié par ses contemporains ; Gonzalve de Cordoue devait finir comme lui.

Ferdinand était ingrat par système et jaloux par instinct, toujours enclin à prendre le mérite pour une rivalité, estimant n'avoir donné à personne le droit de compter sur sa parole. Oublieux des engagements pris et des services rendus, ne se souciant que du but, ne voyant que le résultat, il appréciait les talents sans croire à la vertu, ne connut d'autres lois que celles de l'intérêt, n'eut d'autres joies que celles de l'ambition.

C'est surtout depuis 1504, laissé à lui-même par la mort d'Isabelle, qu'il éleva la tromperie à la hauteur d'un sacerdoce.

Les Anglais l'appelèrent « Ferdinand le perfide. »

Ximénès s'aperçut à son tour qu'Isabelle n'était plus là, et qu'il fallait compter avec la mauvaise foi du souverain.

La prise d'Oran avait mis Ximénès en goût de conquêtes sur les Maures ; la marche sur Bougie le tentait, et il l'eût entreprise sans Ferdinand, qui commençait à se fatiguer de l'autorité du cardinal dans les conseils de la couronne.

Un billet du souverain au commandant en chef de l'armée d'Afrique fut placé sous les yeux de Ximénès et ne lui laissa pas d'illusion.

« Empêchez le bonhomme de revenir en Espagne, écrivait Ferdinand à Pierre de Navarre. Il faut user sa personne et son argent. »

Le propos était dur ; Ximénès s'en fâcha, quitta l'armée et partit pour Tolède pendant que le roi s'occupait à voir clair dans le jeu de Louis XII, en même temps qu'à expulser de Naples les Juifs que l'opposition publique l'avait empêché d'y brûler.

Ferdinand allait être d'ailleurs violemment intéressé par les nouvelles de France, où François I^{er}, successeur de Louis XII, en 1514, se montrait entreprenant, s'ouvrant bientôt par la journée de Marignan le chemin du Milanais. L'en empêcher obsédait le roi d'Espagne, qui ne trouvait plus que dans l'intrigue une distraction à ses infirmités.

Ferdinand n'avait que 62 ans, mais sa santé se perdait, ses forces ne reprenaient pas ; dans son âme, fermée à l'affection, l'ambition seule veillait encore.

Don Carlos, prévenu que son aïeul s'affaiblissait, voulut être informé et dépêcha son précepteur sous un prétexte auquel Ferdinand ne se méprit pas. « Que me veut cet homme, dit-il. Vient-il voir si je mourrai bientôt ? »

L'audience fut courte.

L'envoyé de Don Carlos sentit qu'on se méfiait, se vit surveillé, puis interné dans un monastère ; mais il

savait ce qu'il voulait savoir, c'est que les jours du roi étaient comptés.

Ferdinand cherchait encore, en parcourant le pays, à tromper ses défaillances et son agitation. Il voyageait en Estremadure, prêtant une oreille complaisante aux prédictions d'une prophétesse dont les paroles encourageantes le rassuraient un peu, quand il fut arrêté par son mal dans la petite hôtellerie de Truxillo.

Se sentant perdu, il appela son confesseur et remit aux ministres le testament par lequel il déshéritait Don Carlos, le fils aîné de Jeanne, alléguant que, né à Bruxelles, Don Carlos n'aimait que les Flamands et ne serait jamais que flamand.

Il désignait Ferdinand, second fils de Jeanne et de Philippe, comme seul héritier de ses couronnes.

Les ministres, se refusant à admettre une pareille dérogation aux lois du royaume et au principe d'hérédité, résistèrent aux volontés du roi, qui dut se résigner à laisser le trône à Don Carlos, mais seulement après la mort de Jeanne et sous la régence de Ximénès.

Une fois en règle avec sa conscience et ses rancunes, Ferdinand s'éteignit après le règne de quarante-deux ans qui fonda la monarchie espagnole et prépara la gloire de Charles-Quint.

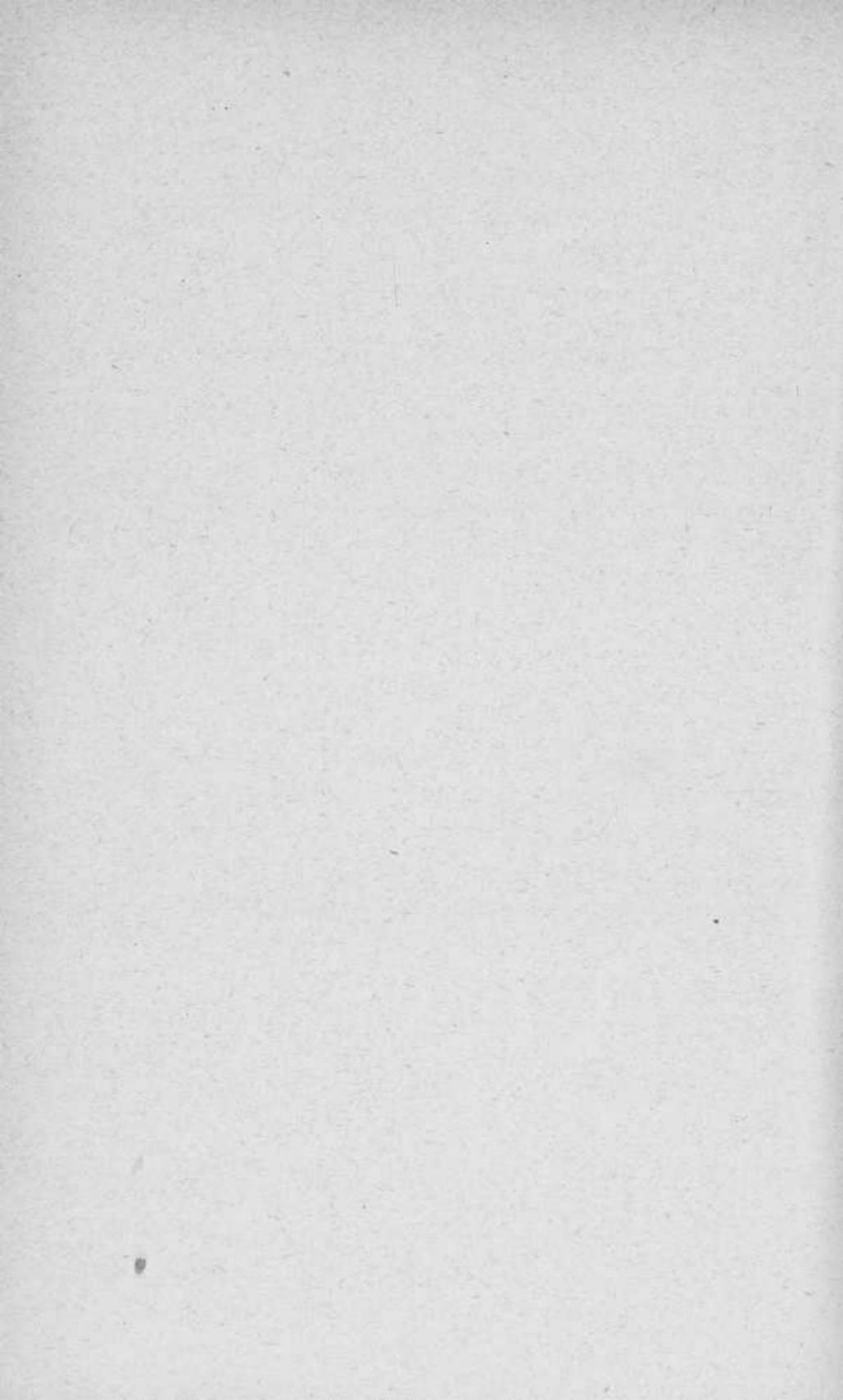
S'il fut illustre par les événements, Ferdinand resta petit par le caractère et fit de grandes choses sans avoir une pensée vraiment grande. Il n'avait d'abord gravité qu'en satellite autour de l'astre auquel il doit le rayonnement qui s'attache à son nom. L'histoire,

cet éternel recommencement des choses, s'est montrée juste en ne lui attribuant qu'une place secondaire à l'ombre d'Isabelle, qui atteignit la grandeur pendant qu'il s'imposait par son habileté.

Jeanne, retenue par son père dans la tour de Tordé-sillas, y vivait entourée de respects, servie comme à Burgos. Elle n'en était pas moins retenue; et l'imagination populaire, déjà surexcitée après la mort de Philippe, s'enflamma à celle de Ferdinand.

Il se fit une légende. Une ligue se forma; celle de Padilla, qui paya de sa tête ses revendications en faveur de la fille d'Isabelle.

Ximénès, voyant le danger, s'était hâté de proclamer la déchéance de Jeanne et l'avènement de son fils Don Carlos.



CHAPITRE XXI

CHARLES-QUINT I

Don Carlos avait seize ans à la mort de son grand-père et résidait à Bruxelles, occupé d'exercices militaires, très bien élevé par Adrien d'Utrecht, son gouverneur, qui avait pris sur lui un empire absolu. La confiante soumission du jeune prince ne faisait guère prévoir l'éclatant avenir du souverain qui allait remplir de son nom la première moitié du XVI^me siècle, non seulement par le nombre de ses couronnes, mais par son énergie et ses capacités. Sa supériorité personnelle ne devait s'affirmer qu'après la mort de Ximénès, auquel, sur le conseil de son gouverneur, Don Carlos laissa la régence que l'archevêque de Tolède tenait de la confiance du feu roi.

Il y eut bien une co-régence, celle d'Adrien d'Utrecht, mais ce ne fut que pour la forme ; Ximénès, qui aimait les réalités du pouvoir plus que ses apparences, n'en céda que les honneurs à Adrien d'Utrecht.

Ximénès avait des goûts austères, observait dans son palais épiscopal la règle monastique, gardait le froc sous ses habits pontificaux, couchant sur la dure, se nourrissant de légumes, pendant que l'opulence de son archevêché mettait tous les luxes à sa disposition.

Sous ce détachement veillait une volonté de fer qu'il mit au service du nouveau roi, avec son expérience et son habileté. Son génie politique était à la hauteur des circonstances, qui s'annonçaient compliquées.

Jeanne vivait encore, investie, quoique incapable, du gouvernement de Castille et d'Aragon que les Espagnols n'entendaient pas aliéner de son vivant. Elle végétait à Tordésillas, oublieuse de son rang, ne voulant ni s'habiller, ni sortir, refusant de manger si on la contrariait. Ximénès intervint, changea l'entourage, prescrivit des distractions, exigea que Jeanne allât à la messe en dehors du château et acceptât les hommages de la population.

C'était quelque chose, mais les Castellans ne s'en contentèrent pas, estimant que le titre de roi appartenait à Jeanne et qu'il y aurait de la part de son fils usurpation et inconvenance à le prendre.

De son côté, la petite cour de Bruxelles ne s'arrêtait pas à ces scrupules spécieux et poussa Ximénès, qui enjoignit aux grands de se rendre, les prévenant que, dans la journée même, Don Carlos serait proclamé roi de Castille et d'Aragon.

Comme ceux d'Aragon persistaient à ne connaître que Jeanne, Ximénès passa outre et commença la vi-

goureuse campagne de déblaiement qui devait ouvrir le chemin du trône à un prince auquel n'allait pas le sentiment public.

Ximénès poursuivit cette campagne et marcha sur les grands, sévère, mais désintéressé, dur aux fraudeurs, circonspect dans ses choix, ne se souciant que de l'assentiment de son jeune maître, qui lui écrivit de Bruxelles plusieurs lettres de félicitations.

Le but de Ximénès était d'assurer l'autorité royale par l'abaissement des grands, qui résistèrent en vain; et comme une délégation de la noblesse castillane venait lui réclamer l'exhibition de ses pouvoirs « mes pouvoirs, les voilà » répondit Ximénès en conduisant les députés à une fenêtre ouverte sous laquelle se tenaient des artilleurs et des soldats.

L'argument porta.

Les nobles comprirent que, à s'engager davantage avec un ministre de cette trempe, ils risquaient de perdre le peu qui leur restait.

Entre temps, Ximénès battit les troupes de Jean d'Albret, ancien roi de Navarre, qui prétendait rentrer en possession de cette province, puis se rendit au devant du jeune roi.

Une violente indisposition attribuée à un empoisonnement et aussi à la nouvelle inattendue que le roi se proposait de se passer de ses services, prit Ximénès en route, à la suite d'un repas dans lequel on lui avait servi de la truite. Ce mal subit s'aggrava rapidement et l'emporta le 8 novembre 1517.

Ximénès mourait sans avoir revu son maître, sans avoir pu lui recommander de ménager les Castellans et les Aragonais, restés fidèles à Jeanne et dont les méfiances survivaient à tous les expédients.

Charles, qui déjà méditait de saisir les rênes du gouvernement, apprit avec calme la mort de son ministre, alla voir sa mère, toujours mélancolique, reçut en Castille un serment que les Cortès ne lui prêtèrent pas sans difficultés, retrouva en Aragon, en Catalogne, la même froideur et les mêmes réticences, obtint pourtant le titre de roi, mais conjointement avec Jeanne, et apprit à Barcelone la mort de son grand-père paternel, Maximilien, empereur d'Allemagne.

Cette mort ouvrait la succession de l'empire et fut le commencement de la rivalité entre les deux souverains d'Espagne et de France ; l'un et l'autre visant la couronne impériale et préparant leur élection.

François I^{er}, successeur de Louis XII, obstiné comme lui, avait dès son avènement fait valoir sur le Milanais les droits qu'il tenait de sa mère, Louise de Savoie, et devait passer vingt-huit ans de son règne à la poursuite de cette vaine et fragile possession.

La journée de Marignan, au soir de laquelle il avait reçu de Bayard — chevalier sans peur et sans reproche — l'ordre de chevalerie que lui méritait sa bravoure, ouvrit aux Français le chemin de Milan, amena la paix de Noyon et valut à François I^{er} une situation exceptionnelle.

Tout semblait lui sourire et l'appeler au premier

rôle ; sa figure, sa jeunesse et ses dons, un caractère ouvert, le sens de l'art et les goûts d'un lettré, du courage et de l'esprit, des envolées généreuses ; mais ses passions gâtaient ses qualités. Ses légèretés, qui furent trouvées charmantes, ses faiblesses, que tout le monde excusa, — cause pourtant de la vénalité du pouvoir et de prodigalités ruineuses — entraînèrent son indépendance avec sa dignité, et le firent inférieur à son rival, moins brillant, mais plus solide.

Malgré ses illusions, sa frivolité, François I^{er} n'apprit pas sans colère que le nouveau roi d'Espagne, maître déjà de tant de pays, aspirait encore à la couronne d'Allemagne et se présentait aux suffrages des électeurs de l'empire.

Il avait été entendu entre les deux prétendants que la paix ne serait pas rompue quel que pût être le résultat de l'élection, mais cette concurrence n'en emporta pas moins les résolutions prises ; et quand François I^{er} sut que son prestige, son or et ses promesses ne balançaient pas les raisons politiques dont son compétiteur allait bénéficier, il en prit l'aigreur jalouse qui ne le quitta plus.

Charles fut élu.

Cette élection souhaitée fit diversion pour lui aux émeutes de Sicile, aux incursions des Maures sur les côtes d'Andalousie et à ses propres ennuis avec les Espagnols.

Aussitôt l'empereur absorba le roi, et Charles-Quint se montra si impatient de partir pour l'Allemagne, que

les grandes villes espagnoles en prirent de l'ombrage et cherchèrent à le retenir par l'envoi de députations qui ne furent pas reçues.

Valladolid s'en offensa au point que le monarque dut quitter précipitamment la ville.

Le désir de ceindre ses nouvelles couronnes, désir entretenu par un entourage de Flamands peu scrupuleux, haïs des Espagnols, pressés de rentrer en Flandre, n'était pas le seul mobile de ce départ hâtif.

La Réforme prêchée par Luther faisait en Allemagne et dans les Pays-Bas des progrès inquiétants ; puis, le roi de France ne dissimulait plus son désir de se rattraper de son échec à la diète d'Augsbourg sur la Navarre, et peut-être sur Naples. Il fallait donc sans plus de retard gagner les Pays-Bas, aller à Augsbourg, agir contre Luther, nouer des alliances contre François I^{er}, en chercher à Venise, à Rome, en Angleterre surtout, où régnait Henri VIII, alors gouverné par Wolsey, prélat plus intéressant par son intelligence que par son caractère.

Charles-Quint, peu soucieux des mécontentements qu'il laissait en Espagne et des efforts tentés pour l'y retenir, fit voile pour la Flandre, ne s'y attarda pas, cingla sur Douvre et mit la main sur Wolsey, que François I^{er}, de son côté, cherchait à circonvenir, l'appelant son père, son tuteur, son ami.

Ces prévenances intéressées n'engagèrent ni le rusé cardinal ni le maître ombrageux qui avait encore sur le cœur le faste déployé par le roi de France au camp

du Drap d'Or, et aussi sa supériorité musculaire dans la lutte corps à corps qui avait solennisé cette entrevue fameuse.

Henri VIII, terrassé par le roi de France, s'était relevé moins satisfait que son royal antagoniste, et n'avait pas encore oublié sa mortification.

Il laissa faire le cardinal Wolsey, facilement gagné par une pension et des promesses aux vues de Charles-Quint, qui alla se faire couronner à Aix-la-Chapelle, puis se rendit à Augsbourg, où Luther, appelé devant la Diète et condamné par elle, le 6 janvier 1521, échappa à l'exécution de la sentence prononcée contre lui par les soins de l'électeur de Saxe qui le cacha en Thuringe, au château de la Wartbourg.

Entre temps la guerre s'était rallumée en Flandre, en Navarre et dans les Pays-Bas.

Charles-Quint reprit la Navarre aux Français, qui l'avaient occupée, fut battu devant Mézières par Bayard et finit par expulser François I^{er} de Gênes et de Milan ; donnant dès ce moment la mesure de son activité et de sa décision, de son habileté à discerner les talents, de sa science dans le commandement des hommes ; se révélant général d'armée et politique habile, sûr de lui-même et de sa volonté, libre de toute influence ; supérieur en cela à Henri VIII comme à François I^{er}.

Son génie rude et dur, quoique traversé de courants mystiques, connut la ruse et ne recula pas devant la perfidie ; mais Charles-Quint n'en fut pas diminué, et

resta grand, plus par son règne extraordinaire que par son œuvre ; n'ayant rien fondé de durable à cause de l'immensité même de son champ d'action et des éléments composites dont son pouvoir était formé.

Ses premiers succès n'entraînèrent pas les Espagnols, plus occupés de saper l'autorité de la couronne que des grandeurs naissantes de l'ère impériale et des chevauchées continuelles de son chevalier errant.

Ils s'étaient soumis, rongéant leur frein, aux lois de l'adroit administrateur que fut Ximénès, puis avaient passé de ses mains autoritaires à celles moins désintéressées d'un régent flamand ; surveillés aussi par le Saint-Office qui, promptement, n'y regarda pas de très près pour brûler les endurcis ou pour décapiter ceux qui, après avoir failli, ne persistaient pas dans leur erreur.

Ferdinand ne s'était pas trompé en prévoyant que Don Carlos serait toujours plus flamand qu'espagnol ; ce qu'il fut en effet, moins intéressé par les affaires de la péninsule que par celles d'Allemagne, de Flandre et d'Italie, où manœuvraient ses troupes, où se nouaient ses intrigues politiques.

Son élection à la couronne impériale avait fait de son règne un règne cosmopolite, qui tint plus de place dans l'histoire de l'Europe que dans celle de l'Espagne, où Charles-Quint ne résida que par intermittence, où il ne revint que lassé des grandeurs qu'il avait épuisées, avant de les reconnaître fragiles et misérables.

Ce règne fut celui de l'empereur Charles-Quint

d'Allemagne beaucoup plus que celui du roi Charles I^{er} d'Espagne ; et c'était là ce que les Espagnols n'admettaient pas sans ombrage, regardant avec une jalousie inquiète à la physionomie flegmatique de ce prince, flamand par son langage, ses manières, son entourage surtout ; entourage composé d'étrangers avides, auxquels allaient les honneurs, les dignités, les meilleures places.

Jusqu'au règne de Ferdinand et d'Isabelle, la péninsule s'était absorbée dans ses revendications intérieures, se cherchant elle-même, exclusivement occupée à se former en nation compacte, virile et fermée.

Elle est partout maintenant avec son nouveau roi, en possession de toutes ses forces, à l'apogée d'une fortune sans rivale dans le monde.

Charles-Quint tient dans ses mains l'écheveau des affaires de l'Europe, qu'il remue par la guerre et la diplomatie. Il règne sur l'Allemagne et surveille l'Angleterre de Henri VIII, qui n'a pas encore fondé son ascendant. Il domine l'Italie que son effort dans le domaine de l'art et de la pensée semble avoir épuisée. Il arrête François I^{er} sur le chemin de Milan.

Christophe Colomb lui a légué l'Amérique ; Pizarre, Fernand Cortès étendent son empire colonial.

Charles-Quint a autant d'ambition que de capacités et domine le XVI^m^e siècle ; mais il se sert de la péninsule plus qu'il ne s'en occupe. Il y prend l'or nécessaire à sa flotte et à ses troupes, lui demande ses hommes d'Etat, ses capitaines, les bandes disciplinées

qui traversent l'Europe ; il y veut la noblesse déprimée, le clergé obéissant, le peuple incliné devant sa gloire. Il assouplit à ses vues le caractère de la péninsule, emportée bientôt par un esprit de domination universelle, moulée aussi par le catholicisme auquel Loyola donne une milice, dont le duc d'Albe est le champion, et à l'ombre duquel s'affirme la royauté absolue telle qu'elle s'est levée sur les ruines des institutions féodales.

Devenue la tête du colosse qui a pris pied partout, agglomérée dans l'immense monarchie sur laquelle le soleil ne se couche jamais, l'Espagne impériale dont la langue et la réputation se répandent en Europe, mais d'où sont éliminés tous les éléments contraires au césarisme, où l'or d'Amérique a changé les cœurs en changeant les fortunes, n'est plus qu'un Etat dans l'Etat. Elle se dépense pour soutenir les querelles de la maison d'Autriche, à la poursuite d'une prédominance qui ne lui profite pas ; elle est pour Charles-Quint un instrument militaire comme elle sera pour Philippe II un instrument religieux.

Tous deux, le père par l'excès de son militarisme ; le fils par le zèle pieux dont il enveloppera ses vues dominatrices, prépareront l'abaissement de l'âme espagnole et l'éclipse du pays.

La souveraineté des deux mondes n'aura été pour l'Espagne qu'une brillante aventure.

C'est peut-être par cette déchéance même autant que par ses hauts destins, par la grandeur de sa chute

autant que par celle de ses souvenirs, qu'intéresse cette terre des contrastes, dont la physionomie est à part, et qui ne ressemble à aucune autre.

Terre héroïque et galante du *Cid* et de Don Juan, de sombres inquisiteurs, de moines farouches et de princes endormis ; résolue et toujours subjuguée, apathique et violente, sinistre et pittoresque, qui fut tout, puis plus rien ; et à laquelle le poète, l'artiste et le penseur ne peuvent regarder avec indifférence.

Charles-Quint n'y cherche pas seulement des capitaines et des marins ; il y distingue les grands esprits et les talents d'un âge qui sera celui de la Renaissance espagnole, sœur de la Renaissance italienne.

Age de transformation et de rajeunissement, qui tira de sa léthargie le monde civilisé et l'entraîna dans un mouvement de surprenante métamorphose.

La première entre les nations, l'Italie s'était souvenue, interrogeant ses ruines, évoquant son passé, s'éveillant à la voix de l'histoire et de la poésie. Le long séjour des Espagnols en Italie, où se levait le siècle de Léon X, leur valut le contact rénovateur qui communiqua à la péninsule ibérique le goût des choses de la pensée, la fit créatrice dans la région sereine des arts et des lettres, la dotant d'œuvres et de monuments empreints du caractère mystique et religieux d'une nation que l'esprit de la Réforme n'avait pas pénétré.

Charles-Quint avait lui-même le sens de l'art, celui de la peinture surtout. Il aimait les tableaux et s'éprit du Titien, qui vivait à Venise, entouré de seigneurs et

d'amis; peu pressé de quitter ce fastueux séjour pour répondre aux demandes des princes de son temps qui ne voulaient être peints que par lui. Il se montra pourtant complaisant pour l'empereur, fut appelé à Bologne et retenu à Madrid, ne négligeant aucune occasion de prouver son dévouement.

Charles-Quint le lui rendait en flatteuses prévenances et alla jusqu'à se baisser pour ramasser le pinceau du maître, un jour que celui-ci l'avait laissé tomber.

Le trait ne fut pas perdu pour le Titien, qui ne se lassa pas de mettre ce pinceau au service du monarque, de reproduire ses traits, de faire pour lui des toiles qui ornèrent les résidences royales puis le couvent de St-Just, avant de passer au Musée de Madrid qui a gardé plus de quarante toiles du maître vénitien.

Ce musée sans pareil, digne de ce que fut l'Espagne, et qu'il faut avoir vu pour bien connaître Vélasquez et Murillo, Charles-Quint en fut le premier fondateur. Il ne se fit pas alors en Allemagne, en Italie, en Flandre, une œuvre un peu importante, qu'elle ne fût aussitôt envoyée au roi d'Espagne. Les grandes peintures du XVI^{me} siècle affluèrent à l'Escorial sous le règne de Philippe II; et ses successeurs — ceux de la maison d'Autriche comme ceux de la maison de Bourbon — même nécessaires et déçus, trouvèrent encore quelque argent pour acheter des tableaux.

Vint, avec Charles II, le dernier degré de l'appauvrissement; et de belles œuvres passèrent à l'étranger.

Ferdinand VII, puis sa fille Isabelle II, réunissant plus tard ce qui en restait, formèrent le Musée de Madrid, dont l'Ecole espagnole, avec ses sombres et lumineuses peintures; l'Ecole flamande, avec Rubens et Van Dyck; celles de Rome, avec Raphaël, et de Venise, avec le Titien, ont fait un sanctuaire de l'art.

Deux toiles magistrales de ce dernier peintre y marquent deux parts de la vie de Charles-Quint.

Dans le tableau de la Trinité que nous retrouverons au couvent de St-Juste, c'est la part de la dévotion contemplative, alors que le souverain s'est réfugié d'un monde qu'il avait d'abord trouvé trop petit pour le contenir, dans une retraite appelée claustrale.

Celle ensuite, dans le Charles-Quint à cheval, de la volonté froide, immuable, et que rien ne détournera.

Il ne faut pas chercher l'âme sous la physionomie résolue — espagnole par l'orgueil, flamande par la raideur — de ce cavalier, maître de sa monture, des hommes et de lui-même.

Il y a là comme le reflet d'un esprit absolu; c'est le génie même du commandement.

Le regard perçant sonde l'espace et les consciences. Toutes les résistances céderont sous ce gantelet de fer posé sur les deux mondes, à l'heure des voyages incessants et des guerres jamais finies.

Nous sommes à cette heure-là; à celle du rêve aventureux d'une monarchie universelle sous le sceptre de la maison d'Autriche.

CHAPITRE XXII

CHARLES-QUINT

II

Ce rêve est celui de Charles-Quint.

Il voit les Castillans en Amérique, les Aragonais en Italie, les Espagnols partout, avec leurs bandes résistantes ; des murailles humaines. Il veut l'action, l'action toujours ; jaloux d'une prépondérance dont le souci ne le quitte pas ; insatiable de mouvement.

Le mouvement semble être devenu la loi de ce règne militant, très en dehors, où les tractations avec Henri VIII, roi d'Angleterre, les démêlés avec François I^{er}, roi de France, les entreprises contre la Hongrie du sultan Soliman, l'obstination des protestants d'Allemagne et de Flandre, les brouilles et les réconciliations avec Florence, Venise et Rome, les ligues qui surgissent en Espagne pour la revendication des franchises municipales et le redressement des griefs nationaux, ont tour à tour une part intensive.

La bataille est partout, comme la personne du sou-

verain, qui a le besoin, le don d'ubiquité, dont la pensée est toujours là où peut se passer quelque chose, et qui entend avoir la première place dans les événements pressentis ou provoqués.

L'Espagne, que Charles-Quint a laissée ombrageuse et méfiante, lui envoie parfois de mauvaises nouvelles. Le silence qu'il lui demande ne s'y fait pas encore ; l'esprit d'autonomie y résiste au Césarisme ; la péninsule se débat avant de se soumettre, vise l'abaissement de l'autorité royale en même temps que celui des nobles au profit des bourgeois.

Le double caractère des mouvements de cette époque se marqua clairement lors de la prise d'armes des gens de Tolède à l'instigation de Jean de Padilla ; gentilhomme intrépide et fier, qui a écrit avec son sang l'histoire d'une insurrection dont il est resté le trait le plus intéressant.

Le succès couronna d'abord l'audacieux coup de main dont les immunités municipales, l'avènement au pouvoir des citoyens des villes, étaient le but avoué, et qui livra le gouvernement, au nom des cités confédérées, aux Communeros, ou compagnons de la Sainte-Ligue.

Adrien d'Utrecht, l'ancien précepteur de Charles-Quint, alors successeur de Ximénès et régent du royaume, dut licencier ses troupes ; Jean de Padilla courut à Tordésillas où Jeanne, qui lui fit d'abord un accueil favorable, retomba dans sa mélancolie et ne donna pas sa signature.

Cet incident enlevait à la Ligue sa force essentielle et fut caché aux Castillans, qui voyaient déjà la fille d'Isabelle rendue au trône et ne cachaient pas leur joie.

Les grands, d'autre part, avaient suivi les ligueurs dans quelques-unes de leurs réclamations, mais refusèrent d'aller plus loin quand ils s'aperçurent qu'ils étaient menacés eux-mêmes dans leurs dernières prérogatives.

Charles-Quint apprit en Flandre, où les affaires d'Italie le laissaient désarmé, un mouvement qu'il para par son habileté ; se montrant conciliant, offrant une amnistie, s'engageant à ne plus donner à l'Espagne de régents étrangers. Les ligueurs se voyant craints, se firent exigeants, répondirent par des remontrances aux avances du souverain, posèrent des conditions ; celles entre autres que les impôts seraient diminués et ramenés au taux établi par Isabelle, que des troupes étrangères ne seraient jamais introduites en Espagne, où Charles-Quint résiderait désormais, promettant en outre de ne se marier qu'avec l'assentiment des Etats.

En même temps que ces conditions, l'empereur apprenait que la noblesse et le clergé se prononçaient pour lui, ce qui changeait les choses et ses propres dispositions.

Les Communeros furent alors informés que leurs délégués seraient mal accueillis, et la députation s'abs tint.

Des deux côtés on leva des troupes, qui se heurtèrent à Villalar, où Padilla chercha la mort sans la trouver et tomba vivant aux mains des impériaux.

Il marcha au supplice et mourut pour sa cause avec la constance qu'il avait mise à la servir.

La hauteur de son caractère est dans sa dernière lettre.

L'autorisation d'écrire à sa femme consola ses derniers instants; ce mâle et touchant adieu est venu jusqu'à nous.

« Si vos peines, écrivait-il, ne m'affligeaient pas plus que ma mort, je me trouverais parfaitement heureux.

Il faut cesser de vivre; c'est une nécessité commune à tous les hommes; mais je regarde comme une faveur particulière du Tout-Puissant une mort comme la mienne.

Il me faudrait plus de temps que je n'en ai pour vous écrire des choses qui puissent vous consoler; mes ennemis ne me l'accorderaient pas, et je ne veux pas différer de mériter la couronne que j'espère.

Je ne veux pas fatiguer le bourreau qui m'attend, ni me faire soupçonner d'allonger ma lettre pour prolonger ma vie.

C'est dans ces sentiments que j'attends le coup qui va vous affliger et me délivrer. »

Il ajouta à ces lignes un mot d'adieu pour Tolède, sa ville natale.

« A toi, couronne d'Espagne, lumière du monde,

Jean de Padilla t'annonce comment par le sang de ses veines tu vas cueillir de nouveaux triomphes.

Je te prie, comme ma mère, d'accepter la vie que je vais perdre, car Dieu ne m'a rien donné de plus précieux à t'offrir. Je tiens plus à ton estime qu'à la vie. Je quitte la plume, car dans ce moment même je sens le couteau près de moi; plus touché de la douleur que tu vas éprouver que de mes propres maux. »

Les Communéros, frappés d'impuissance par le choc de Villalar et par la mort de Padilla, renoncèrent à la lutte, sauf à Tolède, où la veuve de Padilla, entretenant l'ardeur civique et l'esprit de résistance, parcourait vêtue de deuil, son enfant dans les bras, précédée d'un tableau où son mari était représenté au moment de tomber sous la hache, les rues de la ville assiégée.

Le clergé, qui la soutenait, finit par découvrir qu'il y avait de la magie dans son affaire et du démon dans son esprit. La ville affamée se découragea et se rendit aux impériaux, qui avaient pris Tordésillas et emmené Jeanne, drapeau des Communéros.

C'était la fin de la Ligue, non de la guerre civile, qui s'étendit à Valence, à Majorque, versa dans l'anarchie, le pillage, les supplices, les incendies, périt de ses violences, entraîna dans son naufrage les principes démocratiques.

Les grands revinrent au pouvoir; et Charles-Quint, dégagé des soucis que la Sainte-Ligue lui avait donnés, mérita sa victoire par sa modération. Il ramena les

Castillans en prenant leurs usages et en parlant leur langue, heureux de la nouvelle qui lui venait de Rome, où l'élection de son ancien précepteur, Adrien d'Utrecht, comme successeur du pape Léon X, mort en 1522, augmentait sa propre influence et lui apportait de nouvelles forces.

Quoique très court, le règne d'Adrien VI ne fut pas en effet sans aider Charles-Quint à chasser les Français d'Italie.

Duel toujours imminent entre les deux souverains qui ne voulaient ni perdre ni rendre le Milanais.

Campagne toujours reprise, et qui recommença, ponctuée par la trahison du Connétable de Bourbon, par la mort de Bayard — mort pleurée même de ses ennemis — par la captivité de François I^{er} et la signature, en 1525, du traité de Madrid.

Une intrigue de cour avait enlevé à François I^{er} un de ses meilleurs auxiliaires en la personne du chef de la maison de Bourbon, le duc Charles, fait connétable à la journée de Marignan, avant d'être malmené par la reine-mère, Louise de Savoie, qui avait jeté les yeux sur lui et voulait l'épouser.

Le connétable n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

De là une sourde colère qui lui valut des ennuis, des persécutions, et finalement le conduisit à la pensée d'offrir ses services à Charles-Quint et de prendre le commandement de ses troupes, puis de démembrer la France au profit du roi d'Espagne, de Henri VIII et de lui-même.

Cette défection précipita les événements et contribua au malheur de François I^{er} qui avait passé le mont Cenis et livra sous les murs de Pavie, le 25 février 1525, l'imprudente bataille dans laquelle, malgré sa vaillance et son courage, il tomba aux mains du connétable.

Captif de son rival, emmené à Madrid où Charles-Quint le traita rigoureusement, sans générosité, sans égards, François I^{er} s'exaspéra et parla d'abdiquer plutôt que de souscrire aux conditions requises. Sa santé s'altéra gravement dans cette prison de Madrid où sa sœur Marguerite vint le soigner avec un dévouement, une tendresse, un entrain qui hâtèrent sa guérison.

C'était un esprit prime-sautier, plein de grâce et de vie que celui de Marguerite de Valois, la Marguerite des Marguerites, ainsi que François I^{er} aimait à la nommer.

Elle avait épousé le duc d'Alençon avant d'être à Jean d'Albret, de devenir reine de Navarre et d'écrire l'*Heptaméron*; émule de Boccace par la liberté et l'attrait de ses récits.

Charles-Quint ne pouvait souhaiter ni l'abdication ni la mort de son rival. Il ne voulait que sa signature et modifia les conditions, très dures encore, du traité de 1526, traité par lequel le roi de France s'engageait à renoncer au Milanais, à livrer à l'empereur le duché de Bourgogne, à lui remettre comme otages ses deux fils, le Dauphin et le duc d'Orléans, à rendre au conné-

table de Bourbon ses biens et ses bonnes grâces, à épouser enfin Eléonore, sœur de son vainqueur.

Seule, cette dernière clause devait être exécutée.

Rentré en France, François I^{er} s'empessa de découvrir un abus de la force dans le traité de Madrid, envisageant que cette contrainte même dégageait sa parole. Charles-Quint lui fit de vaines sommations, reprit l'offensive et jeta sur Rome, où régnait le pape Clément VII, allié de François I^{er}, des bandes d'aventuriers auxquels le connétable de Bourbon, leur chef, avait promis le pillage de la ville éternelle.

Le connétable fut tué pendant l'assaut de 1527, mais ses bandes se souvinrent de sa promesse et mirent à sac la résidence papale.

Charles-Quint apprit la défaite de Clément VII avec une joie dissimulée ; heureux, comme adversaire du roi de France, de la chute de son allié ; contrit comme roi catholique de l'humiliation du chef de l'Eglise, enfermé au château St-Ange, témoin impuissant des dévastations de sa capitale.

Cette contrition de commande coûtait peu à la nature double de Charles-Quint, qui y alla de ses larmes, ordonna des processions et des prières publiques au sujet d'une délivrance qui dépendait de lui, prit le deuil à propos de l'infortune qui le faisait vainqueur.

Un souci plus réel se mêlait alors à ses regrets hypocrites.

Henri VIII, roi d'Angleterre, affecté de la situation du pape — auquel il ne s'était pas encore substitué —

jaloux aussi des succès de Charles-Quint, se déclarait contre lui et s'alliait avec François I^{er}.

Deux hérauts d'armes vinrent, en 1528, le signifier à l'empereur, en présence de sa cour.

La scène ne fut pas ordinaire.

Charles-Quint répondit à cette déclaration avec d'adroits ménagements pour le roi d'Angleterre et d'insultantes paroles pour le roi de France, qu'il dénonça comme étant sans honneur et sans foi, déchu de son rang de gentilhomme.

François I^{er} riposta par un violent démenti et provoqua l'empereur en combat singulier ; mais ce duel retentissant, publiquement annoncé entre les deux souverains, eut lieu par procuration entre les deux armées ; dans le royaume de Naples d'abord, sur lequel Lautrec s'était jeté avec les troupes françaises ; puis, en 1559, dans le Milanais, auquel François I^{er} dut renoncer une fois de plus, à la suite des combats sanglants qui aboutirent à la paix de Cambrai et laissèrent les deux champions également épuisés.

François I^{er} dut livrer ses alliés de Florence, de Venise et de Ferrare à Charles-Quint, qui se contenta de leur demander l'argent dont il avait besoin, garda la prépondérance en Italie et se hâta de s'y rendre, confiant la régence de l'Espagne — assouplie maintenant, éblouie aussi par les gloires d'un tel règne — non plus à un régent flamand, mais à sa femme, Isabelle de Portugal, fille de Jean III, qu'il avait épousée en 1526, et qui fut le seul sentiment de ce cœur fermé,

le seul amour vrai d'une vie traversée par d'incessants caprices.

Comment il eut le temps de l'aimer au milieu des agitations de sa vie militante, il serait hors de propos de se le demander.

Après être allé se jeter, à Bologne, aux pieds du pape Clément VII, — qu'il avait feint d'abandonner malgré lui aux aventuriers du connétable de Bourbon — l'empereur songea aux troubles confessionnels qui divisaient l'Allemagne et voulut y mettre ordre.

Ceux qu'on nommait les Luthériens, et qui ne s'appelèrent protestants qu'après leur protestation contre le décret de la diète de Worms — décret menaçant pour la doctrine et la personne de Luther — n'étaient plus une fraction négligeable ; leur intelligence et leur union faisaient d'eux une force avec laquelle l'empire devait compter.

Charles-Quint était trop clairvoyant pour ne pas le comprendre et mit tout en œuvre pour ramener à l'église romaine les villes et les princes dissidents. N'y pouvant réussir, il résolut d'étouffer les croyances qui résistaient à la persuasion comme à la menace, et poussa la diète d'Augsbourg à des sévérités dont les nouvelles venues d'Angleterre firent ajourner l'application.

Elles étaient surprenantes ces nouvelles, et de nature à jeter un singulier jour sur le caractère insaisissable du règne de Henri VIII. Règne de coups de tête, d'actes arbitraires ou criminels, de spoliations voulues,

d'assassinats intéressés ; règne qui dura trente-huit ans, autorisé par la servilité du parlement, et qui, chose bizarre, finit glorifié et regretté par les Anglais.

Henri VIII avait l'esprit absolu, impérieux et jaloux, mais il était impressionnable, facilement dominé, changeait de sentiment au gré de ses passions ou seulement de ses convenances.

Il avait d'abord combattu les réformateurs et publié contre Luther un écrit qui lui valut le titre de « défenseur de la foi » ; titre dont il démérita à propos de Catherine d'Aragon, sa première femme, fille de Ferdinand et d'Isabelle, qui avait cessé de lui plaire. Il souhaitait de convoler à de nouvelles noces avec Anne de Boleyn, voulait faire rompre son mariage, et sonda la cour de Rome, qui se montra défavorable.

Henri VIII résolut alors de se passer du consentement papal, de se séparer de Rome, d'embrasser la Réforme et de s'en déclarer le chef en Angleterre, n'hésitant pas à faire décapiter Fischer et Thomas Morus qui refusaient de le reconnaître comme souverain pontife.

Ce revirement de Henri VIII et son accord plus moral qu'effectif avec les Luthériens, furent un avertissement que Charles-Quint se garda de négliger et dont il se servit pour obtenir de la diète d'Augsbourg l'ajournement des peines édictées contre les protestants ; ajournement dont le schisme religieux de 1534 en Angleterre indiquait l'urgence à la sagacité de l'empereur.

Charles-Quint était d'ailleurs en sérieuses affaires avec les Turcs, qui menaçaient la Hongrie, puis se retirèrent devant ses troupes et le laissèrent libre de regagner l'Espagne, en passant par l'Italie où il ne prit que le temps de resserrer ses alliances contre François I^{er}.

Il avait à peine quitté l'Allemagne que les choses s'y gâtaient; la querelle ordinaire entre réformés et catholiques s'envenimant du schisme nouveau des anabaptistes de Munster, en Thuringe, où Jean Mathias et Jean de Leyde, prêchaient le baptême par immersion et la communauté des biens.

Jean de Leyde, dont Meyerbeer a popularisé la grandeur éphémère, ameutant le peuple, escaladant le pouvoir, s'était fait proclamer roi des anabaptistes, épuisant les orgueils et les joies de sa nouvelle fortune avant de les expier par son supplice.

A ce moment la pensée de Charles-Quint était à Barberousse, un corsaire couronné, fils d'un potier de Lesbos, auquel la couleur de sa barbe avait donné son nom, et qui faisait de Tunis et d'Alger des nids de forbans.

Ses brigandages infestaient le littoral méditerranéen.

Charles-Quint s'était promis d'en débarrasser les côtes d'Espagne et de délivrer les chrétiens retenus prisonniers par les pirates.

Il partit avec André Doria, cinq cents navires, trente mille hommes, et parut devant Tunis, qui se rendit.

Dix mille chrétiens, réduits en esclavage, lui durent la liberté ; et des hauts-faits de ce règne, la prise de Tunis fut peut-être celui qui ajouta le plus au prestige du monarque espagnol.

La chrétienté exalta son nom, oublieuse des abominations, des rapines et des tueries qui souillèrent cette victoire.

Trente mille personnes étaient tombées dans les rues de Tunis, changées en ruisseaux de sang, mais la libération des captifs chrétiens dont Charles-Quint venait de briser les fers, empêcha l'Europe de s'attarder aux ombres de cette expédition.

Quelques années plus tard, en 1541, l'entreprise se renouvela devant Alger d'où Barberousse, resté maître de cette ville, continuait à guetter la mer, multipliant ses incursions, apportant aux habitants des côtes d'Espagne et d'Italie l'esclavage et la mort.

Cette fois, ce fut un désastre, par suite de l'ouragan qui jeta au fond de la mer cent quarante navires de transport et quinze vaisseaux de guerre, paralysa l'action des troupes sur un sol détrempe, noya le camp espagnol dans des flots de boue liquide.

Les infidèles profitèrent du désarroi pour se jeter sur cette troupe d'élite, que Charles-Quint ne sauva qu'au prix d'efforts surhumains, honorant sa défaite par son courage et son sang-froid.

Plus de munitions, plus d'approvisionnements, peu de vaisseaux.

L'embarquement, devenu pressant, se compliqua

de toutes les difficultés et de tous les périls ; mais Charles-Quint ne se laissa pas abattre et se montra plus fort que son malheur.

Une fois en mer, la flotte, assaillie par une nouvelle tourmente, atteignit, dispersée, désemparée, les côtes d'Espagne et d'Italie.

CHAPITRE XXIII

CHARLES-QUINT

III

Entre l'expédition de Tunis et la déroute d'Alger, Charles-Quint qui semblait ne pouvoir se passer ni de l'agitation des flots, ni de la poussière des routes, était revenu à François I^{er}, s'emportant contre lui, au concile tenu à Rome par le pape Paul III, en invectives dont il devait ensuite regretter la violence; mettant le siège devant Marseille, bataillant en Savoie, dans le Piémont et dans les Pays-Bas.

Le siège de Marseille, malheureux pour ses armes, ne prépara aux impériaux qu'une retraite misérable, amena la trêve signée à Nice en 1527, puis l'entrevue d'Aigues-Mortes, où les deux rivaux se prodiguèrent les démonstrations d'une amitié qui dura peu.

La trêve de Nice rendit Charles-Quint à l'Espagne, où son séjour se passa en négociations avec les Etats de Castille réunis à Tolède et qui ne se pressaient pas

de voter les subsides nécessaires au paiement des troupes impériales.

La noblesse et le clergé se montraient particulièrement rebelles ; et Charles-Quint, désespérant de les ramener à lui, congédia les Etats, en convoqua d'autres essentiellement composés de députés des villes, moins difficiles que les premiers.

Cette importante évolution plaça sous l'influence immédiate du souverain la représentation des communes, enleva le pouvoir politique à celle des nobles et du clergé et consumma la soumission finale.

Le soulèvement des Gantois fit diversion aux débats nés d'un changement qui ne laissait au clergé que son influence morale et à la noblesse que ses privilèges honorifiques.

L'insurrection de Gand était de nature à préoccuper Charles-Quint, les Gantois ayant sollicité l'appui du roi de France et lui offrant de passer sous sa domination.

Toujours obsédé par la pensée du Milanais, François I^{er} ne se soucia pas de rompre la trêve de Nice pour la douteuse possession de Gand ; il informa Charles-Quint qui reconnut le service rendu par son rival en se confiant à lui et s'arrêta en France en allant à Bruxelles.

François I^{er} lui fit les honneurs de Paris en prince galant et fastueux ; mais s'il oublia sa prison de Madrid en fêtant son ancien geôlier, l'entourage s'en souvint et il ne manqua pas de gens à la cour de

France pour laisser entendre au roi que puisqu'il tenait Charles-Quint, il aurait tort de ne pas en profiter.

François I^{er} s'y refusa ; mais Charles-Quint flaira le conseil, pensa que le roi pourrait y revenir et qu'il serait imprudent de négliger les petits moyens.

La belle duchesse d'Etampes était alors toute puissante sur le cœur et sur l'esprit du roi, très jalouse malgré cela de Diane de Poitiers, favorite du Dauphin le futur Henri II.

Sa jalousie aidant, l'alliance de la duchesse était à ménager ; et Charles-Quint s'y prit de manière à ne pas la manquer.

Un jour que M^{me} d'Etampes lui présentait à laver, l'empereur laissa tomber comme par mégarde, au fond de l'aiguière, une bague en diamants d'un grand prix ; la duchesse s'en aperçut, retira la bague et la tendit au souverain qui refusa de la reprendre, alléguant qu'elle était en de trop belles mains pour ne pas l'y laisser.

L'attention fut jugée délicate ; la duchesse s'en montra reconnaissante au point d'instruire l'empereur des décisions prises au conseil présidé par le roi lors de la guerre qui se ralluma, deux ans plus tard, en 1542, entre les deux rivaux, malgré les témoignages échangés à Paris avant le voyage de Gand, dont la soumission, à l'arrivée de Charles-Quint, fut accompagnée de dures répressions et de fortes amendes.

La pacification de Gand fut suivie d'un voyage en

Allemagne où Charles-Quint se proposait d'intriguer avec les Réformés ou de lutter contre eux suivant les circonstances.

Ceux-ci lui réclamaient une déclaration publique à leur profit à laquelle l'empereur, qui savait la Hongrie infestée par les Turcs et méditait l'expédition d'Alger, trouva sage de ne pas se dérober. C'est même l'insuccès de cette expédition qui engagea François I^{er} à chercher des prétextes pour rompre la trêve de Nice.

Charles-Quint se vit alors obligé de batailler de quatre côtés à la fois; en Flandre avec les Français, sur le Danube avec les Turcs, en Calabre avec Barbe-rousse, en Allemagne avec les Réformés qui gardaient leurs méfiances malgré l'accord intervenu et qu'il fallut ramener par des concessions importantes.

C'était le moment du concile de Trente, puis de la diète de Spire, où Charles-Quint ne se retint pas de jeter un nouveau défi à François I^{er}, l'accusant de prolonger les maux de l'Eglise par son entente avec les Turcs et ses allures louches avec les Réformés, qu'il soutenait en Allemagne et brûlait à Paris.

La guerre recommença; et ce long démêlé prit fin à la paix de Crespy, signée le 18 septembre 1544, à l'avantage de Charles-Quint.

Le schisme d'Angleterre absorbait Henri VIII, aussi occupé de sa nouvelle situation de chef de l'Eglise anglicane que de ses mariages violents et successifs, contractés et rompus à la manière de Barbe-Bleue.

Peu à peu, il se désintéressa de la politique européenne et ne fit plus sentir son influence dans les affaires du continent.

Sa santé s'altérait. Un ulcère à la jambe le rendait inabordable ; et sa mort, survenue le 28 janvier 1547, fut le repos pour son entourage et pour lui-même.

Elle apporta plus que cela à Catherine Howard, sa dernière femme, qui eut le bonheur exceptionnel de lui survivre.

Henri VIII avait eu de Jeanne Seymour, sa troisième femme, un fils qui lui succéda sous le nom d'Edouard VI.

La même année, le 31 mars 1547, François I^{er} avait cessé de vivre, laissant le trône à son fils Henri II que Charles-Quint tenait pour un prince sans consistance ; comptant bien que sa vie se passerait au Louvre et que ce changement de règne lui ferait des loisirs.

Ces loisirs, il se promit de les utiliser contre les protestants, dont il n'avait plus besoin, que la mort de Luther laissait découragés et qu'il espérait réduire par force ou par adresse.

Les Confédérés de la ligue de Smalkalde lui répondirent par une prise d'armes qui ne fit d'abord qu'ap pesantir leur joug.

Un incident, celui de Sybille de Clèves, marqua les hostilités engagées avec les protestants et l'électeur de Saxe, et ne fut pas à l'honneur du monarque espagnol, qui se fit un instrument à son usage des sentiments les plus honorables du cœur humain.

La défaite de l'électeur de Saxe, trainé comme une victime décorative à la suite de son vainqueur, avait trouvé Sybille de Clèves, épouse de ce prince, enfermée à Wittenberg, capitale de ses Etats.

Charles-Quint, pour forcer la reddition de cette ville, imagina de mettre aux prises le devoir et l'amour, le sentiment conjugal et le patriotisme, et fit prévenir Sybille que son obstination coûterait la vie à son mari.

Sybille se rendit, et Wittenberg ouvrit ses portes.

Le succès de ce petit expédient permit à Charles-Quint de se vouer au désarmement des Confédérés de Smalkalde et au plan, toujours remis par l'étendue de ses Etats et le nombre de ses ennemis, de la condamnation par un concile des doctrines réformées.

Ce concile valut à l'empereur de nouvelles brouilles avec Rome, où régnait alors le fougueux Paul III ; brouilles suivies de contestations avec les princes allemands et la diète d'Augsbourg à propos de la transmission éventuelle de la couronne impériale, à la mort de Charles-Quint, sur la tête du futur Philippe II.

La raideur hautaine de Philippe, ses habitudes exclusivement espagnoles avaient déplu ; l'opposition de la diète fit manquer le projet cher à Charles-Quint, qui dut prier son fils de repartir pour l'Espagne.

Cet échec lui fut sensible et doubla l'amertume d'un événement qui porta une grave atteinte au prestige impérial.

Un changement était survenu en Saxe où se levait avec Maurice, le nouvel électeur, un adversaire résolu à secouer le joug de la maison d'Autriche et à délivrer le corps germanique du despotisme de Charles-Quint.

Il n'était pas facile d'endormir l'empereur ; et c'est pourtant ce que fit Maurice de Saxe, ménageant ses moyens, préparant clandestinement ses forces, adroit et silencieux dans la poursuite d'un plan patiemment mûri.

Sans éveiller les soupçons de Charles-Quint, Maurice avait réussi à nouer une entente avec Henri II, le nouveau roi de France, qui s'engagea à marcher sur la Lorraine pendant que les électeurs de Saxe et de Brandebourg attaquaient les impériaux.

Tout étant prêt, Maurice poussa le cri de guerre par un manifeste dans lequel il déclarait prendre en main la cause de la Réforme et de la constitution de l'empire incessamment menacées par l'autoritarisme espagnol ; plus spécialement encore la cause du landgrave de Hesse, son beau-père, injustement détenu par Charles-Quint.

Le mouvement, énergiquement conduit, s'étendit avec rapidité ; la plupart des villes de la haute Allemagne ouvrirent leurs portes à l'électeur pendant que Henri II s'emparait de Toul, de Metz et de Verdun.

L'empereur, pris à l'improviste, tenta de négocier, s'attardant à l'espoir d'un arrangement que l'électeur lui laissait entrevoir ; puis, enveloppé, sur le point

d'être fait prisonnier, il n'eut que le temps de s'échapper d'Inspruck par une nuit pluvieuse et des chemins dévastés, souffrant cruellement de la goutte, accompagné de quelques serviteurs munis de flambeaux et qui cherchaient à éclairer sa route.

Ce fut, jusqu'à la cité de Villach en Carinthie, un pénible et lugubre voyage au cours duquel le monarque fugitif, poursuivi par Maurice de Saxe, dut faire de mélancoliques réflexions sur les brusques retours de la fortune humaine.

De cette surprise résulta le traité de Passau, du 26 mai 1552; traité repris plus tard à cause des tergiversations et refus de Charles-Quint qui ne voulait rien céder, dut pourtant subir la loi du plus fort et souscrire, lui, le maître de l'Europe, aux conditions imposées par un petit prince qui avait été son courtisan, son obligé.

Le traité de Passau, tout à l'avantage et à la gloire de Maurice de Saxe, assurait à l'Allemagne le libre exercice du culte protestant et réconciliait l'empereur avec les membres du corps germanique, mais en stérilisant l'œuvre religieuse et politique à laquelle Charles-Quint avait voué son règne.

Le coup fut dur; et le souverain espagnol essaya de s'en distraire en prenant les armes contre Henri II et en marchant sur Metz avec des forces considérables.

Un nouvel échec l'attendait devant Metz, qu'il finit par abandonner, laissant ses quartiers jonchés de morts et de mourants.

D'autres revers s'ajoutant à celui de Metz devaient encore frapper l'empereur dont l'étoile semblait pâlir, mais qui resta debout, plus surpris qu'abattu sous les coups d'une fortune contraire.

Revers en Calabre, ravagée par les Turcs; en Hongrie, où le sultan Soliman continuait ses incursions; en Italie, où la ville de Sienne se donnait au roi de France, Henri II, où les troupes françaises, avant de se faire battre par les impériaux, remportaient la journée de Renti; au sein même de l'armée impériale qui se désagrège et se mutine parce que leur chef ne peut plus la payer; en Allemagne enfin, où les choses se font sans Charles-Quint ou contre lui.

Et en effet deux rivaux de même confession, protestants tous les deux, Maurice de Saxe et Albert électeur de Brandebourg, bataillent entre eux pendant la trêve issue du traité de Passau.

Déjà à cette époque, dans la maison de Brandebourg, berceau de celle de Prusse, en la personne de l'électeur Albert, se marquait intense et tenace le souhait de se tailler dans les Etats allemands une souveraineté prépondérante.

L'électeur Albert, hardi, violent, peu scrupuleux, foulant indifféremment, pour atteindre son but, les terres des catholiques et celles des protestants, se fit mettre au ban de l'empire et battre par Maurice de Saxe dans l'engagement qui coûta la vie à ce fondateur de la liberté civile et religieuse dans l'Etat germanique.

Maurice de Saxe mourait en pleine gloire, à 32 ans, après avoir paralysé le long effort de Charles-Quint contre l'esprit et les progrès de la Réforme dans le centre de l'Europe.

L'empereur le sentait avec plus de colère que de découragement et tenta de regagner en Angleterre le terrain qu'il perdait en Allemagne. Ayant renoncé à l'espoir de voir son fils Philippe ceindre un jour la couronne impériale, il voulut au moins lui faire partager celle d'Angleterre et s'occupa de lui donner en mariage Marie Tudor, fille de Henri VIII, héritière de son frère Edouard VI, et qui tout de suite se montra pressée d'effacer le crime d'abjuration de son père et de substituer au culte anglican la religion catholique.

Ce mariage qui fit prévaloir à la cour d'Angleterre le système d'intolérance appliqué par la couronne d'Espagne, ne se conclut pas sans une vive opposition de la Chambre des Communes, qui en prévoyait les conséquences et refusait d'y souscrire.

Le succès définitif patiemment poursuivi par Charles-Quint, compensa ses dernières déconvenues sans lui rendre toutefois son entrain et son activité. Ses forces physiques déclinaient; il n'avait plus le même ressort moral; le malheur le laissait assombri, désillusionné, fatigué du trône et de la vie, las de gloire et d'autoritarisme.

CHAPITRE XXIV

CHARLES-QUINT

IV

Charles-Quint avait 56 ans et songeait à poser le sceptre avant de quitter l'existence, obsédé maintenant par la pensée de renoncer à un pouvoir qu'il avait jusqu'alors refusé de partager même avec ses ministres.

Sa mère, Jeanne la folle, toujours considérée par les Castellans comme leur souveraine, venait de s'éteindre à Tordésillas. Sa mort rendait à son fils la libre disposition d'une couronne qu'il résolut de transmettre à Philippe alors âgé de 28 ans.

Cette aspiration à l'isolement après une vie d'entreprises et d'incessantes campagnes ; ce besoin de retraite et de silence après tant de mouvement et de bruit, étonnèrent son époque, mais veillaient au fond de cette âme compliquée.

Ame dure et fermée, mise en joie par le crépitement

des balles — une musique, disait-il, — sensible, à d'autres moments, au chant des psaumes et des cantiques ; toujours attirée par les cérémonies du culte.

Ame traversée de courants contraires, guerrière et romantique, paisible et remuante, contemplative et pourtant agitée, éprise de batailles et de pieuses méditations.

Jeune encore, à l'apogée de sa gloire, alors que Charles-Quint veut être le maître en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Amérique ; alors que, occupé dans le Milanais, à Naples et dans les Pays-Bas, il veille sur les Turcs ou sur les Maures d'Afrique, le chrétien fervent reparaissait sous le guerrier et l'administrateur.

Pénétré de la puissance miséricordieuse de l'Eglise, il apprenait par cœur les psaumes dont la poésie l'impressionnait, composant lui-même des oraisons d'un sentiment élevé. En pleine activité, le conquérant s'attardait à des pensées mystiques, au pieux attrait qu'avait pour lui la vie claustrale, au calme bienfaisant qu'il trouverait chez les moines.

Les préoccupations d'un pouvoir presque sans limites, l'abus du plaisir, comme celui du travail, l'avaient usé, vieilli. A faire face aux devoirs multiples et toujours grandissants d'une souveraineté si étendue, ses forces s'étaient épuisées. Il pliait sous le fardeau. Dans son esprit désenchanté, naturellement disposé à une sorte de mélancolie, se fit ardente la pensée d'une prochaine abdication.

Charles-Quint souffrait de la goutte, de névralgies dans la tête, d'irritations cutanées, d'un asthme persistant; et ses rêves de malade surmené allaient aux pentes ombreuses de la chaîne de l'Estrémadure.

Là, sur la lisière d'un bois de châtaigniers, dans un air salubre, un frais paysage, entouré de cultures, de grands arbres et de belles eaux, blanchissait le couvent de St-Just, que l'empereur avait visité et dont il se souvenait.

Sa résolution prise, il envoya ses ordres pour la construction d'un ermitage communiquant par la chapelle avec le monastère et ouvrant sur un jardin.

C'est pendant cette construction qu'il maria son fils Philippe à Marie Tudor et tint campagne pour la dernière fois; mais ce n'était plus le Charles-Quint à cheval que le Titien nous a légué.

A l'heure actuelle le souverain goutteux bataille, voyage encore, mais en litière, péniblement étendu, luttant contre les crises.

Cette litière étroite et basse, recouverte en cuir noir, l'Arméria de Madrid l'a conservée, avec les épées de Pelage, de Boabdil et de Fernand Cortès; avec les cuirasses de Christophe Colomb et d'Isabelle la catholique.

Dans cette collection d'un si vif intérêt, où les rois Maures vaincus à Grenade, à Lépante, à Tunis, ont laissé de belles armes, le XVI^me siècle est tout entier, avec ses armures damasquinées, ses ciselures fines et patientes, laissant des traces qui nous le font toucher au doigt.

Tout étant préparé pour l'abdication raisonnée qui devait ménager la transition d'un règne à l'autre, Charles-Quint se rendit à Bruxelles pour y donner connaissance de sa décision aux Etats convoqués à cet effet en séance solennelle le 25 octobre 1555.

La scène était nouvelle et ne fut pas sans grandeur.

Entouré de sa famille, d'un flot de princes et de grands d'Espagne, l'empereur avait son fils Philippe à droite du trône, ses deux sœurs à sa gauche ; Eléonore, reine de France, veuve de François I^{er}, et Marguerite, reine de Hongrie, régente des Pays-Bas.

Lecture faite de l'acte par lequel Philippe était investi de la souveraineté des Flandres, l'empereur se leva et parla avec simplicité, sans arabesques patriotiques, de ce qu'il avait fait, rappela les actions qui avaient grandi son règne, pris ses forces et le laissaient épuisé. L'immensité même des devoirs qu'il ne se sentait plus capable de remplir, lui faisait une loi de déposer ses couronnes et de remettre le pouvoir en des mains plus fermes que les siennes.

Ses paroles à Philippe, empreintes de sagesse et d'affection, jetèrent l'émotion dans l'assistance.

Comme témoignage de gratitude et de confiance filiales, l'empereur attendait de ce fils le soin des peuples qu'il lui remettait, le respect de leurs droits et le culte inviolable de la foi catholique ; souhaitant au nouveau roi de pouvoir un jour descendre du trône avec la même sérénité que lui, et surtout d'avoir un fils auquel, à l'heure du repos, il remettrait le sceptre

« avec autant de confiance et de satisfaction, disait-il, que j'en éprouve à vous le céder aujourd'hui. »

Paroles sincères dans la bouche de Charles-Quint, qui aimait son fils, croyait en lui et ne prévoyait guère le sombre démenti que devait leur donner l'avenir de son petit-fils Don Carlos.

Philippe, tombé aux pieds de son père, le remercia pendant que les Flamands présents à la séance et peu sympathiques au nouveau souverain, dissimulaient leur peine de voir leur maître descendre avant le temps d'un trône qu'il avait si glorieusement occupé.

Philippe ne parut pas s'apercevoir des impressions qui troublaient les Flamands et pria l'évêque d'Arras de leur dire en son nom ce que son peu d'habitude de la langue flamande l'empêchait d'exprimer.

Le prélat s'acquitta de sa mission en exaltant le nouveau souverain; puis, Marguerite, régente des Pays-Bas, ayant à son tour déposé ses pouvoirs, la solennité de l'abdication prit fin.

Quelques jours après, l'empereur retenu à Bruxelles par un accès de goutte, et aussi par la vaine et dernière tentative d'amener son frère Ferdinand à renoncer en faveur de Philippe à la couronne impériale, transmet à son fils la souveraineté de l'Espagne et de l'Amérique; très contrarié de ne pouvoir lui passer en même temps le sceptre de l'empire germanique qui revenait à son frère et dont Ferdinand refusait de se dessaisir.

Ayant ainsi déposé l'une après l'autre chacune de

ses couronnes et rompu ses derniers liens avec le trône, Charles-Quint n'eut plus qu'une pensée, celle de la retraite et du repos. Sa hâte de se dérober était si grande qu'il souffrit moins des accès de son mal que de l'ajournement de son départ.

Quand enfin, après avoir pris la mer et fait voile pour l'Espagne, il atteignit Burgos — où le premier quartier de sa pension se fit attendre plusieurs semaines, Charles-Quint put s'apercevoir que son vœu était accompli et qu'il avait bien réellement abdiqué.

Ses deux sœurs insistant pour le suivre et partager sa solitude, il ne le voulut pas, prit congé d'elles, congédia le grand service, s'achemina vers St-Just et s'y enferma sans entrer dans l'oubli.

L'empire et le monde dont Charles-Quint pensait s'être séparé pour jamais devaient en effet garder leur part dans une existence que l'empereur ne quitta plus, mais qui n'eut de claustral que le nom, et qu'il ne faudrait pas croire exclusivement remplie par les offices, les prières et la règle.

Il y eut de cela, certainement, mais avec beaucoup d'autres choses ; des choses administratives, guerrières et politiques.

Charles-Quint trouva à St-Just le repos cherché, mais un repos relatif, fait des pratiques pieuses et des saints exercices auxquels il s'était astreint de tout temps ; fait encore des grandes actions qui l'avaient occupé et aussi des petits plaisirs chers au plus grand gastronome de son temps.

Le besoin, très intermittent, de s'élever au-dessus des bruits du monde, n'avait jamais diminué chez l'empereur le robuste appétit dont souriaient les personnes de son entourage et qui mettait à de continuelles épreuves la condescendance des médecins.

Van Male, le fidèle camérier, écrivait à Louis de Flandre : « Le ventre et une fatale voracité sont la source ancienne et profonde des nombreuses maladies de l'empereur, » qui, en effet, dès qu'il était à table, perdait de vue son vœu de sobriété et ne laissait rien passer des menus qu'on lui servait.

Ces menus, dont Van Male a dressé l'amusante liste, ajoutent plus aux facultés du gastronome qu'au prestige du souverain.

Plus de vues fortes à l'heure du diner, plus de haute raison, plus de fermeté d'âme.

Du grand monarque et du grand politique, il ne restait que le gros mangeur ; et cela, malgré une bouche défectueuse, conformée de telle sorte que les dents, rares, mauvaises, mal plantées, ne se rencontraient pas ; la partie inférieure de la mâchoire étant plus longue, plus large, plus avancée que l'autre.

Cette mâchoire, le Titien, malgré le désir de plaire à son modèle, ne l'a pas atténuée ; il en a même fortement souligné la proéminence inférieure.

Donc l'empereur mâchait mal, et cela avait des suites, qui d'ailleurs n'empêchaient ni les friandises interdites, ni le gibier défendu, ni les épices formellement prohibées ; les épices surtout qui ramenaient de

violents accès de goutte et sans lesquelles les mets les plus savoureux semblaient fades à ce palais blasé.

L'incontinence naturelle à Charles-Quint l'entraînait à ce point qu'il attendait d'en souffrir pour y penser.

Déjà malade devant Metz, au siège de cette ville, sérieusement averti par ses médecins qu'il n'était que temps de se surveiller, l'empereur l'oubliait en se mettant à table et prenait sans retenue de tout ce qui lui plaisait.

Il en alla de même au couvent de St-Just où les accès de goutte se répétaient douloureux et démoralisants, où l'incapacité dans laquelle le malade se trouvait de surmonter son penchant lui valut des tourments intolérables. Les sommations de la souffrance ne l'assagissaient pas. Plus maître de son âme que de son estomac, il succombait à la tentation, n'ignorant pas de quelle façon il expierait ses chutes.

« Peut-être se figure-t-il, écrivait mélancoliquement Quijada, son majordome, que son estomac n'est pas fait comme celui des autres hommes. »

L'installation dans l'ermitage construit aux flancs du monastère, s'était faite sans pompe, mais sans austérité.

Longtemps il a paru intéressant de cloîtrer Charles-Quint dans les murs nus d'une cellule — cellule dans laquelle il aurait même, de son vivant, fait célébrer ses funérailles — mais il faut renoncer à cette légende. Il n'y eut pas de murailles nues et encore moins de

cellule dans l'affaire de Charles-Quint au couvent de St-Just. Les détails qui nous sont parvenus sur la composition des services, l'ordonnance des repas, l'ameublement des pièces — ornées de miroirs en cristal de roche, de vases et d'aiguières de prix, de moelleux tapis, de riches tentures — ne donnent pas à penser que sa retraite ait été dépourvue, et ne rappellent que de très loin les traditions de la vie monastique.

Il y eut bien la chambre à coucher, tendue de drap noir, d'où le royal solitaire pouvait entendre les litanies et suivre les offices sans sortir de son lit — une des croisées en forme de tribune communiquant de cette chambre avec le sanctuaire, — mais si Charles-Quint tenait à cette fenêtre ouverte sur l'Eglise, il s'en était réservé d'autres bien ouvertes sur le monde ; aussi attentif aux intérêts de la monarchie qu'aux oraisons des moines.

La part qu'il faisait à Dieu, scrupuleusement observée, ne nuisait pas à celle des hommes, secondaire maintenant, mais encore importante. Le cœur était changé, le milieu différait, mais l'habitude prise d'intervenir partout persistait sous la renonciation.

Le cabinet de travail de l'empereur avait sur la campagne des aperçus riants. De nombreux courriers venaient y chercher ses lettres et ses messages ; d'autres s'y présentaient munis d'informations, de lettres de sollicitations, de demandes de grâces, et aussi de plantureux envois, de caisses de friandises et de pri-

meurs dont l'hôte de St-Just usait allègrement, sans se soucier des conséquences, très heureux de la bulle spéciale par laquelle le pape Jules III le dispensait de communier à jeun.

Puis, pour les jours maigres, il y avait de bonnes petites truites dans les eaux courantes des environs.

Ces eaux jaillissaient en fontaines dans des galeries qu'emplissaient le parfum des fleurs et le chant des oiseaux. Le souverain s'y reposait des longs offices, d'une correspondance étendue, des audiences qu'il donnait encore, même aux artistes et aux littérateurs.

Son goût pour les livres et la peinture s'alliait à celui des ouvrages mécaniques auxquels il travaillait sous la direction d'un spécialiste expert ; se montrant très minutieux, très patient dans la fabrication d'automates de montres et d'horloges dont la marche était devenue pour lui une préoccupation.

Les pendules, qu'il voulait d'une rigoureuse exactitude, l'absorbaient ; il en brisa plus d'une, surpris, indigné même d'avoir, pour les régler, plus de mal qu'il n'en avait eu à faire marcher les hommes.

C'était la tranquillité tout cela, le repos, après les grandes choses qui avaient occupé ce grand esprit. Pas un instant ne perça le regret de la décision prise. Charles-Quint exprima plus d'une fois son étonnement de l'avoir ajournée, rappelant volontiers aux moines avec lesquels il aimait à s'entretenir familièrement, qu'il s'appelait Charles et non Charles-Quint ; mais s'il aimait à répéter qu'il n'était plus qu'un homme

ordinaire, il ne tenait pas à ce qu'on le lui fit entendre, resté très sensible aux empressements et aux hommages dont il s'était fait une habitude et qui allaient diminuant.

Charles-Quint n'avait caché que sa vie dans cette retraite d'où son esprit se répandait encore ; ambitieux pour un fils sur lequel il veillait avec sollicitude et qui s'essayait à régner sans chercher à se soustraire au contrôle paternel, l'acceptant même avec une déférente tendresse. Mot qui semble étrange à propos de Philippe II, vrai pourtant dans ce cas.

Charles-Quint, en appelant son fils à ceindre sous ses yeux ses différentes couronnes, regrettait encore pour lui celle de l'empire d'Allemagne. L'évincement du jeune prince comme prétendant au trône impérial avait été pour le vieil empereur plus qu'une déception. Sa propre élection, jointe à la réunion sous son sceptre, par droit de succession, de ses nombreux Etats, constituait avec l'Allemagne une union personnelle qui maintenant avait pris fin. L'empire germanique n'était plus dès lors le soutien naturel de l'empire espagnol, seul désormais à porter le poids d'un si lourd héritage. Il y avait là un principe d'affaiblissement qui ne pouvait échapper à la sagacité de Charles-Quint, plein de confiance d'ailleurs dans l'avenir du jeune roi.

Philippe II avait des dons et des capacités, il savait comprendre et observer ; instruit par les ministres qu'il ne refusait pas d'écouter, initié par son père à la

science de conduire. Attentif aux conseils de l'expérience, il n'avait pas tardé à donner des gages d'aptitudes administratives et de sagesse politique.

Les ardeurs religieuses qui devaient le prendre tout entier, sommeillaient encore, n'étant pas stimulées, comme elles le furent bientôt par l'hôte du couvent de St-Just.

La vie militante de Charles-Quint, qui voyait tout par lui-même, se transportait partout, commandait ses armées, conduisait les affaires, les traités et les expéditions, ne lui avait pas laissé le temps de s'abandonner aux tendances religieuses qui pourtant le hantaient. Il y revint à St-Just dont le calme relatif apporta d'abord à ses souffrances un notable soulagement. Les accès s'étaient éloignés, puis reprirent violemment. Alors le souverain découragé, renonça à ses distractions, se fatigua de ce qui l'avait occupé, se réfugia dans la dévotion, n'eut plus de zèle que pour les offices. Sa ferveur s'augmenta de ses infirmités et de sa lassitude de vivre; toutes ses pensées furent pour l'Eglise, pour le triomphe et l'unité de la foi catholique.

On lui prête même ce propos que « la foi allait avant le pays ».

Pieusement recueillie par Philippe II, qui s'en fit une devise, cette parole funeste prépara, avec le décret de l'uniformité des croyances, les autodafés de Séville et de Valladolid.

Cependant la fin approchait.

L'empereur la sentait venir et dépensait ses dernières forces dans la lutte pour l'affranchissement de ses liens terrestres, ne regardant plus avec intérêt parmi les toiles favorites dont il s'était entouré que celles qui retraçaient la vie du Christ, de sa mystérieuse naissance au sacrifice suprême.

Une de ces toiles, faites pour lui par le Titien, et qui passa du couvent de St-Just à l'Escorial avant d'appartenir au musée de Madrid — la Trinité chrétienne — avait été placée par ordre de Charles-Quint au-dessus du maître-autel, dans le sanctuaire sur lequel ouvrait une croisée de sa chambre à coucher.

Sa dévotion pour ce tableau, qu'il voyait de son lit, s'augmentait d'un sentiment, celui que sa femme lui avait inspiré.

Elle est là, près de lui, dans cette toile du Titien, agenouillée devant la Vierge, détachée de la terre, comme perdue dans une contemplation mystique.

Un peu en arrière, près des membres de sa famille, Philippe II, sévère et recueilli, regarde au ciel lumineux sur lequel se détache, soutenue par un groupe de patriarches, d'apôtres et de prophètes, la Trinité chrétienne.

La physionomie de Charles-Quint, méditative et fatiguée, mais encore autoritaire, reflète une volonté tenace, atténuée par une visible aspiration au repos d'une autre vie.

Le 21 septembre 1558, son regard mourant ne quitta plus cette toile ; son âme semblait s'attacher avec ses

yeux sur le saint mystère que les anges lui montraient et qu'il fixa pendant quelques instants avec une telle énergie, une telle intensité, qu'une défaillance le prit et qu'il retomba épuisé sur son lit.

C'est en murmurant le nom du Christ qu'il expira, tenant étroitement serré sur sa poitrine le crucifix que sa femme avait elle-même contemlé en rendant le dernier soupir.

CHAPITRE XXV

PHILIPPE II ET L'ÉGLISE. CHEZ LES FLAMANDS

Charles-Quint mourait en laissant l'Espagne inclinée devant lui, prosternée devant son successeur, entreprenante pourtant, militaire, commerçante, supérieure dans tous les domaines, maîtresse des plus belles contrées du monde, souveraine de la chrétienté.

Ramenée à l'unité du territoire, de la foi catholique et du gouvernement par les mariages et les conquêtes, par la soumission définitive des derniers débris du royaume de Grenade, par l'humiliation de la noblesse féodale et par la modification des privilèges locaux, l'Espagne se sentait forte alors que l'intrigue divisait les autres cours ; forte par son intelligence, ses armes, ses richesses.

Ses vaisseaux sillonnaient les mers, protégeaient ses possessions coloniales, escortaient les galions qui lui apportaient l'or d'Amérique.

Tout semblait appartenir au nouveau roi ; un passé

glorieux, un présent magnifique, un avenir rayonnant. Il avait pour lui toutes les chances de consolider et d'agrandir une situation tellement prépondérante, que l'histoire de son règne est devenue celle de son temps et que, de 1556 à 1598, les annales de l'Europe sont un peu celles de l'Espagne.

Le tempérament de Philippe II, son éducation, son caractère, ses goûts, l'auraient prédisposé à ne recueillir un pareil héritage que pour en jouir paisiblement, s'il n'avait eu pour éveiller son enfance et former sa jeunesse, des précepteurs de mérite, mais tous attachés à l'Eglise. Leurs enseignements, en le pénétrant de l'autorité absolue de l'état ecclésiastique et de l'inéluctable nécessité de la religion romaine, lui inculquèrent la superstition du trône et de l'autel, liés indissolublement.

Ces enseignements répondaient d'ailleurs aux tendances du jeune roi, qui en garda, avec des convictions sincères, la passion du culte catholique.

Il crut de très bonne heure aux origines divines du pouvoir souverain ainsi qu'à l'impiété des atteintes portées au trône. De là le fanatisme politique et religieux qui le conduisit à confondre sa cause avec celle de l'Eglise et à sanctionner sous le couvert de la foi les visées de son ambition.

Sa dévotion fut réelle en même temps qu'intéressée parce qu'on lui avait appris — et il n'eut pas de peine à le retenir — qu'en sauvegardant la foi il servait la royauté.

Son dévouement à l'Eglise n'entraîna pas toutefois le sacrifice de son indépendance de souverain, qu'il maintint avec un soin jaloux et qu'il entendait soustraire aux empiètements de la curie romaine. Il fut toujours le roi, autant du clergé — auquel il résista — que des grands, relégués dans leurs terres. Philippe II les voulait à l'amélioration de leurs produits domaniaux. L'agriculture gagna à cette relégation, qui prit fin sous Philippe III, alors que la noblesse, rentrée à Madrid, vint y perdre dans un faste orgueilleux ce qu'elle avait acquis ou épargné en vivant dans ses terres.

Un principe de gouvernement doublé d'une foi sincère se mêla à la farouche intransigeance de Philippe II qui marcha, au travers d'obstacles supprimés atrocement, vers le but politique et religieux qu'il s'était proposé.

Charles-Quint, supérieur à son fils comme homme et comme souverain, esprit moins étroit, plus éclairé, était un prince flamand par sa figure et par son caractère ; au contraire de son fils, espagnol par tout son être.

Philippe II aimait à ne parler que la langue espagnole, ne voulait vivre que dans la péninsule, remettait volontiers ce qui l'appelait ailleurs. Ses formes froides allaient aux Castillans, avec lesquels il se sentait en harmonie d'idées, et qui, se retrouvant en lui, vantaient ses traits austères, sa nature réfléchie, son humeur silencieuse, son esprit concentré.

Philippe II se montra tout de suite un roi de cabinet, administrateur et politique, travailleur assidu, âpre aux affaires, qu'il comprenait rapidement et conduisait avec persévérance, mais loin des regards, de la foule et du bruit, dans la solitude d'une existence hors de la vie publique.

Il eut l'œil à tout sans paraître nulle part, et s'il rêva comme son père l'empire universel, il y rêva autrement, en s'absorbant dans les paperasses, en donnant des ordres minutieux, en écrivant des lettres. Ses ministres dont il annotait les rapports et les vues en marge des préavis du Conseil avec la facilité d'assimilation qui le caractérisait, devaient le tenir au courant de tout, ne lui laisser rien ignorer ; et s'il mit peut-être à concevoir de grands projets plus de hardiesse qu'à les exécuter, il eut toujours au travail une assiduité rare. Il fit la guerre partout et continuellement sans être belliqueux, sans monter à cheval.

Le fanatisme s'infiltra dans cet esprit que l'obstination rendit médiocre, faisant peu à peu du nouveau souverain un roi doublé d'un moine et d'un inquisiteur, un prince de cilice et de rosaire, féroce systématiquement, sans colères, sans griseries, sans instincts sauvages.

Pour le juger, pour le comprendre, il ne faut pas le séparer de son temps. Cette figure ne doit être regardée qu'au travers des idées et des passions de l'Espagne du XVI^me siècle ; passions que Philippe II incarna en les intensifiant, sous l'empire de la fatale

idée qui devait fausser le catholicisme espagnol et le laissa abusif, sans rayons libérateurs, sans clartés consolantes.

Devenue un ressort politique, la religion emmaillota les âmes, perdit ses effets salutaires, resta sans influence sur la vie, sans attaches dans les cœurs. Philippe II n'en suivit que les pratiques, étranger à son esprit, sourd à sa voix miséricordieuse, rivé à sa chimère de régner sur les consciences en même temps que sur le pays.

Ce qui déséquilibra cette âme attardée du moyen âge, implantée dans le monde moderne, ce fut le sentiment dans lequel elle avait été entretenue, celui du culte pour l'Eglise, que le nouveau roi voulut toute puissante sur une race asservie. Il n'écoula que sa voix, ne fit qu'un avec elle, s'en constitua l'élu et le vengeur. Toute opposition à l'Eglise fut pour lui chose criminelle. La pensée de l'Eglise, mobile de ses actions et soutien de son pouvoir, se mêla à toutes ses entreprises.

Il suivait d'ailleurs en cela les conseils de son père, qui n'avait fait qu'une résistance intéressée aux tendances intolérantes de la nation, puis s'était vigoureusement employé à la défense du dogme, s'excusant auprès de ses alliés, les protestants d'Allemagne, des rigueurs auxquelles l'obligeait, en Espagne, le sentiment public. Les novateurs religieux des Pays-Bas ne déplaisaient pas moins que ceux d'Allemagne à l'empereur Charles-Quint, mais il les ménageait pour

ne pas heurter un peuple indépendant, jaloux de ses libertés, qu'il eût désaffectonné en le contraignant.

Charles-Quint, né en Flandre, y était resté populaire ; considéré par les Flamands un peu comme leur compatriote. Ils le voyaient volontiers résider parmi eux, le recevaient sous des arcs de triomphe, l'acclamaient sur des chemins de fleurs.

La retraite de St-Just rendit Charles-Quint à son désir secret d'appliquer partout la loi du catholicisme ; et peu de temps avant sa mort, dans un codicille du testament qu'il écrivit au monastère, il recommanda à son successeur de poursuivre les hérétiques avec toute la sévérité que leur crime méritait « sans en laisser échapper un seul, sans égard aux prières, au rang, à la condition sociale ».

Philippe II n'était que trop disposé à voir dans ce testament de mort un flambeau de vie.

L'unité de la foi unie à celle du pouvoir devint la devise de son règne, sa règle de conduite au dehors et au dedans, dans sa famille et dans l'Etat. Le sentiment de ses autres devoirs s'absorba dans celui-là ; tout fut subordonné à la mission qu'il s'attribua d'extirper le judaïsme et l'hérésie.

S'exaltant dans l'amour jaloux qu'il avait pour l'Eglise, il fut obsédé par l'angoisse de ne pas faire assez pour elle ; et c'est peut-être le seul scrupule qu'il connut. De là la disproportion qui s'établit entre le pouvoir et l'homme, entre l'étendue d'une telle souveraineté et les visées d'un prince chez lequel s'in-

dividualisaient les préjugés de la nation espagnole.

La première manifestation du règne fut néanmoins une campagne contre Rome, où le pape Paul IV — un vieillard entreprenant, poussé par ses neveux — s'apprêtait à mettre la main sur le royaume de Naples.

Cette campagne heureuse livra les préoccupations et la sagacité du jeune souverain, maître de lui à 30 ans, qui déjà calculait ses paroles, commandait à son visage, dérobaient ses sentiments aux personnes de son intimité, suivait avec une silencieuse vigilance tous les mouvements des cours contemporaines et les évolutions de la politique européenne.

Son accord avec l'Angleterre, où régnait Marie Tudor, sa première femme, paralysa l'alliance du pape avec Henri II, roi de France, dont les forces commandées par le duc de Guise vinrent se heurter, dans les Etats romains, contre les troupes espagnoles conduites par le duc d'Albe. La sentence papale lancée contre Philippe II, envahisseur des Etats du Saint-Siège, n'arrêta pas le succès de ses armes, victorieuses en Italie, en France et qui, soutenues par les subsides envoyés d'Angleterre, remportèrent, le 10 août 1557, la victoire de St-Quentin.

Philippe II qui ne devait plus, après cette journée, se montrer à ses troupes, avait suivi l'armée, mais le bruit des balles qu'il entendit siffler ne parait pas lui avoir donné le goût des champs de bataille. « C'est, dit-il à son confesseur, une détestable musique ; et je

trouve étrange que mon père y ait pris tant de plaisir. »

Il vint, de Cambrai, féliciter le duc de Savoie ; et comme le vainqueur de St-Quentin voulait se jeter à ses pieds et lui baiser les mains : « Non, lui dit le roi, ce serait à moi à baiser les vôtres ; elles viennent de remporter une victoire qui nous coûte peu de sang. »

Paroles nobles et courtoises, peu dans la manière de Philippe II, et qui ne devaient plus, dès lors, tomber de cette bouche sévère.

Sans profiter d'une victoire qui surprit douloureusement la cour de France et pouvait ouvrir aux Espagnols le chemin de Paris, le roi d'Espagne laissa à Henri II le temps de rappeler d'Italie les troupes du duc de Guise et de se préparer à une résistance qui rendait aventureuse la marche sur Paris. Philippe II y renonça, licencia une partie de ses forces, accorda au pape, abandonné à lui-même par le rappel du corps d'expédition français, la paix qu'il sollicitait et partit pour Bruxelles.

Les Flamands connaissaient le nouveau souverain et l'avaient reçu comme prince royal, en 1549, à la visite qu'il était venu faire à l'empereur Charles-Quint alors en Flandre.

Ils l'appelèrent de confiance « l'espoir du siècle, l'héritier du monde. »

Ces adulations laissèrent froid le jeune prince, qui se montra hautain, renfermé, laissa à tous un mauvais souvenir.

L'accueil fait à Philippe II se ressentit de cette im-

pression ; mais le roi, dont la pensée était ailleurs, ne parut pas s'en apercevoir.

Sa pensée était à St-Laurent que les troupes espagnoles, dans le feu de l'assaut de St-Quentin, devaient avoir cruellement mortifié en canonnant le sanctuaire dédié à ce martyr.

Philippe II en éprouvait un remords obsédant et fit le vœu d'élever au saint, aussitôt de retour en Espagne, un monument qui lui ferait oublier les éraflures de son église.

De ce vœu, qui occupa le séjour à Bruxelles, allait naître l'Escorial ; austère demeure faite à l'image du maître ; gigantesque éteignoir sous lequel le monarque espagnol pensa tenir les aspirations et l'esprit de son temps.

Aux préoccupations du vœu de St-Quentin se mêlait pour lui le souci de faire agréer au pape les excuses de son vainqueur et d'en obtenir le pardon au sujet de la dernière expédition de Rome.

Dépêché à cet effet, le duc d'Albe alla, de la part du roi, se jeter aux pieds de Paul IV, et lui rendit toutes les places restées aux mains des Espagnols.

En règle avec le St-Père comme avec St-Laurent, Philippe II donna son attention à la campagne de France.

Cette campagne fut marquée par la prise de Calais, détenue par les Anglais depuis deux siècles et que les forces françaises, sous les ordres du duc de Guise, leur reprirent le 8 janvier 1558.

La journée de Gravelines, revanche de celle de Calais, remportée par les troupes espagnoles, amena le traité favorable à l'Espagne de Câteau-Cambrésis.

Par ce traité Henri II roi de France, abandonnait à Philippe II la ville de St-Quentin et promettait à don Carlos, fils de ce prince, la main de sa fille, Elisabeth de Valois.

La perte de Calais par l'Angleterre où Philippe II cherchait alors à dompter la Réforme, de concert avec son épouse, Marie Tudor, souveraine de ce pays, porta à cette dernière un coup dont elle ne devait pas se remettre.

« Qu'on ouvre mon cœur, dit-elle, avant de mourir, on y trouvera gravé le nom de Calais. »

On aurait pu aussi y retrouver le nom de Philippe II, son mari, qui fut avec Calais, — en dépit du drame de Victor Hugo — les seules amours de cette princesse.

La mort soudaine de Henri II, tué par Montgomery dans un tournoi célèbre, ouvrit, avec Catherine de Médicis, sous les règnes successifs de François II, de Charles IX et de Henri III, une ère d'intrigues et de guerres civiles qui ne furent pas sans profiter à Philippe II, maître de l'Italie, des Pays-Pas, de l'Amérique, et à la prédominance duquel tout semblait concourir.

Une ombre pourtant se dressait devant lui; celle de la Réforme, qui triomphait en Allemagne et s'étendait en Flandre. C'était là, à propos des Pays-Bas surtout,

une épine dans la chair de Philippe II, qui se sentait doublement atteint, dans ses convictions religieuses et dans ses tendances autoritaires, par l'inquiétante discussion des doctrines de l'Eglise.

L'esprit d'examen qui se faisait jour par le protestantisme, assombrissait son âme de catholique et de roi ; sa dévote obstination ne lui dérobait pas qu'il y avait dans ce mouvement religieux le germe d'un mouvement politique.

Ce mouvement, prélude d'autres revendications, gagnait la Suisse, la Suède, le Danemark, agitait la France, entraînait, à l'instigation de la reine Elisabeth, sœur de Marie Tudor, l'Angleterre et l'Ecosse, persistait enfin dans les Pays-Bas, la plus importante des provinces de l'Espagne.

Ces provinces, qui forment aujourd'hui la Belgique et la Hollande, rivalisaient alors avec Venise d'opulente activité ; elles tenaient en leurs mains la plupart des affaires commerciales de l'Europe, tout en sauvegardant avec un soin jaloux, sous leurs princes flamands, les ducs de Bourgogne, les empereurs d'Allemagne et maintenant sous les rois catholiques, les immunités et les franchises qui limitaient l'autorité royale.

Ces privilèges, ces droits, Charles-Quint les avait ménagés ; mais Philippe II se proposa de les réduire ; bien décidé à régner à Bruxelles de la même façon qu'il régnait à Madrid.

C'est ce que les Flamands ne tardèrent pas à com-

prendre; sans pressentir toutefois que le nouveau souverain aimerait mieux les perdre que de les garder insoumis.

Quelques concessions les eussent ramenés, mais Philippe II n'en voulut pas, négligea leurs intérêts, dédaigna leurs sympathies, ne se souciant que de leur conscience.

« Plutôt ne pas régner, disait-il, que de régner sur des hérétiques. » Et tombant à genoux, il pria :

« Souverain maître de toutes choses, faites-moi persister dans la résolution où je suis de ne jamais devenir le seigneur de ceux qui vous rejettent comme leur Seigneur. »

Se sentant opiniâtre, Philippe II se crut fort et se prépara, sous le regard de Dieu, pieusement réfléchi, à compromettre la possession d'un pays que son séjour désaffectionna. S'y comportant en Castillan hautain, il procéda à l'annulation systématique des Etats généraux, heurta irrémédiablement le sentiment public en appelant des Espagnols aux charges importantes, en maintenant en Flandre des troupes espagnoles dont la présence, contraire aux lois, irritait la nation, en augmentant les pouvoirs ecclésiastiques et surtout en dissimulant sous la nomination de nouveaux évêques des inquisiteurs chargés d'implanter le Saint Office au sein de la population la plus contraire à son esprit.

Le roi se disposait d'ailleurs à rentrer en Espagne et en prévint les Etats généraux, convoqués à Gand,

leur annonçant que son absence ne serait pas de longue durée et qu'il comptait sur eux pour l'aider à extirper l'hérésie.

Il lui fut répondu par des protestations de dévouement et de fidélité, mêlées à la pressante recommandation de ne pas chercher à violenter les âmes. La patience et la douceur les ramèneraient plus sûrement que l'oppression.

Le roi ne s'engagea pas. Ses instructions étaient données ; à sa sœur d'abord, Marguerite, duchesse de Parme et régente des Pays-Bas ; une princesse plus tolérante que lui, mais surveillée elle-même par les pouvoirs ecclésiastiques puis par des gouverneurs intransigeants auxquels elle finit par céder le pas.

Les édits préparés n'étaient pas doux.

Tout habitant convaincu de tendances réformistes ou seulement d'avoir assisté à quelque prêche, aurait la tête tranchée.

On ne ménagerait pas les femmes coupables du même crime.

Considérant comme ses ennemis personnels, les adversaires des doctrines ecclésiastiques, Philippe II ne s'envisageait pas comme lié par une parole donnée aux hérétiques, et voulait immédiat, absolu, le triomphe de l'Eglise par l'unité de la foi. La soumission des consciences, l'obéissance des âmes, premier facteur de sa politique à l'intérieur comme à l'étranger, étaient au fond de toutes ses entreprises.

Elles l'étaient avec une particulière intensité dans

les questions qui touchaient au gouvernement des Flandres, où les idées nouvelles communiquées aux Flamands par les étrangers en affaires avec eux, faisaient de nombreux prosélytes.

Pour refouler ces tendances subversives, pour étouffer cette semence dans son germe et paralyser l'action des propagateurs de la Réforme, Philippe II n'hésita pas à compromettre la paix et la prospérité des Pays-Bas.

Il avait pris la mer au mois d'août 1559 pour rentrer en Espagne, peu regretté des Flamands, pressé lui-même de les quitter. Il ne les revit pas et ne devait plus se faire connaître à eux qu'en rendant impossible par ses rigueurs toute pacification. Sa politique de supplices hâta la révolution la plus juste qui fut jamais, et marqua le premier point d'arrêt dans la marche jusqu'alors ascendante de la monarchie espagnole.

CHAPITRE XXVI

EN CASTILLE

Les sympathies perdues en Flandre, Philippe II les retrouva en Castille, où Valladolid, sa ville natale, lui prodigua les satisfactions que Bruxelles ne lui avait pas données ; particulièrement celle d'une importante épuration et d'un copieux autodafé.

Le roi se sentit bien chez lui aux apprêts d'une fête qui fit époque dans les annales de la cité.

C'était le 6 octobre 1559.

La fièvre était dans l'air, la curiosité sur les visages. A tous les balcons, à toutes les fenêtres de la piazza Mayor des femmes souriantes, l'éventail à la main, des fleurs sous la mantille.

Officiers en congé, étudiants en vacances, bourgeois et gens du peuple en habits de fête, circulaient autour des bûchers, se pressaient sous les portiques, trompant l'attente du spectacle et leur impatience de con-

templer le roi en vantant sa piété, sa figure, ses manières.

Il parut, accompagné de son fils, don Carlos, un peu avant l'arrivée du lugubre cortège et gagna lentement son estrade, l'air grave, presque sévère.

Les cloches mêlaient leur carillon aux psalmodies des pénitents, des capucins et des moines qui accompagnaient les condamnés suivis d'un groupe de magistrats, de membres du clergé, d'officiers du Saint-Office et de hidalgos à cheval.

Vêtus de noir ou de sacs jaunes, suivant les cas, les condamnés étaient coiffés de bonnets de papier couverts de flammes et de petits diables.

Dans la tribune royale, en face des bûchers, le grand inquisiteur, la cour, le corps diplomatique.

Un grand silence s'était fait, et le sermon sur la foi fut écouté attentivement.

Après la prédication, le roi jura de livrer à la justice quiconque agirait ou seulement parlerait contre la religion, puis écouta la lecture des sentences prononcées.

Seize condamnés s'étaient agenouillés, confessant leur erreur, demandant à rentrer dans le giron de l'Eglise. Ils obtinrent la vie sauve pour prix de leur rétractation, mais avec emprisonnement perpétuel et confiscation de leurs biens.

Quatorze autres gardaient le silence, mais plusieurs faiblissaient devant les apprêts du supplice, épuisés par la question, affolés par l'épouvante. Leurs paroles

de contrition, prononcées à voix basse, étant admises comme un désaveu, il leur fut annoncé que ce cri de leur conscience montait vers le ciel et vengeait Dieu.

On leur ferait la grâce de les étrangler avant de les jeter dans le feu.

Sur le visage hautain de ceux qui n'avaient encore rien dit, le roi cherchait à lire un signe de défaillance, quand l'un d'entre eux, un moine dominicain, voulut haranguer le peuple.

Philippe II fit un signe ; et le bâillon qui fut aussitôt appliqué sur la bouche du malheureux, brûla avec lui quelques instants après.

Carlos de Sassa, gentilhomme florentin, un ami de Charles-Quint, marchait, les mains liées, résigné, dédaigneux. Il s'arrêta devant le roi et lui dit d'un accent de respectueux reproche et de profonde tristesse.

« Votre Majesté peut-elle venir en personne voir brûler des sujets innocents ? Sauvez-les de cette mort affreuse.

— Ce serait mon propre fils, répondit Philippe II, que j'apporterais de mes mains le bois pour le brûler. »

Et il suivit d'un regard attentif les progrès de la flamme qui s'avivait pétillante et claire sous les pieds du vieillard, mordant ses jambes, léchant ses bras, enveloppant enfin sa poitrine et sa tête.

Il était deux heures de l'après-midi quand se termina une cérémonie commencée à neuf heures du matin.

Le roi s'était levé, impassible, sans s'être ému un seul instant au spectacle de ces indicibles souffrances et de ces morts atroces.

Il salua d'un air de majesté souveraine et se retira avec le sentiment du devoir accompli.

La volonté de Philippe II de tenir l'Espagne en dehors des troubles religieux qui agitaient les nations travaillées par la Réforme, l'avait amené à cette politique de fer et de feu qui multiplia les bûchers pour sauvegarder la foi.

A s'obstiner dans cette voie, il se fit une conscience à part. On put dès lors l'accuser de tout, même de la mort de ce fils dont il avait dit qu'il aiderait à le brûler vif s'il devenait hérétique.

Les Castillans lui firent un pieux mérite de son insensibilité, mais le supplice de ceux de ses sujets qui lui étaient signalés comme gangrenés par les idées nouvelles, n'entraînait aucun effort de sa part.

Les habitants de Valladolid étaient rentrés chez eux très contents de la fête et du roi, visiblement heureux de la solidarité de croyances et de goûts qui les unissait au souverain.

A ce sentiment s'ajoutait leur gratitude.

Né à Valladolid, Philippe II avait découronné Tolède pour faire de l'ancienne capitale des Castilles sa résidence actuelle. Tolède s'était vue aussitôt désertée par les ambitieux et les intelligents, les riches et les oisifs, qui s'empressèrent de suivre le roi, les uns pour jouir, les autres pour arriver.

Valladolid passa d'un coup de baguette ville de cour et d'aristocratie.

Euphonique par son nom, mais froide et triste, la nouvelle capitale émergeait de mamelons gris et de solitudes jaunâtres. Quévêdo l'avait surnommée « la Rica », l'enrhumée, à cause des refroidissements et des catarrhes variés dont elle était distributrice, alors comme aujourd'hui.

C'était une ville d'orfèvres, dont la réputation datait de Charles-Quint, mais que la magnificence de ses prédécesseurs et le génie d'ouvriers artistes avaient, avant lui, dotée de cloîtres, de collèges, d'églises et de palais dont les arceaux de dentelles et les feuillages de marbre, les colonnettes, les lions de pierre, les écussons aux armes de Castille, se détachaient d'un fond de guipures et d'arabesques.

Sur les façades fouillées, sur les portails bizarres et délicats, sous les porches, dans les patios, l'art espagnol, teinté d'islamisme jusqu'au commencement du XVI^{me} siècle — alourdi dès lors ou versant dans le rococo — parle encore aux habitants de cette ville déchue de ce que fut son passé.

Abandonnée par Philippe II, Valladolid ne fut pas oubliée par ses successeurs, Philippe III et Philippe IV. Ces deux princes, amoindris, mais encore fastueux, vinrent y donner de brillants tournois, des cortèges empanachés, des banquets pantagruéliques où parurent douze cents plats de viandes, sans parler, dit le chroniqueur, de ceux qu'on ne servit pas.

Valladolid s'endormit sur ce repas pour s'éveiller de nos jours, transformée par le chemin de fer du Nord, ville d'industrie, de commerce et d'université, avec des usines et des moulins, autant de places que de rues, de précieuses bibliothèques, des édifices dont les proportions ne s'harmonisent plus avec la médiocre existence qu'y mènent les habitants ; car la cité qui vit peut-être mourir Christophe Colomb et dans laquelle Cervantès fit imprimer Don Quichotte, laisse l'impression d'une ville morte, malgré ses ouvriers, ses étudiants et son école de cavalerie.

Il n'y a d'animation qu'à la plaza Mayor, où se concentre le mouvement de la ville actuelle qui semble avoir pris pour devise : « Cigarettes et Dominos ». C'est sur les tables des cafés, sous les portiques dont les piliers de granit supportent de hautes maisons, un allumage incessant, un roulement continu.

Cela ne déplaît pas après les sauvageries dont fut témoin cette place où fuma longtemps, sous le regard satisfait de la cour et de la ville, la chair convulsée des hérétiques.

Philippe II devait laisser à Valladolid comme représentant et conseil du Saint-Office, Torquémada ; un protecteur de la foi, doublé d'un gentilhomme artiste, dont la cité castillane eut plus à se louer au point de vue architectural qu'à celui des consciences et de la sécurité.

Ancien moine du couvent de St-Paul — dont il fit par ses transformations une des gloires de la ville —

Torquémada s'entendait à préparer des fêtes agréables à l'Eglise et au roi, en des autodafés honorablement fournis.

A celui du 6 octobre 1559, les habitants de Valladolid espéraient encore garder le souverain, mais déjà Philippe II, épris de centralisation administrative, d'unité vigoureuse, songeait à donner à la péninsule, longtemps divisée en Etats chrétiens et musulmans, — avec autant de capitales que de royaumes — une métropole unique qui servirait de lien entre les provinces autrefois souveraines, réunies maintenant sous une seule couronne.

Ces provinces, restées différentes comme leur sol et leur climat, n'avaient rien perdu de leur esprit local; leurs tendances particularistes persistaient. Philippe II voulut absorber leurs antécédents historiques, leurs énergies vitales, en créant par décret, au centre du pays, une capitale sans traditions, sans rivalités anciennes, et qui, par cela même, porterait moins que toute autre cité ombrage aux vieilles résidences espagnoles.

Madrid existait pourtant, non comme simple rendez-vous de chasse pour la cour, mais comme ville, puisque Alphonse IV en expulsa les Maures au onzième siècle, et que, au seizième, François I^{er} y fut prisonnier de Charles-Quint dont la cour y séjourna au crépuscule de sa gloire.

Si Philippe II n'inventa pas Madrid, il l'improvisa capitale des Espagnes, sans souci de ce qui manquait,

pour justifier ce choix, à une ville où tout était à faire, sans commerce, sans industrie.

Ce fut d'ailleurs une illusion, au point de vue politique et administratif, de croire que l'Espagne particulariste accepterait le lien factice d'un gouvernement central, devant lequel l'esprit d'autonomie finirait par céder.

Trois siècles après Philippe II, Madrid, ville de cour et de grandesse, d'employés et de solliciteurs, n'était encore que le siège du gouvernement et recevait des provinces l'impulsion qu'elle devait leur donner. Tous les mouvements importants sont venus de la conférence; et cela ne s'est un peu modifié que sous Isabelle II, à l'établissement des chemins de fer.

Les Espagnols du temps de Philippe II avaient déjà le goût de l'hyperbole, le culte du superlatif; aussi la nouvelle résidence fut-elle dotée de titres pompeux et immédiatement proclamée métropole de l'univers.

Les habitants de la péninsule n'aiment pas à discuter, surtout devant les étrangers, le choix de Philippe II et ne conviennent qu'à regret de la mauvaise situation climatérique de leur capitale, entourée de terres fendillées et de poudreuses étendues, où des froids intenses succèdent à des chaleurs torrides, exposée sur un plateau balayé par les vents aux intempéries qui descendent du Guadarama.

N'a-t-elle pas, disent-ils, d'incomparables soirs d'automne et de printemps, un ciel clair en toute saison,

de radieux couchers de soleil ! Les Andalous ajoutent même que, par son altitude, située à deux mille pieds au-dessus de la mer, le trône espagnol est le plus élevé de l'Europe, le plus rapproché du ciel.

Reste le Manzanarès — duc des ruisseaux, roi des goulettes — qui fait ce qu'il peut pour occuper son lit honorablement et dont les galets mouillés, le sable humide, se prêtent mieux aux plaisanteries faciles qu'au commerce d'exportation.

Les Madrilènes eux-mêmes sourient à propos de leur rivière, au nom plus sonore que ses eaux, dont les hommes de lettres, les poètes — particulièrement Cervantès et Tirso de Molina — ont parlé sans considération.

Don Juan ne s'est-il pas vanté d'avoir allumé d'une rive à l'autre, son cigare à celui du diable !

Les rois catholiques feignirent toutefois de prendre au sérieux ce filet d'eau et le dotèrent de ponts décoratifs, sous lesquels il est loisible de naviguer à pied ou à cheval. Leurs lourdes magnificences ne se détachent pas sans grandeur sur la campagne aride. On leur reproche leur orgueil à ces ponts, leur état peu fatigant ; on a même été jusqu'à soupçonner Philippe V d'avoir payé le pont de Tolède, dont le parapet est chargé de trophées et d'écussons, en vendant l'eau qui coulait dessous.

Il en coule encore un peu sous les arches élégantes du pont de Ségovie, construit par Philippe II, tout à point pour sauver la tradition et préserver de marasme

les bocages, enclos et jardinets, où la population vient prendre le frais.

Le site est agréable, presque champêtre ; et les esprits non prévenus ne sont pas loin d'y rendre leur estime au Manzanarès.

Il faut en effet lui tenir compte de ses procédés d'humectation utiles aux grands platanes dont l'allée s'étend à perte de vue du côté de l'Escorial, au delà des plans ondulés qui séparent la capitale des premières assises de la montagne.

Il s'élevait sous la surveillance du roi, ce rectangle uniforme, et commençait à détacher ses masses granitiques d'un contrefort du Guadarama.

Philippe II, dont la cour asservie par l'étiquette et la dévotion ne devait pas s'attarder à Madrid, n'interrompit ses visites que pendant l'incarcération et la mort de don Carlos ; il accomplissait scrupuleusement son vœu de St-Quentin et voulut que ce palais-monastère, désormais sa demeure favorite, affectât la forme du gril sur lequel St-Laurent fut étendu après avoir été déchiré sous le fouet.

Les architectes durent se prêter à la solution de ce problème et formèrent avec les quatre tours angulaires du monument les pieds du gril renversé. Les appartements royaux furent placés dans le manche ; les constructions intérieures figurèrent les bandes transversales. Le gril fut rappelé partout ; sur la statue de St-Laurent qui tient à la main l'instrument de son supplice, sur les autels, les ornements sacrés, les vé-

tements sacerdotaux, les ferrures des portes, les poignées des fenêtres.

Les constructions de l'Escorial n'absorbèrent pas toutefois l'attention de Philippe II, qui ne perdait de vue aucun détail de l'administration, arrêtait lui-même le choix des fonctionnaires publics.

De l'étranger, il savait tout ; et le traité de Câteau-Cambrésis ayant mis un terme à ses hostilités avec la France, il s'empessa d'armer contre les malandrins de Tripoli, d'Alger et du Maroc qui infestaient les côtes d'Espagne et d'Italie.

Très contraire à Philippe II cette race de guerriers idolâtres, que leur artillerie, leur marine, leurs janissaires rendaient alors supérieurs en forces militaires à celles de la chrétienté. L'Espagne avait secoué leur joug, mais ils régnaient à Constantinople, détenaient le littoral méditerranéen de Tanger à Tripoli, avaient chassé de l'île de Rhodes les chevaliers de St-Jean et se préparaient à les expulser de l'île de Malte, leur nouvelle résidence.

Les agissements de leur maître, Soliman I^{er}, un sultan fougueux et résolu, donnaient fort à penser au monarque espagnol, qui chercha à lui opposer une ligue de princes chrétiens et souhaita d'en être l'âme.

Il dut remettre jusqu'en 1571, à la journée de Lépante, remportée par don Juan d'Autriche, la défaite de la flotte ottomane.

L'expédition de 1559, spécialement dirigée contre les pirates de Tripoli qui désolaient par leurs incur-

sions les populations riveraines, pillées, rançonnées, emmenées en esclavage, ne fut pas heureuse. Le duc de Médina Sidonia, qui en avait le commandement, assailli, défait, dut renoncer à l'entreprise et se réfugier à Malte, où la glorieuse résistance des chevaliers de St-Jean et leur succès définitif consolèrent un peu le roi d'Espagne de l'échec de Tripoli.

Les Espagnols, arrivés devant Malte au secours des chevaliers de St-Jean assiégés par les Turcs, achevèrent de mettre en déroute les vaisseaux de Soliman.

C'était là une de ces victoires agréable à l'Eglise et chère au cœur de Philippe II, qui poursuivait en Flandre le système ébauché pendant son séjour dans ce pays, cherchant à y rendre exécutoires, comme loi d'Etat, les décisions prises par le concile de Trente.

CHAPITRE XXVII

SOULÈVEMENT DES PAYS-BAS

Le concile de Trente, terminé en 1563, déclarait hérétiques les innovations des disciples de Luther, mais l'application de ces arrêts ne devait pas aller sans soulever les Flamands dont les aspirations s'étaient individualisées en trois hommes que leur illustration personnelle, leurs talents, leur valeur plaçaient au premier rang.

Le comte d'Egmont, le prince d'Orange, et le comte de Horn, — intéressantes figures dont s'étaya le soulèvement des Flandres, et qui émergent, lumineuses, de ces terres trempées de sang — faisaient partie du conseil privé. Maîtres de l'esprit public, mêlés à toutes les affaires, ils n'entendaient pas se laisser effacer par l'autoritarisme du cardinal de Granvelle laissé par le roi comme conseil à la régente.

Bien gardée par Granvelle, dirigée par lui, Margue-

rite de Parme aurait voulu pourtant compter avec des hommes qui avaient l'opinion pour eux. Sans prévoir encore que leur persévérance et leur abnégation feraient d'eux les fondateurs des libertés néerlandaises, elle désirait leur concours pour apporter quelque tempérament aux mesures par lesquelles Granvelle s'empressait de répondre aux ordres de Philippe II; mais sa voix se perdit.

Elle avertit le roi que, si les amendes et les persécutions enrichissaient le fisc, ces rigueurs ne diminueraient pas le nombre des opposants, qu'elles effrayaient les magistrats eux-mêmes, surexcitaient les esprits, poussaient aux mouvements séditeux.

Philippe II lui répondit par l'ordre exprès de veiller à la stricte application des édits et à l'extirpation des doctrines repoussées par l'Eglise.

Il ne voulait ni de la liberté religieuse ni de la convocation des Etats généraux, proposée par le prince d'Orange, parce que, disait-il, cette convocation mettrait le pouvoir royal aux prises avec les exigences populaires.

Granvelle lui était signalé comme responsable par sa dureté de la persistance des troubles, mais il refusa de le rappeler et continua de l'imposer aux Flamands, qui ne cachèrent pas leur joie de le voir enfin tomber sous les coups incessants d'Egmont, d'Orange et de Horn.

Ce départ fut un succès pour le triumvirat, mais changea les hommes sans changer le système. Les

successeurs de Granvelle firent comme il avait fait ; et la régente, découragée, pria le comte d'Egmont de partir pour l'Espagne afin d'informer le roi que l'abîme se creusait.

Egmont reçut à Madrid un accueil inattendu, fut enveloppé, se laissa prendre, revint avec des paroles flatteuses, d'affectueuses promesses, et prépara, de concert avec la régente, une réunion d'ecclésiastiques et de jurisconsultes chargés de sonder la situation. Quand il s'aperçut que son voyage n'avait rien modifié et que le roi s'était joué de lui pour le mieux perdre dans l'esprit des Flamands, sa déception fut amère. Il désespéra de l'avenir du pays et prononça sur la personne du souverain des mots qui le perdirent.

Horn et le prince d'Orange partageaient ses sentiments et se communiquaient leurs craintes, pendant qu'un mouvement contre le Saint-Office se dessinait en dehors d'eux et qu'un appel à l'opinion publique, répandu dans les provinces, entendu de toutes les classes, se couvrait de signatures.

Il s'établit alors une sorte de confédération dont les délégués, sous la conduite de Louis de Nassau, frère du prince d'Orange, se présentèrent devant Bruxelles aux premiers jours d'avril 1566. Ils étaient en armes, à cheval, et sollicitèrent une audience à laquelle la régente ne put se dérober.

Elle écouta leurs doléances, sans pouvoir se méprendre sur l'avertissement qui s'y cachait.

« Dieu était témoin des souffrances du pays ; une

crise se préparait, et si le gouvernement s'obstinait à inquiéter les consciences, les Flamands ne seraient pas responsables des violences provoquées par l'application des édits.

Les confédérés venaient avec confiance en prévenir la régente. »

Marguerite de Parme promet de transmettre au roi leurs représentations, de les soutenir auprès de lui et de recommander aux magistrats moins de sévérité. Quant à la suspension des édits, elle ne pouvait s'y engager, n'étant elle-même que l'interprète des volontés royales.

Bruxelles attendit dans une tranquillité relative la réponse de Madrid ; la régente n'y était point mal vue et sa présence contint les impatients.

Il n'en fut pas de même dans les provinces, où la nouvelle prématurée de la suspension des édits et du libre exercice du culte réformé avait jeté la confusion et le trouble. La foule courut au prêche. On célébra publiquement la Sainte-Cène ; puis les haines accumulées se firent jour, des représailles éclatèrent, les catholiques furent molestés, leurs églises souillées, mises au pillage.

La régente, effrayée, parlait de quitter Bruxelles et de se retirer à Mons, puis se rendit aux instances du triumvirat qui lui répondit de l'ordre à Bruxelles et de la pacification des provinces.

Le prince d'Orange, Egmont et Horn y rétablirent le calme au péril de leur vie.

A ces nouvelles Philippe II se raidit, aussi scandalisé de la sédition que de l'autorité prise sur les masses par le triumvirat, et ne voyant plus chez ces trois hommes que les fauteurs de troubles impies. Il n'écrivit pas à sa sœur tout ce qu'il en pensait, mais lui envoya des fonds pour la levée d'un corps de troupes à laquelle le triumvirat se refusa de souscrire, sentant bien qu'elle se ferait contre lui et que les Flamands y verraient une humiliation de plus.

Comme la régente refusait de l'écouter, le prince d'Orange parla d'opposer au despotisme espagnol une ligue que le comte d'Egmont déconseilla, s'étant repris à espérer quelque chose des promesses de Philippe II. Il alla même, dans son désir d'épuiser tous les moyens de conciliation, jusqu'à aider la régente à soumettre ceux des confédérés qui avaient tiré l'épée à l'instigation du comte de Bréderode.

Cette soumission, suivie du rétablissement, comme religion d'Etat, du culte catholique, ne suffit pas à Philippe II. Malgré l'avis de sa sœur et du conseil, il résolut l'envoi en Flandre d'un corps de troupes dont le duc d'Albe prendrait le commandement.

Ce nom tinta dans le pays comme un glas de deuil et d'épouvante. Les têtes prirent feu et les cœurs se serrèrent ; plusieurs familles se réfugièrent à l'étranger ; le prince d'Orange partit pour son duché de Nassau, après avoir inutilement conseillé au comte d'Egmont de partir avec lui ; mais Egmont, qui songeait encore à ramener le duc d'Albe en lui rappelant les

paroles du roi, lui envoya, avec un présent de deux chevaux, un salut de bienvenue.

Cette attention ne paraît pas avoir adouci le nouveau gouverneur, car, peu de temps après son entrée à Bruxelles, au mois d'août 1567, il fit appeler Egmont et Horn sous prétexte de les consulter sur la situation puis les fit conduire dans une forteresse à l'insu de la régente.

Inquiète et froissée, Marguerite de Parme refusa de garder plus longtemps un pouvoir partagé et le remit à Philippe II.

Cette retraite imprévue assombrit les esprits déjà troublés par le départ du prince d'Orange et par l'arrestation de ses deux amis.

L'institution du « tribunal des troubles » donna aussitôt à connaître les dispositions du duc d'Albe, qui fit déclarer coupables de haute trahison tous ceux qui avaient mal parlé du Saint-Office et des évêques, ou seulement contesté les prérogatives du souverain.

Cette œuvre d'épuration, présidée par le duc et conduite par Vargas, trouva la nation paralysée par la surprise.

Vargas, les pieds dans le sang, se trouvait bien des confiscations qui profitaient à sa cupidité, mais les membres du tribunal des troubles renoncèrent à le suivre dans cette voie d'exaction et de férocité. De douze qu'ils étaient, il n'en resta bientôt que quatre ; les uns ayant répudié leurs fonctions, les autres s'étant tournés vers Philippe II, qui refusa de les en-

tendre, persuadé par Vargas que la rigueur était le seul moyen d'extirper l'hérésie et de prévenir un soulèvement. Cet avis de Vargas lui parut d'autant plus motivé que le prince d'Orange, faisant acte de rébellion, refusait de comparaître devant le tribunal des troubles et d'accepter le duc d'Albe comme juge.

Cette fière attitude, qui coûta au prince ses biens, confisqués, et son hôtel de Bruxelles, démoli, cachait la plus cruelle angoisse.

Son fils aîné, le comte de Buren, enlevé du collège de Louvain où il faisait ses études, venait d'être envoyé par le duc d'Albe comme otage à Philippe II.

Le comte d'Egmont comprit à ce coup qu'il n'y avait plus d'illusions à se faire sur la politique espagnole dans les Pays-Bas et qu'il aurait été plus avisé de s'éloigner avec le prince d'Orange.

Ce dernier avait reçu des subsides volontaires, en attendait d'autres des protestants français, des princes luthériens d'Allemagne et d'Elisabeth, reine d'Angleterre. Son frère, Louis de Nassau, se mit à la tête des forces réunies et battit les troupes royales, qui perdirent dans la mêlée leur artillerie, leurs bagages et la caisse militaire.

Le duc d'Albe, en apprenant cela, se promit de prendre sa revanche. Tout en préparant un corps d'expédition, il fit instruire le procès de ses deux prisonniers et pressa l'exécution des signataires de l'adresse à la régente.

Tous furent suppliciés le même jour, mais pas de la

même manière ; les catholiques tombèrent sous la hache, les protestants sur le bûcher.

Il y eut tirage à quatre chevaux et des tourments particuliers pour le secrétaire du comte d'Egmont, qui subit toutes les tortures plutôt que de charger son maître.

Egmont et Horn, accusés d'avoir conspiré contre l'Eglise et le roi en ne cherchant pas à arrêter les progrès de l'hérésie, furent convaincus de haute trahison et condamnés à mort, malgré les démarches de l'empereur Maximilien d'Allemagne et les sollicitations de Marguerite de Parme.

Le duc d'Albe lui-même serait intervenu en faveur du comte d'Egmont « le seigneur de la plus belle façon et de la meilleure grâce que j'aie jamais vu, » a dit Brantôme, et aurait demandé à Philippe II quelques adoucissements.

« S'il s'agissait d'une offense qui me soit personnelle, répondit le roi, ce serait facile. Contre la foi, c'est impossible. »

Le 15 juin 1568, Egmont et Horn montèrent sur l'échafaud dans le silence d'une ville frappée de stupeur.

Quand ils posèrent leur tête sur le billot, quand leur sang jaillit, les regrets de la population de Bruxelles éclatèrent en un concert de sanglots, de lamentations et de cris ; puis les colères se firent jour, la foule repoussa le cordon de troupes, escalada l'échafaud, jura vengeance sur le sang qui coulait.

Ce double coup de hache valut à Philippe II, oubliés du courage déployé et de la gloire acquise aux journées de Gravelines et de St-Quentin, les malédictions de tout un peuple.

L'émotion publique ne devait trouver que de douloureux dérivatifs dans la campagne engagée par le duc d'Albe contre le prince d'Orange et Louis de Nassau. Les rencontres étaient incertaines ou malheureuses pour les Flamands, les choses traînaient, l'argent faisait défaut; et bientôt de nouveaux supplices saluèrent le succès des armes espagnoles.

Le prince d'Orange dut licencier ses troupes et se retira en France.

Philippe II pensait avoir, en soumettant les Pays-Bas, étouffé dans son germe l'idée libérale et protestante; il voulut aussi en finir en Espagne avec les derniers restes du culte musulman.

Le goût de l'épargne et du travail s'était réfugié chez les Maures restés dans la péninsule après la chute de Grenade et le naufrage de leur race. Les Maurisques, comme on les appelait alors, s'étaient fait dans la société espagnole une place à part aussi utile au sol qu'à l'industrie; et si l'obscurantisme religieux de Philippe II ne l'eût pas empêché de voir, il se fût aperçu qu'il y avait là une force à ménager; mais une force non catholique ne pouvait être à ses yeux que néfaste au pays. Il jugeait impie de s'en servir, et les moyens de la paralyser le préoccupèrent jusqu'à la fin.

Encore en 1598, l'année même de sa mort, bien résolu à en finir avec cette race, il hésitait entre la déportation en masse, la castration des enfants mâles et la conversion forcée.

Philippe III, son successeur, devait se décider pour la déportation.

Epiés par le clergé et par le Saint-Office, les Maures passaient pour n'avoir embrassé la religion catholique qu'afin d'échapper à l'expulsion. On les accusait de souiller en secret les sacrements qu'ils venaient de recevoir, d'effacer l'eau baptismale du front de leurs enfants et de les faire circoncire aussitôt rentrés dans leurs demeures.

Cette apostasie cachée fut rapportée au roi par l'archevêque de Grenade, aussi avide que Philippe II de conversions et de prosélytisme. Des édits furent promulgués malgré l'intervention de personnages importants ; et les Maures de Grenade, surveillés dans leur conscience, molestés dans leurs usages, dans leur idiome, dans leurs vêtements, menacés des flammes ou de l'amende s'ils désobéissaient, se virent contraints à fuir ou à se faire castillans.

Le marquis de Mondéjar, qui s'employa à pacifier l'Andalousie sans rigueurs inutiles, avait en vain prévenu le roi qu'aucune persécution n'amènerait les Maures à oublier leur patrie.

Cette modération ne pouvait plaire à Philippe II, qui voulait l'effacement ou l'extermination et en remit le soin à don Juan d'Autriche, son frère naturel, âgé

alors de 22 ans ; nature dissimulée mais fière et courageuse.

Cette mission le fit connaître.

Les Maures de Grenade, catholiques suspects, espagnols soupçonnés, trainèrent dès lors, jusqu'au règne de Philippe III qui les expulsa définitivement, une vie de misère et d'abjection.

Inflexible en Andalousie comme dans les Pays-Bas, Philippe II le fut dans sa famille et présida, tenace et froid, au drame intime que l'on sait.

Ce drame se dénoua en cette même année 1568 qui fut témoin de l'absorption des Maures de Grenade, de la soumission des Flandres, du supplice des comtes d'Egmont et de Horn et de la mort de don Carlos.

CHAPITRE XXVIII

DON CARLOS

Il s'est écrit des choses palpitantes sur ce fils de Philippe II et de sa première femme, Marie de Portugal. Poètes et dramaturges, en prenant à leur aise, ont raconté en vers tragiques la vie persécutée et la mort louche de don Carlos, épris de sa belle-mère, rival heureux de son père. Et cela, sans parler du roi lui-même, empoisonneur de sa femme et meurtrier de son fils.

L'épisode était excitant, le thème prêtait aux variations; et comme les renseignements manquaient, la légende fut prise longtemps pour la réalité; celle en particulier du bourreau chargé de décapiter le prince.

Ce bourreau, qui savait son monde et n'ignorait pas qu'il faut pour expédier un fils de roi un peu plus de façon qu'avec les autres hommes, crut remarquer que don Carlos, dédaigneux de la hache, mais frémissant

d'une colère mal contenue, donnait des signes d'impatience et allait peut-être, au dernier moment, manquer de correction.

Il se pencha vers lui et lui dit doucement :

« Un peu de calme, monseigneur. C'est pour votre bien. »

Il est malheureux pour ce bourreau, homme du monde et philosophe, qu'il n'y ait pas eu d'échafaud dans le cas de don Carlos, dont la mort fut hâtée par les excès, la réclusion, les colères provoquées.

Sans qu'il se soit fait beaucoup de lumière sur les derniers rapports de don Carlos avec son père, il s'en est fait assez pour que l'histoire, écartant la fantaisie, puisse restituer à ce drame sa physionomie propre.

Don Carlos, né le 8 juillet 1545, ne connut pas sa mère ; Marie de Portugal étant morte peu de temps après lui avoir donné le jour. Le prince, déjà frêle, débilité par une fièvre intermittente, atteignit l'âge viril sous l'indulgente tutelle d'une sœur de Philippe II, qui le gâta sans mesure. Elle s'en excusait en alléguant l'état de santé d'un enfant que l'indifférence de son père faisait presque orphelin.

Don Carlos se montra de bonne heure fantasque et déréglé, sans égards pour personne, réfractaire à tout ce qui demandait un peu d'effort et de travail.

Charles-Quint, rencontrant son petit-fils à Valladolid, s'était alarmé de ses turbulentes dispositions. « Je le trouve agité, dit-il. Sa contenance, ses allures ne me reviennent pas. »

Une chute faite en 1562 à l'université d'Alcala, où il étudiait en compagnie d'Alexandre Farnèse et de don Juan d'Autriche, laissa dans le cerveau de don Carlos une lésion à laquelle on attribua ses bizarreries et ses extravagances.

Tombé sur la tête dans l'escalier de l'université, le prince se fractura le crâne et dut subir l'opération du trépan. Le délire se déclara, l'alarme fut grande. Les pèlerinages, les processions dans les églises, les remèdes les plus extraordinaires — les fidèles allèrent jusqu'à s'infliger des pénitences et à s'appliquer la discipline dans l'espoir de fléchir la colère du ciel — ne servirent de rien.

On désespérait, quand les ossements d'un moine, mort en odeur de sainteté un siècle auparavant, exhumés, puis apportés dans la chambre du malade, arrêtaient les accès de fièvre.

Un reste de linceul retrouvé dans la bière, fut placé sur le lit et toucha le front du prince, qui aussitôt se sentit mieux, guérit, reçut son père, et ne tarda pas à reprendre dans une société de parasites la vie violente d'un coureur de ruelles, amateur de coups d'épée et d'aventures sinistres.

Brantôme qui fit en 1564 un voyage en Espagne, rapporte très joliment « plusieurs humeurs bigarrées » auxquelles don Carlos était sujet.

Ces « bigarrures » irritaient Philippe II, qui tenait aux formes, voulait les convenances observées, et dont le caractère ombrageux ne se prêtait pas à des

délégations de pouvoir en faveur d'un successeur devenu pour lui un objet de défiance et d'éloignement.

Il le tint systématiquement en dehors des affaires, affecta de le traiter en maniaque, appela sur son manque de tenue l'attention des ministres, l'abandonna à d'énervants plaisirs.

Don Carlos ressentit cet effacement avec une aigreur toujours croissante, se plaignit, s'emporta, parla inconsiderément dans une cour où le premier mérite était de savoir se taire. Il haïssait maintenant — et ne le cachait pas — un père qui d'abord lui faisait peur. Ses colères furent transmises, chaque mot violent fut rapporté, une barrière s'éleva entre les deux princes devenus étrangers l'un à l'autre.

Philippe II n'avait pas prévu cela alors qu'il contemplait la belle toile du Titien — actuellement au musée de Madrid — dans laquelle l'heureux père présente don Carlos à la Renommée.

La Renommée accepte avec empressement l'offrande du nouveau-né, mais elle se rattrapa plus tard en répandant l'hypocrite infanticide devant lequel le souverain espagnol n'aurait pas reculé.

Le peintre Coello a fait de don Carlos, âgé de 13 ou 14 ans, un intéressant portrait qui est aussi au musée de Madrid. Ce sont bien les traits d'un fébrile, d'un agité ; l'attitude est humiliée, le regard inquiet. On sent là une enfance triste et contrainte. Dans les yeux papillotants passent des lueurs furtives ; la physionomie, timide et farouche en même temps, a des plis

qui ne disent rien de bon, sans faire pressentir toutefois les sauvageries de l'avenir.

On les a bien aidées ces sauvageries, par l'oppression, l'entraînement de l'exemple, le spectacle des morts lentes aux jours d'autodafés. Aussi les regards des visiteurs du musée de Madrid vont-ils involontairement du portrait du fils à celui du père peint par Pantoja.

Pantoja semble avoir mieux compris que le Titien l'indéfinissable expression — cauteleuse et rigoriste, dévote et sensuelle — de ce monarque cruel par devoir et par goût, et qui se serait reproché une pensée miséricordieuse comme un manquement envers l'Eglise.

D'un tempérament bilieux, don Carlos pouvait être méchant. Contrarié, il devenait féroce, battait ses gens, se jetait sur son gouverneur, menaçait son chambellan de le jeter par la fenêtre.

Il avait à certaines heures la plaisanterie macabre et le fit bien voir au cordonnier qui lui apportait un jour des bottes trop étroites.

Bouillies, coupées en tranches, ces bottes furent servies au malheureux, qui dut manger de cette étuvée plus que son estomac n'en pouvait contenir.

L'arrogance de don Carlos s'entremêlait d'élangs généreux qui lui firent des amis ; les choses qu'il leur disait étaient même si bien pensées, que son précepteur en fit un recueil.

Ce sont les ambassadeurs vénitiens accrédités auprès de Philippe II qui racontent cela ; mais d'après

leur aveu le prince avait d'autres passe-temps que celui de développer des idées sages, et trouvait plaisir, à ses moments perdus, à faire rôtir des chats et des lapins vivants.

Ce genre de distractions aurait été un goût de famille, s'il faut en croire l'initiateur du mouvement littéraire actuel en Belgique, Charles de Coster; un Flamand chez lequel la haine du nom de Philippe II semble s'être perpétuée.

Charles de Coster, s'identifiant avec l'âme des Pays-Bas soulevée contre l'Espagne, nous montre ce souverain se chauffant devant une des vastes cheminées de l'Escorial, dans laquelle il s'amuse à jeter des petits singes vivants.

Entouré de délateurs, exclu de tout, don Carlos vivait dans un état de contrainte et d'espionnage qui exaspéra des rancunes dont le troisième mariage du roi — veuf de Marie Tudor et de Marie de Portugal — aurait été le point de départ.

Le traité de paix de 1558 entre la France et l'Espagne, avait assuré à don Carlos la main de la belle Elisabeth de Valois, fille de Henri II; mais cette princesse plut à Philippe II, qui trouva naturel de la garder pour lui.

Don Carlos n'avait pas d'extérieur. Il en avait si peu qu'Elisabeth de Valois ne se retint pas de dire qu'elle aurait quelque peine à se faire à ce visage. Elle devait même se faire plus facilement à celui du père puisqu'elle consentit à épouser Philippe II.

Epris ou non d'Elisabeth de Valois, don Carlos contrarié d'un changement qui lui donnait pour belle-mère sa propre fiancée, vit dans ce procédé un symptôme alarmant, devina de mauvais desseins et prit ses précautions.

Le roi, en effet, hanté par la vision d'un règne inquiet ; convaincu, ou feignant de l'être, que don Carlos finirait par compromettre les destinées de la monarchie, songeait à faire établir son incapacité, consultait des hommes de droit et des théologiens. Il y songeait d'autant plus sérieusement que don Carlos, oublieux de ses devoirs de fils et de sujet, venait d'exercer sa verve satyrique aux dépens de son père, dans un écrit railleur où la vie sédentaire de Philippe II était méchamment mise en opposition avec la glorieuse activité de Charles-Quint.

Cet écrit avait pour titre : Les grands et admirables voyages du roi don Philippe... de Madrid à l'Escorial.

Don Carlos, ne se sentant pas en sûreté, fit une tentative de fuite qui donna lieu à toutes les conjectures.

Comme il n'avait pas caché son intention, s'il réussissait, de gagner les Pays-Bas, on lui prêta celle d'y supplanter le duc d'Albe et d'y soutenir les hérétiques. Il fut même rapporté au roi qu'il entretenait avec les Flamands de secrètes attaches, que sa tiédeur pour le Saint-Office était notoire, et qu'enfin ce fils dénaturé ne se défendait pas d'une pensée parricide dont Juan de Tobar, prieur d'Atocha, avait le secret.

Cette confiance, don Carlos l'avait faite à son con-

fesseur en le consultant sur l'absolution qui lui était nécessaire pour participer, le 28 octobre 1567, à la communion que la famille royale se préparait à prendre ce jour-là.

Un scrupule se mêlait à sa consultation, celui du sentiment mauvais qui le tenait actuellement et de son coupable désir de voir disparaître une personne pour laquelle il ressentait le plus invincible éloignement.

Pouvait-il, dans ces dispositions, espérer l'absolution ?

Juan de Tobar ne le pensa pas.

Don Carlos insista, parla de communier sans l'avoir obtenue et ne craignit pas de proposer le subterfuge d'une hostie non consacrée ; ce qui lui permettrait de s'approcher de la table sainte tout en se dérochant à l'absolution.

Juan de Tobar, flairant quelque secret d'Etat, feignit de souscrire à ce compromis, puis laissa entrevoir l'absolution si le prince consentait à lui confier le nom de la personne qui lui inspirait des idées si contraires aux préceptes de l'Eglise.

Le nom du roi fut alors prononcé.

Aussitôt averti, Philippe II se montra moins impressionné du propos parricide que de l'intention sacrilège de participer à la Sainte-Cène avec une hostie non consacrée.

C'était là, chez un prince déjà soupçonné d'attaches flamandes, un crime contre la foi ; et la pensée d'une

infiltration dans son propre sang du poison de l'hérésie, secoua dans tout son être le monarque espagnol. Il en fut saisi de douleur et de honte, s'alarma dans sa conscience, ressentit le scandale comme père et comme roi catholique.

Une joie secrète dut pourtant traverser sa colère, car un tel forfait l'autorisait à tout ; ce qu'il ne cacha pas en entrant chez son fils sans se faire annoncer, entouré de ses gardes.

Don Carlos ne s'y méprit pas, sauta sur ses armes en apercevant le roi et demanda ce qui pouvait lui valoir l'honneur d'une telle visite.

« Vous allez le savoir, » répondit Philippe II, qui consigna ses gardes et se retira.

Don Carlos l'arrêta, déclarant qu'il se tuerait si on faisait de lui un prisonnier.

« Ce serait l'acte d'un fou, » répondit le roi.

« Non d'un fou, reprit le prince, mais d'un désespéré. Votre Majesté me traite si durement, qu'elle me forcera d'en venir à cette extrémité. »

Resté impassible, Philippe II s'éloigna.

Peu de jours après une instruction fut commencée.

Le procès s'ouvrit le 19 janvier 1568, ne prit fin qu'au mois de juillet, et conclut à la peine de mort avec appel à la clémence royale.

Le roi, qui avait suivi régulièrement les délibérations, prit alors la parole, exprima combien douloureux était pour lui le devoir de faire taire sa tendresse à l'égard d'un fils dont les mauvais instincts ne pou-

vaient que préparer un mauvais règne ; ajoutant que le prince était atteint d'un mal inguérissable et qu'il ne restait qu'à veiller sur son âme.

Rendues chaque jour plus étroites, les portes de la prison de don Carlos se fermèrent bientôt devant les familiers qui venaient lui apporter des livres et des nouvelles ; puis, elles ne s'ouvrirent plus pour personne, pas même pour celle qui avait servi de mère adoptive au jeune prince.

Don Carlos aimait cette sœur de Philippe II, avait confiance en elle et ne put supporter l'idée d'être privé de ses visites. Il s'assombrit, passa d'un long mutisme à des accès de démente suivis d'élans mystiques et de minutieuses dévotions, puis s'abandonna au désir fiévreux de sortir de la vie.

A la fin, ces excentricités cachèrent une hantise de suicide.

Après s'être obstiné dans un jeûne rigoureux et avoir plusieurs jours de suite refusé toute nourriture, don Carlos dévorait tout ce qu'on lui servait, se jetant de préférence sur les mets indigestes, dévorant sans s'y reprendre à deux fois un pâté fait de quatre perdrix « avec sa croûte », est-il rapporté.

A certains jours, il aspergeait d'eau le plancher de sa chambre ou ne se mettait au lit qu'après l'avoir fait bassiner avec de la glace.

Tout cela comme pour accélérer la fièvre qui le minait.

Ses forces s'épuisèrent à ce régime, son expression

changea, son humeur s'adoucit ; puis, son âme s'éclairant d'une lumière soudaine, il nomma son père, lui pardonna son incarcération, excusa les ministres qui l'avaient conseillée.

Philippe II, informé de tout, apprécia cet heureux changement. Il avait suivi d'un œil froid les progrès de la maladie, secrètement tourmenté par la crainte que l'âme impénitente de l'infant ne périt avec son corps. Aussi apprit-il avec une pieuse joie que, en s'affaiblissant, don Carlos se faisait meilleur.

L'état s'étant brusquement aggravé, il voulut le revoir. Le malade parut le reconnaître, reçut sa bénédiction et s'endormit paisiblement, le 24 juillet 1568, cherchant jusqu'au dernier moment à approcher de ses lèvres le crucifix qu'il tenait à la main.

Rasséréiné par cette fin édifiante, le roi le vit, tranquille, descendre dans le tombeau, bien persuadé que s'il était lui-même pour quelque chose dans cette fin prématurée, l'Eglise, qui pardonne tout à qui lui sacrifie tout, saurait l'absoudre.

Il récompensa généreusement les serviteurs de don Carlos, ordonna de pompeuses obsèques et confia le soin de l'oraison funèbre à Juan de Tobar, celui-là même qui avait si bien gardé le secret de la confession du prince.

Meurtrier de don Carlos, Philippe II l'a donc été, mais autrement que dans les drames ; sans échafaud, dans l'intimité, méthodiquement, avec une grande sûreté de main.

Madrid n'avait pas insisté sur les motifs d'une incarcération dont Philippe II ne s'était expliqué aux cours européennes qu'en termes ambigus, mentionnant comme une mesure de simple précaution l'emprisonnement d'un fils que son état mental rendait irresponsable.

Les cours européennes, ainsi que les corps constitués de l'Etat, ecclésiastiques et séculiers, acceptèrent l'explication sans demander la clef de cette énigme historique.

Philippe II pensait d'ailleurs l'avoir donnée lui-même en écrivant à la reine de Portugal :

« Ce que j'ai fait, c'est pour remplir mon devoir envers Dieu et mon peuple. »

Et il était sincère en écrivant cela, tant son culte pour l'Eglise avait oblitéré en lui le sens moral.

On peut ajouter que ce « qu'il fit » ne lui coûta guère, n'ayant jamais tenu à ce fils, qu'il fit passer d'une enfance négligée à une jeunesse assombrie, et qui fut mort pour lui dès qu'il put le soupçonner de penchants hérétiques.

Ce qu'on sait toutefois du caractère de don Carlos, de ses goûts, de son état de santé, ne donne pas à présumer qu'il ait eu le moindre penchant pour les doctrines nouvelles. La cause du protestantisme n'a pas dû le passionner ; mais comme il était d'un esprit fougueux, indépendant, il a pu s'intéresser — de très loin, et moins par sympathie pour les Flamands que par opposition aux agissements du roi — à la lutte

soutenue par les Pays-Bas contre le Saint-Office.

Cette lutte, le duc d'Albe, vainqueur du prince d'Orange et du duc de Nassau, estimait l'avoir heureusement terminée et se fit ériger sur une des places de Bruxelles une statue que les Flamands envisagèrent comme injurieuse pour eux.

Le succès des armes espagnoles, célébré par des fêtes publiques, des exécutions de suspects et l'immolation des prisonniers de guerre, fut suivi de nouvelles émigrations.

Un grand nombre d'habitants, épiés dans leurs sympathies, mis à l'amende pour un geste, condamnés pour un mot, gagnèrent l'étranger, y portant leurs aptitudes commerciales et leur supériorité dans les arts mécaniques, pendant que Philippe II, peu soucieux d'avoir ruiné un pays florissant, se félicitait d'y avoir sauvegardé le culte catholique.

TABLE DES MATIÈRES

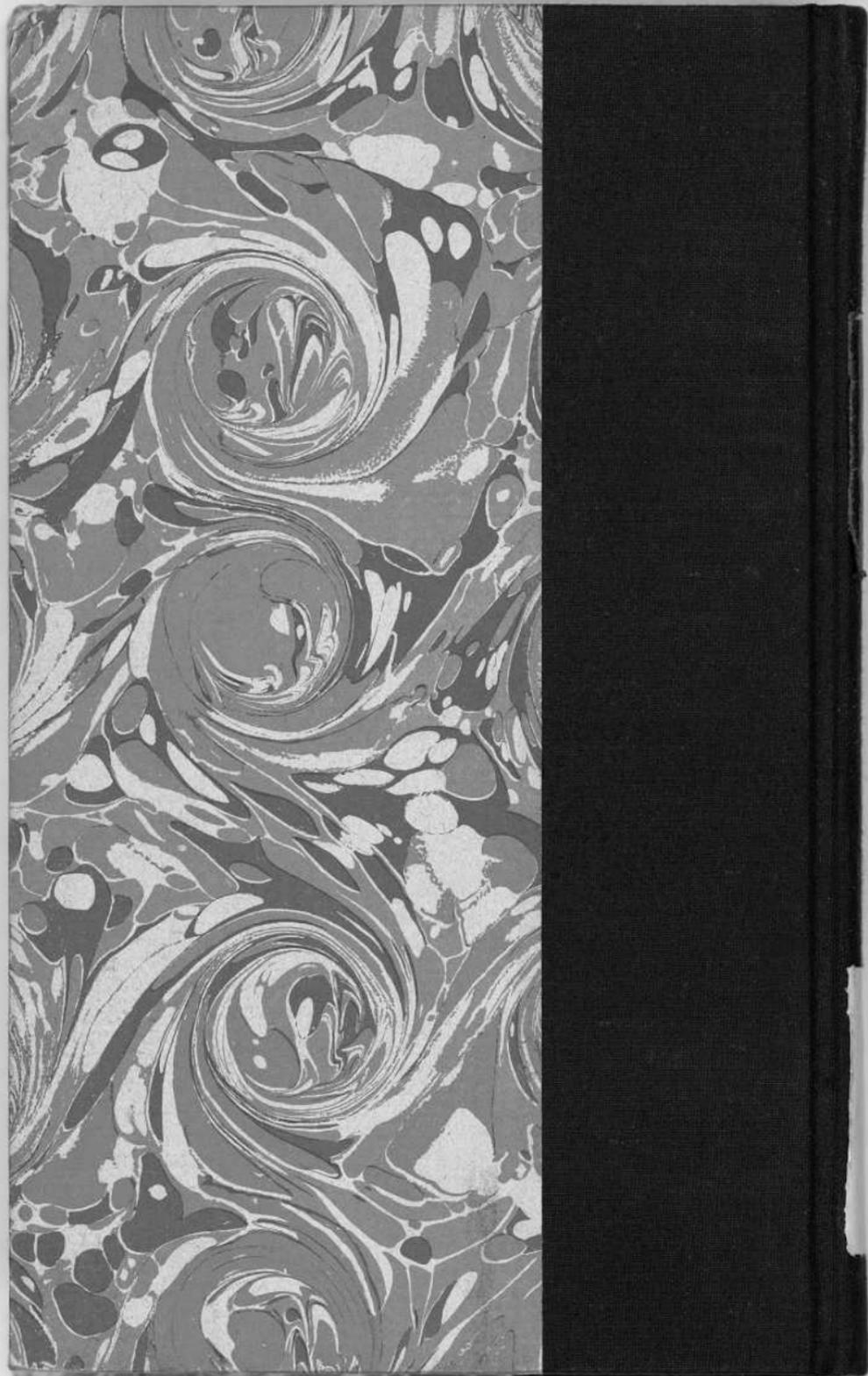
CHAPITRES	PAGES
I LES GOTHES	5
II LES ARABES	17
III LES ROYAUMES ESPAGNOLS	29
IV LES PREMIERS ROIS	35
V PIERRE LE CRUEL	45
VI APRÈS PIERRE LE CRUEL	61
VII ISABELLE ET FERDINAND	69
VIII ISABELLE ET LE SAINT-OFFICE	77
IX A GRENADE	85
X PRISE DE GRENADE	95
XI L'ALHAMBRA	105
XII LE GÉNÉRALIFE, L'ALBAYCIN, LE VALLON DU DARRO	117
XIII GRENADE AUJOURD'HUI	125
XIV APRÈS LA CHUTE DE GRENADE. — A GÈNES . .	137
XV ISABELLE ET CHRISTOPHE COLOMB	147
XVI TERRE!	165
XVII AUX TERRES NOUVELLES	179

XVIII	INTRIGUES ET DÉCHÉANCE	191
XIX	PHILIPPE ET JEANNE. FIN D'ISABELLE ET DE CHRISTOPHE COLOMB	199
XX	ARAGON ET CASTILLE. MORT DE FERDINAND . .	211
XXI	CHARLES-QUINT. I	223
XXII	CHARLES-QUINT. II.	237
XXIII	CHARLES-QUINT. III	251
XXIV	CHARLES-QUINT. IV	261
XXV	PHILIPPE ET L'ÉGLISE. CHEZ LES FLAMANDS . .	275
XXVI	EN CASTILLE	289
XXVII	SOULÈVEMENT DES PAYS-BAS.	301
XXVIII	DON CARLOS	313









CHAMBRIER

—

ROIS

CATHOLIQUES

1895

G 30666